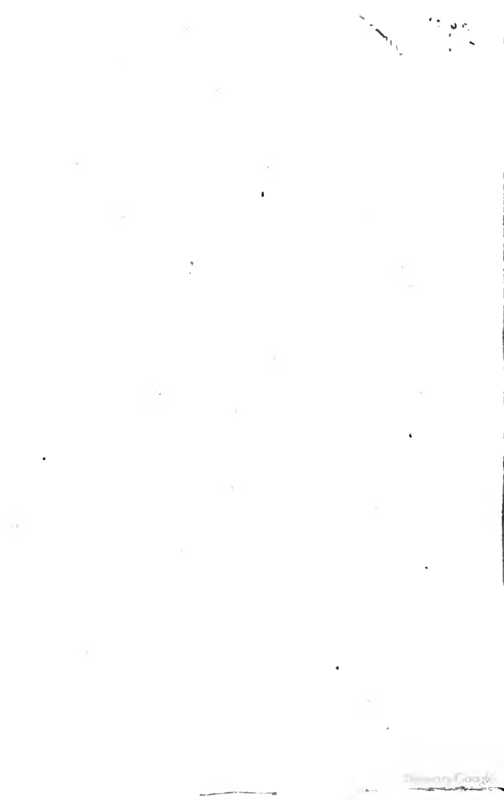




Ex libris
FRANCISCI CARAFÆ
DUCIS DE FORLI,
ET
COMITIS POLICASTRI
Pl. Loc. N.
· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE B
PLUTEO 7
N.° CATENA 9





COLLECTION
DE
TRAGÉDIES ET COMÉDIES,
CHOISIES
DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

TOME NEUVIEME.







A LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

Duca di Jelsi

TIRIDATE
TRAGÉDIE.

Par Monsieur CAMPISTRON.

ACTEURS.

ARSACE, *Fondateur de l'Empire des Parthes.*

TIRIDATE, *Fils d'Arſace.*

ARTABAN, *ſecond Fils d'Arſace.*

ERINICE, *Fille d'Arſace.*

TALESTRIS, *Reine de Cilicie.*

ABRADATE, *Prince du ſang d'Arſace.*

MITRANE, *Seigneur Parthe, Ami de Tiridate.*

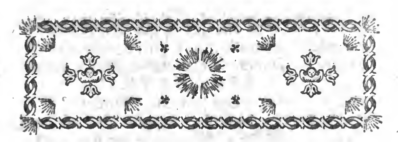
BARSINE, *Confidente de Taleſtris.*

ORASIE, *Confidente d'Erinice.*

TIMAGENE, *Officier des Gardes d'Arſace.*

GARDES, & Suite.

La Scene eſt à Dara Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arſace.



TIRIDATE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.

L'Aurois-je pu prévoir ? Le Ciel ne me renvoie
En des lieux où j'ai cru partager votre joie,
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
Et vous entretenir des malheurs que je crains.
Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
Et qu'à nous séparer peut-être on nous contraigne,

Parlez; qui vous offenſe? & qui dois je haïr?
Par quelles mains le ſort a-t'il pu vous trahir?
Contre qui faudra-t'il que ma vengeance éclate?

ABRADATE.

Ah! Seigneur, oſerai je accuſer Tiridate?
Pourrai-je ſans trembler, expoſer mon malheur,
Conter ſon injuſtice, & montrer ma douleur?
Peut-être tous mes maux cauſés par ſa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'intérêt d'un frere.

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus, quand vous aurez appris
Qu'à mon retour ici ſa froideur m'a ſurpris.
Dans ſes diſcours glacés j'ai méconnu mon frere;
Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre & ſincere
Qui jadis peu jaloux des honneurs de ſon rang,
Faiſoit céder leurs droits aux tendreſſes du ſang.
Artaban, comme vous, a ſujet de s'en plaindre,
Et peut-être ſa haine, ou ſes ſoupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ſes chagrins ne tombent point ſur vous,
Et c'eſt contre moi ſeul que s'arme ſon courroux.
Mais de quels traits! Grands Dieux! qu'il eſt impitoyable!
Cependant croirez vous qu'au moment qu'il m'accable,
Je ne puis à ſon ſort refuſer quelques pleurs?
Je le vois pénétré de ſecretes douleurs.
Au milieu de la Cour cherchant la ſolitude,
Nourriſſant ſon eſprit de ſon inquiétude,
Inſenſible aux objets qui flattoient ſes deſirs,
Il reſpire à regret, il languit ſans plaiſirs;

Et ſon cœur dévoré du mal qui l'empoiſonne,
Confond dans ſes dégoûts tout ce qui l'environne.
Envain l'Art des humains cherche à guérir ce mal,
Dont on ne connoit point le principe fatal.
Envain ſur mille Autels le feu ſacré s'allume;
Il n'en ſouffre pas moins; ſa force ſe conſume;
Il meurt: & toutefois, dans ſon barbare ſort,
Il ſemble s'applaudir de me donner la mort.

ARTABAN.

Lui, qui montrant pour vous l'amitié la plus tendre,
Jadis avec ardeur eut voulu vous défendre?

ABRADATE.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus.
Tous ſes Soldats brilloient des tréſors des vaincus;
Et des murs de Dara, juſqu'aux bords de l'Euphrate
On entendoit voler le nom de Tiridate.
Nous arrivons, flattant nos innocents deſirs
De faire à nos travaux ſuccéder nos plaiſirs.
Votre charmante ſœur, l'adorable Erinice,
Avoit de mon amour reçu le ſacrifice.
Flatté par nos ſuccès, je viens offrir ma foi;
Je parle enfin, j'obtiens le ſuffrage du Roi;
La Princeſſe obéit, & conſent que j'eſpére:
Quant le ſort contre moi ſouleve votre frere,
Qui de tous mes plaiſirs barbare raviſſeur,
Refuſe de ſouſcrire à l'hymen de ſa ſœur.
J'en ignore la cauſe; injuſte, ou légitime:
Dans le fond de mon cœur je vais chercher mon crime,
Et n'y découvre rien, juſques à cet inſtant,
Qu'un reſpect pour ce Prince, & ſincere, & conſtant.

Toûjours aux plus grands biens préférant sa tendresse,
J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse.
Dans les jeux de la Cour, dans l'horreur des combats,
J'ai depuis mon enfance accompagné ses pas;
Et quand dans les périls il s'est couvert de gloire,
Mes yeux ont de si près éclairé sa victoire,
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroi,
Sa valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine.
Vos faits ont éclaté, votre vertu le gêne;
Les Parthes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos noms, en contant ses exploits.

ABRADATE.

Non, Seigneur, je le dois avouer à sa gloire,
Il répandoit sur moi l'éclat de sa victoire;
Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ses propres lauriers;
Et sa voix, des Soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueillir les fruits de son courage.
Mais il n'est plus lui même.

ARTABAN.

Envain il vous poursuit;
Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez vous le résoudre à voir mon hyménée,
Quand sa langueur, du sien recule la journée?
Talestris, sans se plaindre, en attend le moment;
Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son Amant,

Sans que les tendres foins où fa flâme l'engage,
Suffiſent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'eſt au Roi de donner le prix à votre Amour ;
Mes foins l'y porteront avant la fin du jour.
Dès long-tems il vous traite en époux de fa fille,
Et lui feul a le droit de régler fa famille.
Je vais agir pour vous, Arface en ma faveur
Rendra, n'en doutez point, le calme à votre cœur.
Adieu, je fors ; je vois Taleſtris qui s'avance.

SCENE II.

ABRADATE, TALESTRIS, BARSINE.

ABRADATE.

Quels feront les effets de ma reconnoiſſance,
Madame ? Chaque jour j'apprens de tous côtés
Juſqu'où s'étend pour moi l'excès de vos bontés.
Vous n'avez point fucé cette haine implacable,
Ces cruels fentimens dont votre Amant m'accable.
Soumiſe aveuglément à tous fes autres vœux,
Vous oſez contre lui défendre un malheureux ;
Et s'il vouloit par vous régler ma deſtinée,
Elle ne feroit pas long-tems infortunée.

TALESTRIS.

Oui, Prince, je voudrois finir vos déplaiſirs ;

Et peut-être le Ciel sensible à mes soupirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espoir qui vous flatte.
Il va bien-tôt rentrer, & passer par ces lieux.
Ne vous exposez pas à paroître à ses yeux.
Il est chagrin, mourant; & frere d'Erinice,
Il doit regner: il faut respecter son caprice.
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me préserve le Ciel d'y jamais résister!
Je vous laisse.

SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

Tu vois quelle est sa destinée.
Je ne suis pas ici la seule infortunée:
L'Amour y fait encor d'illustres malheureux,
Barsine. Mais, hélas! que mes maux sont affreux!
Qu'ils passent de bien loin ceux que sent Abradate!

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate?
Madame, revoyez les bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache ici par de trop forts liens.
Ne te souvient-il plus que sur mon hyménée,
L'orient tout entier fonde sa destinée?

Que ce nœud ſeul acheve, & confirme une paix
Que ſes Rois ont juré de ne rompre jamais ?
Mon frere, dont la foi garantit leur promeſſe,
Par ſes Ambaſſadeurs le demande ſans ceſſe.
Cependant, vainement ils en preſſent le jour ;
Le ſort cruel confond leurs ſoins, & mon amour.
Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Aſie,
Des Rois les plus puiſſans arma la jalouſie ;
Ce Prince, dont le bras, par des faits infinis,
Renverſa les projets de ſes rivaux unis ;
Ce Prince, dont je dois ſuivre la deſtinée,
Voit peut-être aujourd'hui ſa derniere journée.

BARSINE.

Quel eſt ce mal preſſant qui le mene au tombeau ?
Quel malheur inconnu trouble un deſtin ſi beau ?
Vainqueur, comblé d'honneurs, ſûr de votre tendreſſe,
Son cœur peut-il encor ſentir quelque triſteſſe ?
N'en démêlez-vous point les ſecretes raiſons ?

TALESTRIS.

Non ; & je n'ai conçu que d'injuſtes ſoupçons.
Enfin, depuis ſix mois que les Dieux en colere
Menacent du trépas une tête ſi chere,
C'eſt envain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler ;
Il échappe à mes yeux, quelque ſoin que je prenne.
La cauſe eſt inconnue, & la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire ſuccès
Se borne à la porter dans le dernier excès ;
Et l'amour dont le trouble augmente nos alarmes,

Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé;
Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma vue.

SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TIRIDATE.

Talestris en ces lieux! O rencontre imprévue!

TALESTRIS.

D'où venez-vous, Seigneur? Quels importans sujets
Vous ont fait aujourd'hui sortir de ce Palais?
Cherchez-vous, peu soigneux de votre illustre vie,
A redoubler les maux dont elle est poursuivie?

TIRIDATE.

Madame, un juste soin trop long-tems différé
M'a conduit vers le Dieu dans ces lieux adoré.
Mais, helas! Jupiter refuse mes offrandes,
Il rend mon sort plus triste, & mes douleurs plus grandes.
De sa justice seule il écoute la loi,
Et sa bonté sans borne, en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah ! j'efpére...

TIRIDATE.

Laiffez préparer pour ma tête,
Des vengeances des Dieux la prochaine tempête;
Je fens depuis long-tems leur bras appefanti,
Et toutefois mon cœur ne s'eft point démenti.
En avançant ma mort, peut-être ils me font grace.
Mais vous, dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez, abandonnez un Prince infortuné ;
A fouffrir, à mourir, je fuis feul condamné.
Car ne nous flattons point, le Ciel veut que je meure;
Ma vie inceffamment touche à fa derniere heure,
Je le fçais, je le fens: Mais j'attefte les Dieux,
Que vous feule coûtez des larmes à mes yeux.
Infenfible à mon fort, je déplore le vôtre,
Ils ne font point marqués pour s'unir l'un à l'autre.
Le mien vole à fa fin, le vôtre peut encor
Des plus vaftes projets remplir l'heureux effor.
Revoyez vos Etats; & vos foins pour la gloire,
Vous pourront de ma perte arracher la mémoire.

TALESTRIS.

Dieux! de quels fentimens m'ofez vous foupçonner?
Quel indigne confeil venez vous me donner?

TIRIDATE.

Hélas!

TALESTRIS.

Vous foupirez, & vos fens s'affoibliffent;
Vos yeux font offufqués des pleurs qui les rempliffent;

Ce discours trouble encor votre cœur languissant,
Il aigrit vos douleurs, en vous attendrissant;
Il faut le terminer. Seigneur, je me retire.
Fidelle aux mouvemens que mon devoir m'inspire,
Je leur obéirai: vous cependant, vivez,
Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez:
Que le Ciel s'adoucisse, & calme vos alarmes;
Qu'il reçoive mon sang, si c'est peu de mes larmes.
Heureuse! si je puis, victime de ses coups,
Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous;
Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse,
Et voir votre bonheur égal à ma tendresse!

SCENE V.

TIRIDATE MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous sommes seuls, & je puis, grace aux Dieux...
Mais quel dessein conduit mon pere dans ces lieux?



SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

DEmeurez, mes enfans: Et vous, qu'on se retire. *(ils s'asseyent.)*
Prince, je vois en vous l'héritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent, intrépide, fameux,
Et tel qu'aux immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma joie!
Mais aussi, dans quels pleurs votre pere se noie,
Lorsqu'un mal, dont nos soins n'arrêtent point le cours,
Est prêt de vous ravir au plus beau de vos jours!
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnue?
D'ambitieux desirs votre ame prévenue,
Voit elle avec chagrin votre Pere en un rang
Où vous feront monter mon choix, & votre sang?
Parlez, si vous brûlez de porter ma Couronne,
Si c'est peu des Etats que Talestris vous donne;
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Je descendrai du Trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous?

ARSACE.

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils; c'est ma tendresse.

Si j'ai vécu toûjours glorieux & puiſſant,
L'état retrouve en vous un courage naiſſant.
Eh ! que perdrai-je enfin, en vous cédant l'Empire?
Quelques jours de grandeur que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas, l'un à l'autre ajoutés,
Mon fils, un ſeul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le trône une coupable envie ?
Quel remede à mes maux votre amour vient offrir!
Que vous les redoublez en voulant les guérir !
Moi, je pourrois regner en dépouillant mon pere?
Tombe plutôt ſur moi toute votre colere.
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens ;
Ils m'accableront moins que de tels ſentimens.
Vivez, regnez, portez vos jours & votre empire
Auſſi loin que mon cœur l'eſpére & le deſire;
Et croyez, ſi le Ciel répond à mes ſouhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne ſuis point ſurpris de ces vœux que vous faites,
Je n'attendois pas moins d'un Fils tel que vous êtes,
Et c'eſt ce qui m'excite à ne rien négliger
Pour terminer vos maux, ou pour les ſoulager.
Un autre ſoin, mes fils, en ces lieux nous aſſemble.
Vous n'êtes point unis, je le ſçais & j'en tremble;
Vos chagrins mutuels ne ſont plus inconnus.
Hélas!

Hélas ! de quels ſoupçons êtes-vous prévenus ?
Suivrez-vous les tranſports d'une jalouſe rage ?
Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage ?
Je regne : mais ſongez, Princes, par quels chemins
Le Sceptre de l'Aſie a paſſé dans mes mains.
Né libre ſur les bords que le Tanaïs lave,
L'inſolence des Grecs me traitoit en eſclave.
A peine ma raiſon m'apprit mon triſte état,
Que je formai contr'eux un illuſtre attentat.
Mais Alexandre encore au comble de ſa gloire,
Tranquille repoſoit au ſein de la victoire ;
Et ſon divin génie arbitre des mortels,
Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels.
Il mourut, ce Héros ; la trahiſon, l'envie,
Au milieu de ſa Cour terminerent ſa vie :
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter,
Une main parricide oſa l'exécuter.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ſes Capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueil & leurs haines ;
Et chacun demandant le prix de ſes travaux,
S'attribuer l'Empire, & braver ſes Rivaux.
C'eſt alors qu'avec ſoin ramaſſant dans nos terres
Les ſoldats échappés de tant de longues guerres ;
Je vengeai les Perſans des outrages reçus
Aux combats du Granique, & d'Arbelle, & d'Iſſus.
L'Orient avec joie en perdit la mémoire,
Et reprit ſa fierté des fruits de ma victoire.
Les Parthes, par moi ſeul, libres & triomphans,
Promirent d'aſſurer mon rang à mes enfans :
Mon pouvoir par leurs Loix devint héréditaire :

Ainsi mon sang sorti d'une source vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,
Mérita le destin du sang des plus grands Rois.
Vous jouirez, mes fils, de cet bonneur suprême,
Vos fronts seront un jour ornés du diadême :
Mais pour le maintenir dans toute sa splendeur,
Qu'une étroite amitié fonde votre grandeur.
Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie,
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalousie.
Donnez à l'Univers un exemple éternel
Des merveilleux effets de l'amour fraternel :
Exemple entre les Grands d'autant plus admirable,
Qu'à peine la mémoire en conserve un semblable.
L'âge & mes longs travaux affoiblissent mes sens,
Déja ma vigueur céde à l'injure des ans,
Ma course va finir, & de toute ma gloire
La Mort ne laissera qu'une éclatante histoire :
Mais lorsque de mes jours s'éteindra le flambeau,
Faites que sans regret je descende au tombeau,
Sûr de votre union ; & beaucoup moins illustre
D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre,
Et détruit ses Tyrans par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux fils si généreux.

ARTABAN.

Seigneur, bien que suivant l'ordre de la naissance,
Tiridate avant moi dût rompre le silence;
Je crois, sans l'offenser, pouvoir en liberté
L'assurer le premier de ma sincérité.
S'il a pris de ma foi quelque secret ombrage,
Ce doute injurieux le séduit & m'outrage.
Je sçais qu'il a pour lui l'avantage du sang,
Et qu'une juste loi l'appelle à votre rang.

Pour l'y faire monter, je combattrai moi-même:
Trop heureux, si ma main soutient son diadême;
Satisfait des Etats qu'il m'aura destinés,
Dans leur possession mes vœux seront bornés,
Ou, si l'ambition me fait prendre les armes,
J'irai loin de son Trône en porter les alarmes.
Seigneur, de mes desirs l'impétueuse ardeur
A pour objet la gloire, & non pas la grandeur;
Et je ne cherche enfin, quoi que je puisse faire,
Que d'être dignement votre fils & son frere.

TIRIDATE.

Sur de tels sentimens vous êtes-vous flatté,
Prince, que je vous céde en générosité?
Connoissez Tiridate, & rendez-lui justice.
La fortune des Rois n'a rien qui m'éblouisse;
J'en regarde l'éclat sans en être aveuglé.
Si je vous ai paru soupçonneux & troublé,
Gardez vous d'imputer au poison de l'envie,
Les funestes chagrins qui dévorent ma vie.
Je vous l'ai déjà dit; de plus justes douleurs
Exercent mon courage & font couler mes pleurs.
De votre ambition, j'aime la violence:
Prince, n'en bornez point la superbe espérance.
Sur de nombreux Etats on peut vous couronner;
Qui sçait les conquérir doit sçavoir les donner.
Oui, Seigneur; si la parque, à mes jours moins cruelle,
Eloigne de mon cœur son atteinte mortelle;
Je ne monterai point au trône qui m'attend,
Qu'Artaban avec moi n'en puisse faire autant.
Vos enfans animés du feu qui vous inspire,
Iront, à votre exemple, élever un Empire

Dans les climats brûlans, ou ſous les Cieux glacés ;
Enfin vous regnerez, mon frere ; en eſt ce aſſez ?
Je répons du ſuccès que nous devons attendre,
Puiſqu'il reſte des Rois ſucceſſeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux ! que je ſens de joie en ces heureux momens !
J'admire avec tranſport leurs nobles ſentimens.
Je ne crains plus la mort que le deſtin m'apprête,
Puiſque leur amitié ſoutiendra ma conquête,
Et que par ma valeur cet Empire élevé,
Doit être par la leur encor mieux conſervé.
Il ne me reſte plus, après cette aſſurance,
Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'eſpérance.
Abradate ſoupire, accablé de douleur ;
Il eſt de votre ſang ; vous ſçavez ſa valeur :
Fondé ſur ma parole, il adore Erinice.
(*à Tiridate.*)
Prince, n'écoutez plus un injuſte caprice ;
Souffrez que votre ſœur l'accepte pour Epoux ;
Que leur hymen...

TIRIDATE.

Ah, Dieux ! que me propoſez-vous ?
Abradate, enflâmé d'un orgueil temeraire !
Abradate, l'objet de toute ma colere !
Que j'expire plutôt, que...

ARSACE.

Mon fils...

TIRIDATE.

Non, Seigneur ;
Un ſujet ne doit point prétendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.

Vous-même, par les nœuds dont la force nous lie...
Confidérez, Seigneur, dans quel augufte rang
Vos vertus, vos exploits ont porté votre fang.
Songez qu'en ce degré de gloire & de puiffance,
Vous voyez tous les Rois briguer votre alliance :
Pouvez vous vous réfoudre à les offenfer tous,
En donnant à ma Sœur un Sujet pour époux?
Non qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-même:
Mais à tant de vertus il manque un Diadême.
Il eft d'autres honneurs pour le récompenfer,
Accablez l'en; je crois devoir vous en preffer;
Je ferai le premier à lui rendre juftice:
Mais pour un rang plus haut réfervez Erinice.
Enfin, fi mes refpects, fi mes mortels ennuis
Vous ont rendu fenfible à l'état où je fuis,
N'augmentez pas, Seigneur, l'excès de ma mifere,
En forçant votre fils à fe plaindre d'un pere.

(Il fort.)

ARTABAN.

Seigneur, de quels chagrins fon cœur eft agité?

ARSACE.

Je ne fçais que réfoudre en cette extrêmité.
Il m'offenfe, il m'aigrit par cet orgueil farouche;
Cependant je le plains, fa difgrace me touche.
Dans l'abyme de maux où le Ciel l'a jetté,
Puis-je ufer contre lui de mon autorité?
J'accorde quelques jours encore à fon caprice :
Mais, Prince, après ce tems je lui rendra juftice.
Allez voir Abradate, & flatter fon tourment;
Jurez-lui de ma part, que ce retardement
Ne lui ravira pas le prix de fa tendreffe:
J'en attefte les Dieux, mon fils, & je vous laiffe.

ARTABAN *seul.*

Ah! pour le consoler, quels seront mes discours?
Mais ne nous lassons point de servir ses amours.
Faisons céder mon frere ; & malgré son caprice,
Assurons par l'hymen le destin d'Erinice.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

Tiridate vient-il?

TIMAGENE.

Oui, Seigneur; le voici.

SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE.

ARSACE.

Pour des soins importans je vous appelle ici,
Prince. Puisque vos yeux regardent sans envie,
Dans le rang où je suis les restes de ma vie;
Je dois jusqu'à la fin, en digne Potentat,
Dispenser la justice, & régler mon Etat.

Jamais, depuis le jour que le ſort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable,
De ſi grands intérêts ne ſe ſont préſentés.

TIRIDATE.

Qu'avez vous donc appris? quels périls...

ARSACE.

Ecoutez.
Je ne veux point parler de l'hymen d'Erinice:
Je crois que la raiſon domptant votre caprice,
Vous viendrez dès ce jour en preſſer le moment,
Et rougir à mes pieds de votre emportement.
Songez-y; dès long tems Taleſtris amenée,
Voit de votre union reculer la journée.
Des maux que vous ſouffrez, le dangereux poiſon,
Auprès d'elle vous prête une juſte raiſon:
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangeres,
Ce long retardement, & nos craintes ſinceres.
Son frere, tous ces Rois ſur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la foi des traités.
Pendant notre entretien, aſſemblez, pour m'attendre,
Tous leurs Ambaſſadeurs viennent de me l'apprendre:
Dans leurs yeux, par l'orgueil qui les animoit tous,
J'ai connu quel orage on forme contre nous.
Ces Rois, n'en doutez point, vont reprendre les armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous cauſer des alarmes?
Qu'obtiendront ils, Seigneur, en violant la Paix?

La honte d'être encor supplians, ou défaits...

ARSACE.

Prince, on n'est pas toûjours suivi de la victoire.
Un Roi ne doit jamais, s'enyvrant de sa gloire,
Négliger l'équité, parce qu'il est heureux;
La fortune souvent a des retours fâcheux;
Et tel a vu long-tems sa grandeur infinie,
Que le sort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'est pas que frappé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie & la fureur:
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
Justifions nos droits au reste de la Terre.
Otons un vain prétexte à leur inimitié;
Et des Parthes lassés prenons quelque pitié.
Je sçais qu'en triomphant les Etats s'affoiblissent,
Le Monarque est vainqueur, & les peuples gémissent:
Dans le rapide cours de ses vastes projets,
La gloire dont il brille accable ses Sujets,
Ainsi pour détourner une guerre odieuse,
Peut-être également funeste, & glorieuse,
Aux pieds de nos Autels, je prétens dès demain,
Prince, que Talestris reçoive votre main.

TIRIDATE.

Quoi, dès demain, Seigneur?

ARSACE.

Oui, mon fils; cette fête
Par mes ordres déja se publie, & s'apprête.
Le délai le plus court en feroit dangereux.
Enfin, je l'ai promis, il le faut, je le veux.
Adieu, préparez-vous.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel! quelle est ma surprise!

MITRANE.

Achevez un hymen que l'amour favorise,
Seigneur, de Talestris vous connoissez le cœur.
A peine votre flâme égale son ardeur.
Quels plaisirs vous promet une Reine si belle!

TIRIDATE.

Hélas! que n'est son cœur moins tendre & moins fidele!
Que ne vois-je finir ses amoureux transports!
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords!

MITRANE.

Est-ce vous qui parlez? Que venez-vous de dire?

TIRIDATE.

Oui, Mitrane, il est vrai, j'en rougis, j'en soupire;
Tu me vois malheureux, languissant, abattu;
Je meurs, mon infortune a lassé ma vertu:
Mais de tous les malheurs dont le destin m'accable,
L'hymen de Talestris est le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je suis surpris.
Quel crime ou quel caprice a proscrit Talestris?

Si vous l'abandonnez...

TIRIDATE.

Tes ſoins ſont ſuperflus.
Que ſervent des raiſons qui ne me touchent plus ?
Qu'un autre s'intéreſſe au repos de l'Empire :
Songe qu'en ce moment à peine je reſpire ;
Qu'accablé de mes maux, je ne puis...

MITRANE.

Achevez,
Déclarez un ſecret que vous me réſervez.

TIRIDATE.

Ah ! que plutôt des Dieux le pouvoir redoutable,
Pour dérober à tous ce ſecret effroyable,
Obſcurciſſe à jamais ce ſoleil qui nous luit,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit !
Je ne ſçais quel forfait irrite leur Juſtice ;
Je crains, en te parlant, de t'en rendre complice :
Mais de tout leur pouvoir leur courroux ſoutenu,
Punit ſans doute en moi quelque crime inconnu,
En laiſſant concevoir à mon ame parjure
Mille injuſtes projets dont frémit la Nature ;
Mille indignes tranſports, mille horribles deſirs
Qui font en même tems mes maux & mes plaiſirs,
Que ma vertu combat, & jamais ne ſurmonte ;
Et dont ma mort ne peut aſſez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terribles diſcours ! Mais vous verſez des pleurs ;
Je vous vois ſuccomber à vos vives douleurs.
Parlez, Seigneur ; le Ciel approuve ma priere,
Achevez de m'ouvrir votre ame toute entiere.

Ne me répondrez vous que par de longs soupirs ?
Qui peut vous empêcher de remplir mes desirs ?
Ne m'honorez-vous plus de votre confiance ?
Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma prudence ?
Elle peut vous servir, vous ne l'ignorez pas.

TIRIDATE.

Laisse au moins de mon cœur cesser les durs combats,
Toute ma force céde à leur effort barbare.
Aprens tout, puisqu'il faut que je te le déclare.
Je vais, par cet aveu, perdre ton amitié;
Tu me refuseras jusques à ta pitié :
Indigné, tu fuiras ma vue abominable,
Tu frémiras d'avoir un ami si coupable;
Et toutefois, Grands Dieux! devrois-je être accusé
D'un joug que ma raison a toûjours refusé.
Car enfin, de mon crime elle n'est point complice,
C'est malgré son pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Votre sœur!

TIRIDATE.

Je prévois par quels sages discours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours.
Epargne toi ce soin; c'est un mal sans remede.
Si j'avois pu dompter l'amour qui me posséde,
Avec le tems mon cœur en auroit triomphé,
Et sans te rien devoir, je l'aurois étouffé.
Respecte mon malheur, plains-moi, je le mérite.
Devoré d'une ardeur que chaque instant irrite,
Je m'affoiblis, je souffre un tourment infini.
Juste Ciel! tu le sçais, je suis assez puni.

Ta vengeance épuisée a comblé ma misere,
Et je puis désormais défier ta colere.

MITRANE.

Non, je ne prétens point accroître vos douleurs;
Au-lieu de mes conseils, je vous donne mes pleurs.
Quel est votre dessein? que pouvez-vous attendre?

TIRIDATE.

Le seul trépas. Hors lui, je n'ai rien à prétendre,
Aux Dieux avec ardeur j'ose le demander.
Ils me haïssent trop. Loin de me l'accorder,
Ils semblent ajouter des forces à ma vie,
Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie.
Du fer, ou du poison l'infaillible secours,
Au gré de mes desirs, pourroit trancher mes jours;
Il est vrai: mais il faut t'avouer ma foiblesse:
D'invincibles liens me retiennent sans cesse.
Non, que quand je m'apprête à me percer le sein,
La Nature s'étonne, ou change mon dessein,
En me peignant la vie avec trop d'avantage:
Mais mon amour lui seul surmonte mon courage.
Je chéris mon tourment, tout violent qu'il est;
Ma passion m'occupe, & ma douleur me plaît.
Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame;
Juge de mes malheurs par l'excès de ma flâme.
Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais,
Que tout autre que toi les ignore à jamais;
Et que j'expire avant que la Princesse apprenne
La source de mes maux, & l'objet de ma peine.
A lui cacher mes feux j'applique tous mes soins.
Quelle horreur! si ses yeux en étoient les témoins?
Je l'aime sans espoir; mais ma fureur jalouse
Ne sçauroit consentir qu'Abradate l'épouse.

Je ne la verrai point récompenser ses feux;
Et tant que je respire, il ne peut être heureux.
De tout ce que je dis, de tout ce que je pense,
Je sens avec effroi que ma vertu s'offense :
Mais telle est de mon sort l'insurmontable loi,
Que tous mes sentimens se forment malgré moi,
Mon cœur en conçoit plus que ma raison n'avoue;
Et de tous ses conseils, ma passion se joue,

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE.

ARTABAN.

SEigneur, je vois vos yeux troublés.

TIRIDATE.

Hélas! Prince, mes maux sont encor redoublés.
Adieu, je vais chercher un repos nécessaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.

SCENE V.

ARTABAN, ABRADATE.

ARTABAN.

QUe son malheur me touche! hélas!

ABRADATE.

Eh bien, Seigneur,

Puis-je encor faire entrer quelque eſpoir dans mon cœur?
Mais je lis dans vos yeux le ſort que je dois craindre.

ARTABAN.

Oui, Prince, il eſt trop vrai; je ne puis que vous plaindre:
Non que votre bonheur ne vous ſoit aſſuré,
Le Roi vous en répond; mais il l'a différé,
Il n'a pu refuſer cette grace à mon frere.
Moi même, malgré moi, touché de ſa priere,
Oubliant les égards dûs à notre amitié,
J'ai ſenti que ſes maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah! vous m'abandonnez! qu'ai-je encore à prétendre?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un amour ſi tendre.
Mais gagnons Tiridate, au-lieu de l'irriter.
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.
Je n'ai pu contre lui garder le moindre ombrage,
Et ne ſuis plus jaloux que de ſon grand courage.
Ma ſœur vient; je pourrois troubler votre entretien.
Je vous laiſſe...



SCENE VI.

ERINICE, ABRADATE, ORASIE.

ABRADATE, *à Artaban qui s'en va.*

Seigneur, je n'espére plus rien.
Madame, c'en est fait, tout me devient contraire;
Tiridate, Artaban, les Dieux & votre Pere:
Trahi de tous côtés, il ne me reste plus
Qu'à terminer des jours désormais superflus.
On me hait, on m'accable, & je me hais moi même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je vous aime?
Et votre vie est-elle un fardeau si pesant,
Que vous ne la voyiez que d'un œil méprisant?
Quel honteux désespoir à la mort vous entraîne?
Votre malheur est grand, j'en juge par ma peine.
Mais quoi? les sentimens que j'ai conçus pour vous,
Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux?
Vous voyez chaque jour mes plus tendres alarmes;
Je n'instruis point mes yeux à retenir leurs larmes,
Je les verse sans art dans tous nos entretiens;
Tels que sont vos chagrins, je vous montre les miens:
Je soupire avec vous, quand vos soupirs s'échappent;
Mon cœur se sent briser, quand vos plaintes le frappent;

Je ne vis que pour vous; Je n'aime, je ne hais,
Je ne forme de vœux que ſelon vos ſouhaits;
Je n'ai point de tranſports dont vous ne ſoyez
cauſe :
Ciel! quel eſt mon malheur, ſi tout ce que j'oppoſe
Aux traits dont le deſtin cherche à vous accabler,
N'eſt pas aſſez puiſſant pour vous en conſoler!

ABRADATE.

Excuſez les erreurs d'un Amant déplorable;
Madame, votre cœur n'eſt que trop pitoyable,
Vous faites plus pour moi que je n'oſe eſpérer:
Mais enfin ma raiſon ceſſe de m'éclairer,
Quand je vois renverſer la prochaine eſpérance
D'un hymen tant promis à ma perſévérance.

ERINICE.

Et bien, Prince, faut il par un dernier effort,
Et vous prouver ma flâme, & changer votre ſort;
Tiridate lui ſeul cauſe votre infortune;
Je vais lui déclarer qu'elle nous eſt commune.
Il m'a toûjours fait voir une tendre amitié;
Mes ſoupirs le rendront ſenſible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire;
Je conſens d'en montrer tout l'excès à mon frere,
On pourra m'en blâmer; mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait, ſi vous êtes heureux.

ABRADATE

Ah! Madame, comment euſſai je oſé prétendre...

ERINICE.

Un veritable amour ne peut trop entreprendre.
Allez, Prince, attendez le ſort d'un entretien

D'où dépend déſormais votre ſort & le mien.
Adieu. Si par mes pleurs je fléchis Tiridate,
Ce jour éclairera le bonheur qui vous flatte;
Ou, ſi je n'obtiens rien, je vous donne ma foi
Que vous ſerez encor moins à plaindre que moi.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS, MITRANE, BARSINE.

TALESTRIS.

Je vois Mitrane. Allons, ſatisfaiſons mon ame,
Acquittons nous des ſoins que je dois à ma flâme.
Ecoutez moi, grands Dieux! diſſipez mon effroi,
Et recevez des vœux qui ne ſont pas pour moi.
Accablez Taleſtris, conſervez Tiridate,
Faites qu'en ſa faveur votre puiſſance éclate;
Mais il eſt tems de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il eſt abandonné:
Madame, épargnez-lui la contrainte nouvelle
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoi donc! prétendez-vous, loin de le ſoulager,
Que ma vue & mes ſoins ſervent à l'affliger?
Avez vous remarqué qu'il craigne ma préſence,

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il ſe fait violence.
Il retient les ſoupirs, il dévore les pleurs
Que libre, & ſans témoins, il donne à ſes douleurs.
M'en croirez vous? laiſſez à ſon inquiétude
La flatteuſe douceur d'un peu de ſolitude;
Laiſſez le, en liberté, ſe plaindre & ſoupirer.

TALESTRIS.

Dieux! quel nouveau malheur m'oſez-vous déclarer?
Lorſque le Roi m'apprend que mon hymen s'apprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la fête,
Quand les vœux de l'Aſie, & les miens ſont remplis;
Je vois tous mes projets renverſés par ſon fils.

MITRANE.

Madame...

TALESTRIS.

Ce n'eſt point une illuſion vaine,
D'un noir preſſentiment la puiſſance m'entraîne;
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'eſt paſſé,
Il lui fait voir le coup dont il eſt menacé;
Oui, le Ciel met enfin le comble à ma diſgrace.
De mes plus tendres ſoins Tiridate ſe laſſe,
Il évite ma vue, il fuit mon entretien;
Quel demon, de nos cœurs a briſé le lien;
Dans quel abyme, hélas! ma tendreſſe me guide
S'il eſt vrai que mes pleurs coulent pour un perfide?

MITRANE.

Le ſoupçonneriez vous d'une infidélité?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penſer dans cette extremité?

Vous même diriez-vous ce que vous m'osez dire,
Si vous pouviez douter qu'il voulût y souscrire?
C'est lui qui vous engage à me parler ainsi,
Et par son ordre exprès vous m arrêtez ici.
Eh pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit il ma présence!
Dans ces vaines terreurs je vois son inconstance;
Tout me l'apprend; son trouble & ses regards confus,
Sa fuite, vos discours, ses plaintes, vos refus,
Mon ame, malgré moi, de soupçons occupée,
Est trop tendre en effet pour n'être pas trompée.

MITRANE.

Madame, songez vous...

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus;
Je n'entens qu'à regret des discours superflus.
Laisse moi, de mes maux interprete sinistre;
D'un infidele Amant trop fidele Ministre.
De lui conter mon trouble, & ton barbare soin,
Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin.
Mon dépit, mes transports contre un ingrat que j'aime,
Ne me permettent pas... Mais, le voici lui même.



SCENE II.

TALESTRIS, TIRIDATE, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS.

Seigneur, ne feignez plus; mes yeux se sont
ouverts,
Je vois que votre cœur s'est lassé de mes fers,
Et que l'indifférence, ou quelque ardeur nouvelle,
Ont détruit un amour que je croyois fidele.

TIRIDATE.

Que dites vous, Madame? en l'état où je suis,
Faut-il que votre plainte irrite mes ennuis!

TALESTRIS.

Au prix de tout mon sang, j'aimerois à vous rendre
Le calme & le bonheur que vous deviez attendre.
Mais, Seigneur, votre sort ne dépend plus de moi,
Avouez-le; saisie de remords & d'effroi,
Votre sincérité ne se trahit qu'à peine,
Et montre, malgré vous, que la feinte vous gêne.
J'ai toûjours démêlé vos secrets sentimens;
Mes yeux sur votre front lisent vos mouvemens;
Je vous ai trop aimé, pour ne vous pas connoître.

TIRIDATE.

Qu'osez-vous soupçonner?

TALESTRIS.

Vous attendez peut-être,
Que désormais livrée à des transports jaloux,

En reproches ſanglans j'éclate contre vous;
Que pour vous ramener par de juſtes alarmes,
Je préſente à vos yeux toute l'Aſie en armes,
Tous les Rois déja prêts à venger mes appas.
Tous ſes Peuples unis, vous ne les craignez pas.
Vous ne jouirez point, ingrat, de ma foibleſſe.
Tranquille en apparence, & de mes ſens maîtreſſe,
Je dévore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le ſoin de vous punir;
Bien que vous m'expoſiez, ſans égard, ſans juſtice,
A toutes les horreurs d'un éternel ſupplice,
Et qu'un poiſon par vous répandu ſur mon ſort,
Me couvre d'infamie, & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce ſera moi, Madame;
Et mes derniers ſoupirs juſtifieront ma flâme,
Vous connoîtrez alors.

TALESTRIS.

Prince, tous ces diſcours,
Pour guérir mes ſoupçons, ſont d'un foible ſecours.
Que dis-je! en ce moment vos yeux, votre contrainte,
M'en donnent de nouveaux, & confirment ma crainte;
Mais il me reſte encore aſſez de liberté
Pour prendre ſur mon ſort conſeil de ma fierté.



SCENE III.

TIRIDATE MITRANE.

MITRANE.

QUe je crains ses soupçons, sa flâme, & sa
colere !
Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché ?
Mais, Seigneur, de son sort n'êtes-vous point
touché ?
Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses
larmes ?

TIRIDATE.

Ah ! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pu
ses charmes ?
Mais du moins, si l'Amour me force à l'outrager,
Le trépas qui m'attend, suffit pour le venger.
Penses tu qu'au moment que ma raison bannie,
De mes sens révoltés permet la tyrannie,
Que prêt à succomber à la noire fureur,
Dont le nom seul inspire une invincible horreur,
Mon cœur presque entraîné par ce penchant ra-
pide,
Craigne encore les noms d'ingrat & de perfide ?
Non, non, détrompe-toi. Grace au courroux
des Dieux,
Il faut pour m'étonner, [illegible]s noms plus odieux.
Rien ne me touche plus que ma honte & ma
flâme ;

Toutes deux tour à tour tyrannisent mon ame.
Que j'ai tantôt souffert ! Que de trouble & d'effroi
M'a causé l'entretien de mon frere & du Roi !
Non, jamais ma raison, de tant d'horreurs saisie,
Ne se défendit moins contre ma jalousie.

MITRANE.

Vous ne songez donc plus qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet amour criminel ?

TIRIDATE.

Irrévocable Arrêt dont la rigueur me tue,
Pourquoi viens tu t'offrir à mon ame abattue !
Du Trône qui m'attend, tranquille possesseur,
Il m'est donc défendu de couronner ma sœur !
Et je puis élever une Esclave à l'Empire,
Sans qu'une loi barbare ose me contredire.

MITRANE.

Qu'entens-je ! vos transports à l'excès parvenus,
D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus !
Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre ?

TIRIDATE.

Je ne vois que la mort qui puisse les éteindre.

MITRANE.

Mourez donc & cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux incestueux, la honte qui les suit.
N'attendez point de moi de lâche complaisance :
Je vous vois à regret vivre sans innocence :
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abyme effroyable où vous allez tomber ;
Je ne sçaurois souffrir que vous viviez sans gloire.
Des droits les plus sacrés vous perdez la mémoire ;

Votre cœur se nourrit dans l'horreur de son choix;
Par le mépris des Dieux, des hommes, & des
loix.
Rougissez des excès où sa flâme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu ? Chaque jour elle devient plus
forte,
A la surmonter même il ne faut plus songer:
Mais la fuite & le tems pourront me soulager.
Je ne puis vivre ici sans y voir la princesse,
Et ses moindres regards irritent ma tendresse,
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.
Sous un Ciel étranger mon sort sera plus doux.
Allons ensevelir dans le fond de l'Asie,
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalousie.
Partons, & choisissons des climats écartés
Où mes soupirs au moins ne soient point écoutés.

MITRANE.

Etes-vous résolu?

TIRIDATE.

Je meurs si je différe.
Cachons à Talestris ce départ nécessaire.
Quand je serai parti, je consens que le Roi
Récompense Abradate, en couronnant sa foi.
Qu'ai-je dit! & mon cœur pourra-t-il y sou-
scrire?
N'importe, je le veux, envain il en soupire.
Va, cours tout préparer; ménage les instans:
Un jour plus tard, peut-être, il ne seroit plus
tems.

SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me pese.
Je te rends grace, ô Ciel! ta colere s'appaise,
Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur,
Qu'il évite un objet de ma raison vainqueur.
J'ose même espérer qu'à jamais étouffée,
Ma flâme à ma vertu servira de trophée,
Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel,
Naîtra des feux éteints d'un amour criminel.
Je ne te verrai plus, ô sœur fatale & chere!
Les Mers entre nous deux vont servir de barriere.
Je ne te verrai plus; & toutes tes beautés
N'agiront que de loin sur mes sens enchantés.
Désormais je pourrai... Mais je la vois encore,
Sa présence rallume un feu qui me dévore.
Je ne me connois plus. Impitoyables Dieux!
Quel tems choisissez-vous pour l'offrir à mes yeux!

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ERINICE.

QUe je crains le projet où mon amour m'engage,
Orasie!

ORASIE.

Eſt-il tems de manquer de courage?
Songez que votre ſort ne dépend que de vous,
Parlez; & Tiridate attendri...

ERINICE.

Laiſſe-nous.

SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

DRINICE.

DAns l'excès où le Ciel a mis votre infortune,
Mon frere, je craindrois de vous être importune,
Si par mes ſentimens je n'avois mérité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je ſouffre à vous voir dans cet état funeſte!
J'implore chaque jour la juſtice céleſte;
Pour vous ſur les Autels je prodigue l'encens.
Cependant tous mes vœux demeurent impuiſſans.

TIRIDATE.

Ah! ma ſœur eſt-il vrai que mon malheur vous touche!
Que cet aveu me plaît, ſortant de votre bouche!
Que j'en ſuis ſoulagé! Dieux! quel puiſſant ſecours
Recevrois je à vous voir, à vous parler toûjours!
Mais quoi que vous diſiez pour flatter votre frere,
L'interêt de mon ſort ne vous occupe guere.
D'autres ſoins, d'autres lieux arrêtent vos deſirs.
La Cour à votre cœur offre mille plaiſirs,

Et leur appas flatteur vous y retient ſans ceſſe.

ERINICE.

Hélas! que ce reproche offenſe ma tendreſſe!
Prince, vous le ſçavez, dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds ſi puiſſans
Que dans quelque diſgrace où le deſtin vous mene,
Je...

TIRIDATE.

Non, votre amitié n'égale point la mienne,
Vous me la dépeignez avec trop de froideur,
Un zele impétueux parle avec plus d'ardeur.
Ah! que vous êtes loin de celle qui m'enflâme!
Que vous imitez mal les tranſports de mon ame!
Vous ignorez encor les plaiſirs infinis
Répandus ſur deux cœurs parfaitement unis,
Lorſqu'ils ſont parvenus à lier leur fortune,
A ſe rendre la joie, ou la douleur commune,
A ſe chercher ſans ceſſe, à ne ſe cacher rien.

ERINICE.

Ah! quel cœur connoit mieux ces plaiſirs que le mien!
Et pour vous en donner une preuve ſincere,
Je viens vous révéler le plus ſecret myſtere...

TIRIDATE.

Quoi... que veut-elle dire?

ERINICE.

Ah! je n'oſe, je crains,
Le trouble de vos yeux confond tous mes deſſeins;
Encor plus que jamais, quoi que je me propoſe,
Votre injuſte chagrin à mes deſirs s'oppoſe.
Je le vois; toutefois il faut vous découvrir
Le ſort...

TIRIDATE.

Quelle penſée à mes yeux vient s'offrir?

ERINICE.

Mais c'eſt trop balancer, toute ma crainte eſt vaine :
Eclatez, mouvemens dont la force m'entraîne.
J'aime : mon cœur tenté par de charmants attraits,
N'a pu vaincre l'Amour, & parer tous ſes traits.
Abradate... A ce nom je rougis, je ſoupire;
Ne pénétrez-vous pas ce que j'ai peine à dire ?
Seul, vous vous oppoſez aux volontés du Roi.

TIRIDATE.

Dieu! quel funeſte coup vient de tomber ſur moi!

ERINICE.

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flâme;
Songez qu'elle peut tout ſur mes ſens, ſur mon ame.
J'ai ſenti tous les maux qu'Abradate a ſoufferts;
Mes yeux, comme les ſiens, aux larmes ſont ouverts;
Et même en cet inſtant un intérêt ſi tendre,
Mes craintes, mes tranſports, me forcent d'en répandre.
Hélas! par un refus vous me déſeſpérez.
Que ne peut ma douleur...

TIRIDATE.

Quoi, ma ſœur, vous pleurez!

ERINICE.

En êtes-vous ſurpris ? Ce n'eſt que par des larmes
Qu'un amour violent exprime ſes alarmes.
Le mien l'eſt cent fois plus qu'on ne le peut penſer.

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur ſe ſent percer !

ERINICE.

Un ſeul mot préviendra les maux que je redoute.
Aſſurez mon bonheur. Qu'eſt-ce qu'il vous en coûte ?
Mon frere, au nom des Dieux....

TIRIDATE.

Ah ! c'eſt trop combattu :
Contre tant de malheur, je manque de vertu.
Laiſſez-moi.

ERINICE.

Quels regards ! quelle ſombre triſteſſe !
Mon frere, qu'avez-vous ?

TIRIDATE.

Je céde à ma foibleſſe.
Je me meurs.

ERINICE.

Ah ! rentrons ; je conduirai vos pas.
Venez.

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me ſecourez pas.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

OUi, je crois qu'à la fin, ne pouvant plus me taire,
Ma bouche eut de mes feux déclaré le Myſtere.
Mais lorſque de mes ſens l'uſage ſuſpendu,
Donnoit preſque la mort à mon cœur éperdu;
Erinice eſt ſortie; & ſa prompte retraite
Rend malgré mes tranſports ma victoire parfaite.
Quels combats! quels efforts! Mitrane, conçois-tu
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu?
Pour ſon heureux Amant j'ai vu couler ſes larmes.
Hélas! que ſa douleur ajoutoit à ſes charmes!
Qu'elle aime tendrement! qu'elle eſt belle, Grands Dieux!
Que ſa beauté flattoit & mon cœur, & mes yeux!
Mais puiſque de mes feux ménageant le myſtere,
Je n'en ai fait encor que toi dépoſitaire;
Ils ne paroîtront point; partons. As-tu ſongé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé?

MITRANE.

Oui, Seigneur; & bien-tôt, au gré de votre envie,

Vous quitterez un lieu funeste à votre vie.
Choisissez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre, & reviens m'avertir.

SCENE II.

TIRIDATE *seul.*

OU' me vois-je réduit par le Ciel en colere?
Près de regner, je sors du Palais de mon Pere:
J'abandonne une Cour dont je fais tout l'espoir!
Mais telle est désormais la loi de mon devoir:
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable.
Garderai je toûjours un secret qui m'accable?
Puis-je m'en assurer? Si jusques à ce jour
La raison plus puissante a fait taire l'Amour;
Si j'ai pu voir ma sœur me découvrir sa flâme,
Sans lui montrer les feux qui dévorent mon ame;
Si de cet entretien je suis sorti vainqueur,
Dans un autre, l'Amour entraînera mon cœur.
Se garantira-t'il d'un moment de foiblesse?
Si je te revoyois, redoutable Princesse,
J'aurois peut-être envain jusqu'alors combattu,
Il est, comme à la vie, un terme à la Vertu.
Que de mes mouvemens la contrainte me gêne!
Que je pense à regret... Mais, que veut Timagene.

SCENE

SCENE III.

TIRIDATE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

Abradate, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate! Ah! ce nom suffit pour me troubler.
M'osez-vous de sa part porter cette priere?

TIMAGENE.

Lui refuserez-vous une grace derniere?
Seigneur, il la demande avec tant de transport
Que j'ai cru...

TIRIDATE.

Me ferai-je encore cet effort?
Mais qu'attend-il de moi? c'est envain qu'il espére
Que je puisse à ses vœux devenir moins contraire;
Sa présence, sa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Non, Seigneur, il ne veut qu'embrasser vos genoux;
Cette foible douceur borne son espérance.
Irai-je l'avertir?

TIRIDATE.

Importune présence!
Soutiendrai-je sa vue, & d'un cœur affermi
Opprimerai-je un Prince autrefois mon ami?
Digne par cent vertus de l'hymen d'Erinice,

Et qui n'eſt malheureux que par mon injuſtice ?
Que, malgré mes fureurs, je ſouffre en l'accablant!
Son approche a rendu mon courage tremblant.
Qu'il vienne, je l'attens.

SCENE IV.

TIRIDATE *ſeul.*

PRêt à dompter mon ame,
Voyons-le ſans courroux, & couronnons ſa flâme.
Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival.
Il n'a que trop gémi d'un caprice fatal.
Qu'un cœur né vertueux, ſe trahit avec peine!
Non, le mien ne ſent plus une barbare haine.
Dieux! elle ſe redouble au moment que je vois
L'objet qui la nourrit, paroître devant moi.

SCENE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

JE viens de vos bontés implorer une grace.
Mes malheurs, mes tranſports excuſent mon audace.
Me ſera t'il permis, Seigneur...

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutés?
Ne pourrai-je à vos pieds...

TIRIDATE.

Levez-vous, je l'ordonne.
Plus que tous mes malheurs votre respect m'étonne.
Je le crains, il m'offense, & je n'exige plus
Des devoirs entre nous désormais superflus.

ABRADATE.

Quel funeste projet! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez jusqu'à vouloir m'entendre?
De quoi suis-je coupable? Expliquez-vous, Seigneur.
Car, lorsque je vous vois détruire mon bonheur,
Je n'en accuse point un bizarre caprice.
Quand vous me haïssez, vous me rendez justice,
Je le crois: Mais je jure, à la face des Dieux,
Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux.
Je ne le connois point, ce déplorable crime,
Par qui j'ai perdu tout, en perdant votre estime.

TIRIDATE.

Elle n'est point perdue.

ABRADATE.

Ah! puis-je m'en flatter!

TIRIDATE.

Lorsque je le confesse, en devez-vous douter?

ABRADATE.

Dieux! que de sentimens opposés l'un à l'autre!

Terminez à la fois & mon trouble, & le vôtre.
Ils durent trop long-tems; parlez, Seigneur, parlez,
Pourquoi m'estimez-vous, lorsque vous m'immolez?
Ou pourquoi croyez-vous ma perte légitime,
Lorsque je vous parois digne de votre estime?

TIRIDATE.

Que ce discours m'accable! hélas!

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent ils des pleurs?
Ah! j'ose me flatter que malgré votre haine,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne,
Malgré mes soins trahis, mes respects méprisés;
Vous déplorez l'état où vous me réduisez.
Votre ame aux cruautés n'est point accoutumée;
C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée.
Elle reçut du Ciel un penchant généreux,
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je? Je suis seul, entre un peuple innombrable,
Qui ne l'éprouve point facile & pitoyable;
Je suis seul à m'en plaindre: Enfin, dans les climats
Où la gloire a conduit vos desseins & vos pas,
Tout sentit vos bienfaits après votre clémence,
Un plein bonheur par-tout suivit votre présence;
De vos moindres vertus les Peuples enchantés,
Au devant de vos loix couroient de tous côtés.

Rappellez...

TIRIDATE.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en est donc fait! Suivons la fureur qui m'enflâme;
Mon amour désormais réduit au désespoir,
Ne balancera plus à faire son devoir:
Au destin qui m'attend toute ma vertu céde,
Et pour le prévenir je ne vois qu'un remede;
C'est la mort, & j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez.

ABRADATE.

Eh! comment
Vivrai-je pour sentir un éternel tourment?
Je ne puis...

TIRIDATE.

Je le veux: Armez-vous de courage.
Prince, dispensez-moi d'en dire davantage.
Vos malheurs sont du sort d'inévitables coups;
Peut-être voudra-t'il suspendre son courroux.
Cependant, loin de moi portez votre infortune,
Votre plainte m'aigrit, votre aspect m'importune.
Vivez, je vous l'ordonne, & sur-tout, désormais
Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéirai, Seigneur: Mais, quel affreux supplice
Il le faut toutefois. Ciel! je vois Erinice.
Que sa vue à mon cœur cause un trouble puissant!

TIRIDATE.

Dieux! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE IV.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

ABRADATE.

MAdame, ma douleur ne peut plus ſe contraindre :
Si vous la partagez, c'eſt à vous de vous plaindre.
Faites qu'à votre ſort mes jours puiſſent s'unir,
Ou ſouffrez que j'évite un funeſte avenir.
Adieu. Puiſſent vos pleurs attendrir votre frere !
Seigneur, ſi rien ne peut fléchir votre colere,
Mon exil, ou ma mort rempliront votre eſpoir,
Et vous épargneront la douleur de me voir.

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Eſt donc-là le ſuccès qu'ont obtenu mes larmes?
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes ?
Car, malgré votre haine, il faut le déclarer,
Mon cœur d'avec le ſien ne ſe peut ſéparer:
L'Amour les a ſerrés d'une ſi forte chaine,

Que leur désunion porte une mort certaine ;
Mes jours sont attachés à des liens si doux.

TIRIDATE.

Eh ! ne mourrai-je point s'il devient votre Epoux ?

ERINICE.

Vous, mon frere ?

TIRIDATE.

Ah ! laissez ce nom qui m'importune ;
Ce nom qui fait lui seul toute mon infortune ;
Ce nom par qui mes vœux sont toûjours traversés ;
Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah, Ciel !

TIRIDATE.

Hélas ! pourquoi le sort impitoyable
Forma-t'il entre nous ce lien qui m'accable ?
Pourquoi d'un même sang, & dans les mêmes lieux,
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux ?
Et pourquoi dans le sein d'une terre étrangere,
Inconnue à l'Asie, inconnue à mon pere,
Où vos divins appas auroient pu se cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher ?
Que par ce prix alors ma valeur animée,
Auroit de mes exploits chargé la Renommée !

ERINICE.

Que pense en ce moment votre esprit agité ?
Est-ce une vaine erreur ? est ce une vérité ?
Quel crime, quelle horreur me faites vous entendre ?

TIRIDATE.

Qu'ai-je fait, malheureux ! n'ai-je pu me défendre...

C'eſt ma ſœur qui me parle: Ah, grands Dieux! qu'ai je dit?
Je rappelle en tremblant mes ſens & mon eſprit.
Je regarde... je ſonge, & tout me déſeſpére.
Ma ſœur... Que ce ſilence exprime de colere!
Il m'eſt donc échappé ce ſecret odieux;
Mais ſçachez par quel ſort il éclate à vos yeux.
Je partois, triomphant de vos premieres larmes;
La fuite me ſauvoit du pouvoir de vos charmes;
En proye à mes tourmens ſans eſpoir d'en guérir,
Je courois dans l'exil les pleurer, & mourir.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire,
Je finiſſe ma courſe avec toute ma gloire:
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs,
Et je n'ai pu deux fois réſiſter à vos pleurs.

ERINICE.

Je frémis.

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices.
Ainſi, juſtifiez toutes mes injuſtices,
Et croyez que contraint à pouſſer des ſoupirs,
Je meurs ſans eſpérance, & même ſans deſirs.
Je vous atteſte, ô Dieux! votre puiſſance entiere
N'a pu de ma raiſon éteindre la lumiere,
Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,
J'ai conſervé toûjours un avantage égal.
Si mon cœur fut ſaiſi d'une indigne ſurpriſe,
Du moins ma volonté n'y fut jamais ſoumiſe.
Mais ce n'eſt point aſſez pour me juſtifier;
La ſurpriſe eſt un crime, il le faut expier.
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes, le demandent;

Je dois me dérober aux remords qui m'attendent.
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunés qui pourroient m'imiter.
De vos yeux indignés la colere m'anime,
Je crains, en les voyant, de faire un nouveau crime:
Mais je ne craindrai plus de les voir déformais,
Puifque les miens enfin fe ferment pour jamais.
Voyez couler mon fang au gré de votre envie.

ERINICE.

Ah! je vous aime affez pour vous fauver la vie.
Arrêtez, malheureux! ne me condamnez pas,
Pour comble d infortune à voir votre trépas.

TIRIDATE.

A ce jufte deffein devez vous mettre obftacle?

SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE, ARTABAN.

ARTABAN.

Que vois-je? Dieux puiffans! quel étrange fpectacle!

ERINICE.

Ah, mon frere! eft-ce vous que je vois en ces lieux?
Prenez foin de ce Prince.

SCENE VII.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

EN croirai-je mes yeux ?
Quels transports, quels projets la douleur vous suggére ?
Que dois je soupçonner ?

TIRIDATE.

Ah ! par pitié, mon frere,
Ne me regardez pas, je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur !
Sauvons le toutefois, prévenons sa fureur.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERINICE *seul.*

JE tiens dans ce Palais une route incertaine,
En cent lieux différens mon désespoir m'entraîne;
Où puis-je m'enfermer ? quel exil, quels deserts

Déroberont ma honte aux yeux de l'univers?
Qu'ai-je oui? Quels transports, quels desirs,
quelle flâme,
Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame?
Mon Frere est mon Amant, il me l'a dit! Hélas!
A quoi destinois-tu, Ciel! mes tristes appas?
Et toi, Divinité que l'Orient révére,
A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere?
Exécrable projet d'un Prince criminel!
Mais, suis-je moins coupable? Ah! souvenir cruel!
Seule, entre deux amis je fais naître la haine;
Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine;
Je détruis les vertus, j'efface les exploits
D'un Héros jusqu'ici le modele des Rois;
Je remplis cette Cour de tumulte & d'alarmes:
Dieux! faut-il à ce prix acheter quelques charmes!

SCENE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

MA sœur, je viens peut-être augmenter vos
douleurs:
Mais ne nous flattons plus de cacher nos malheurs,
Leur bruit déjà par-tout commence à se répandre,
La fiere Talestris, qui vient de les apprendre,
Semble se préparer à s'éloigner de nous,
Que n'entreprendra point son amour en courroux?

Elle ira publier la honte de mon frere:
Quels feront fes tranfports, & que dira mon pere !

ERINICE.

Je le vois. Je crains trop de m'offrir à fes yeux;
Précipitons mes pas, pour fortir de ces lieux.
Qu'il ignore ma peine, & ma crainte mortelle.

SCENE III.

ARSACE, ERINICE, ARTABAN.

ARSACE.

MA fille, où courez vous? Mais envain je
l'appelle.
Quel défordre en ces lieux fait méprifer mes loix?
Artaban, demeurez, reconnoiffez ma voix.
Quel malheur inconnu, quelle horreur imprévue,
Quel trouble, quel effroi frappe par-tout ma vue?
De ma rencontre ici vous-même épouvanté,
Mon fils, de quelle crainte êtes vous agité?
Les yeux noyés de pleurs, j'ai vu fuir Erinice,
Elle a vu Tiridate, auroit il l'injuftice,
Haïffant fon Amant, de la haïr auffi?
Vous le fçavez? Parlez, j'en veux être éclairci.

ARTABAN.

Eh, plut au Ciel, Seigneur, qu'il haït Erinice!
Mais s'il faut qu'à vos yeux fon deffein s'éclairciffe,
Cherchez d'autres que moi pour vous en informer;

C'eſt à moi de le plaindre, & non de l'opprimer.

ARSACE.

Que s'eſt-il donc paſſé que vous n'oſiez me dire?
D'où vient que de ma Cour Taleſtris ſe retire?
Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter;
Tout aide à m'en convaincre, & rien à me flatter.
Mais, Dieux! à ſon amour quel autre objet l'enleve?
Une ſoudaine horreur dans mon ame s'éleve.
De ce Prince inquiet les mortelles douleurs;
Son étude à cacher ſon trouble & ſes malheurs;
Pour l'Amant de ſa ſœur ſa haine inexorable;
Sa langueur, tout fait naître un ſoupçon qui m'accable.
Mon aveuglement céde à de triſtes clartés.
Que je crains d'entrevoir d'horribles vérités!
Plut au Ciel, dites-vous, qu'il haït Erinicie!

ARTABAN.

Ne cherchez point vous même à vous faire un ſupplice,
En voulant pénétrer, Seigneur, dans des ſecrets
Qui ne vous offriront que d'odieux objets.
La crainte d'attirer votre juſte colere,
Aux termes du devoir ramenera mon frere;
Laiſſez agir ſur lui la raiſon & le tems.

ARSACE.

Ah! vous m'en dites trop, mon fils, je vous entens.
Ainſi, d'un crime affreux Tiridate eſt coupable,
D'un opprobre éternel Tiridate m'accable.
Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon courroux,
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous.
Bien-tôt... Taleſtris vient. Qu'on cherche auſſi ma fille;
Que ma juſtice éclate aux yeux de ma famille.

SCENE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE.

ARSACE.

MAdame, venez vous d'un pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le ſort plus rigoureux?
Venez-vous contre un fils me demander vengeance?
J'en atteſte le Ciel, & les Dieux qu'il offenſe!
Vous l'obtiendrez. Heureux, ſi je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait!
Je ne ſuis plus ſon pere.

TALESTRIS.

Et moi, déſeſpérée,
De ſes malheurs, des miens, des vôtres pénétrée,
Je ſuis toûjours pour lui ce que je fus jadis,
Quand mes vœux ſe bornoient à l'hymen de ce fils.
Je le trouve toûjours, Seigneur, malgré ſon crime,
Digne de ma pitié, digne de mon eſtime:
Je ne l'accuſe point d'avoir trahi ſa foi,
D'avoir feint un amour qu'il n'eut jamais pour moi:
Un trop noir aſcendant tyranniſoit ſon ame,
Il brûloit malgré lui d'une funeſte flâme
Que les Dieux irrités allumoient dans ſon cœur,

Et dont, malgré leur haine, il fut long-tems vain-
queur.
Souffrez que je le voie; & s'il faut qu'il périsse,
Qu'il connoisse du moins que je lui rends justice;
Que sans lui reprocher les pleurs que je répans,
Contre un Pere irrité, seule je le déffens,
Et m'apprête à mourir fidelle à sa mémoire,
Si tout mon sang versé peut lui rendre sa gloire.

ARSACE.

Ah! que tant de vertus me font encor haïr
Le malheureux, l'ingrat, qui vous a pu trahir!
Madame, vos bontés si mal récompensées,
Jamais de mon esprit ne seront effacées.

SCENE V.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, ERINICE, BARSINE, ORASTE.

ERINICE.

Vos ordres absolus m'appellent en ces lieux,
J'obéis. Mais plutôt chassez moi de vos yeux,
Seigneur, & que les miens de tant de maux cou-
pables,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables;
Un éternel exil est tout ce que j'attens.

ARSACE.

Ah! loin de vous bannir, ma fille, je prétens
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate;
Je veux qu'il soit témoin du bonheur d'Abradate.
Mitrane...

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, MITRANE, BARSINE, ORASIE.

ARSACE.

MAis ces pleurs dont vos yeux font remplis,
Ne doivent point couler pour un indigne fils.

MITRANE.

Vous même ne pourriez refuser de le plaindre,
Si vous sçaviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre;
Si de son repentir vous voyiez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords.

ARSACE.

Que voulez-vous me dire, & que fait Tiridate?

MITRANE.

Je l'ai laissé, Seigneur, gardé par Abradate
Qui lui rend tous les soins d une tendre amitié.
Soit grandeur d'ame en lui, soit devoir, soit pitié,
Plus que vous, à sa vue accablé de tristesse,
Ce Prince généreux dans son sort s'intéresse.

ARTABAN.

Ah, frere infortuné!

TALESTRIS.

Que faut-il, justes Dieux!

MITRANE.

Je l'ai suivi tantôt au sortir de ces lieux,
D'abord s'enfermant seul, il se cache à ma vue.
J'approche

J'approche malgré lui: Ta préſence me tue:
Laiſſe-moi, m'a t'il dit; pourquoi me venir voir;
J'ai brûlé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir;
J'ai ſacrifié tout à ma honteuſe flâme,
Aux noirs égaremens, aux tranſports de mon ame;
Ma ſœur les a connus: Quels criminels, jamais
Ont ſignalé leur nom par de plus grands forfaits?
Ah! pour renouveller les fureurs de Cambiſe,
Je n'avois qu'à pouſſer ma funeſte entrepriſe;
Après avoir tenté de ſéduire ma ſœur,
Il ne me reſtoit plus qu'à lui percer le cœur.
A ces mots, n'oſant plus ſoutenir la lumiere,
Il détourne les yeux, & ferme la paupiere;
Des reproches ſecrets que lui fait ſa vertu,
Son eſprit accablé, ſon corps même abattu,
Il demeure immobile, il frémit, il s'égare;
Une aveugle fureur de ſon ame s'empare.
Défiguré, ſaiſi d'un morne déſeſpoir,
Il releve ſur moi ſes regards ſans me voir;
Il parle, & ne tient plus que des diſcours ſans ſuite,
Malgré ma réſiſtance il veut prendre la fuite.
Cherchant, ſans le trouver, le chemin de ces lieux,
La terreur & la mort ſont peintes dans ſes yeux;
J'ignore quels objets lui préſente ſon ame:
Mais il nomme Erinice, & vous auſſi, Madame.
Tout pleure, tout obſerve un ſilence profond;
A ſes cris redoublés ce Palais ſeul répond;
Enfin, il ſent les coups d'un deſtin trop contraire,
Pour ne pas mériter la pitié de ſon Pere.

ARSACE.

Je voulois le punir, vous en êtes témoins;
Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes ſoins,

Je le vois: toutefois si le crime est horrible,
Que la punition, justes Dieux, est terrible!
Mais il vient... Sa fureur semble l'avoir quitté.

SCENE VII. & Derniere.

ARSACE, TIRIDATE, ABRADATE, ARTABAN, ERINICE, TALESTRIS, MITRANE, TIMAGENE, *Suite.*

TIRIDATE.

OU suis-je? quel spectacle ici m'est présenté
Artaban, Talestris, Erinice, mon Pere!
Que leur dirai-je? O Ciel! je ne puis que me taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, & m'inspire d'effroi!
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au Roi?

TIRIDATE.

Eh! Madame, quel soin prenez vous d'un coupable?
Seigneur, je n'attens point qu'un regard favorable
Tombe encor par pitié sur un indigne fils,
Mes crimes ont été trop long-tems impunis;
Vengez-vous.

ARSACE.

Ah, mon fils!

TIRIDATE.

Hélas! le suis-je encore?

Mon amour, ma fureur, mon nom vous déshonore.

ARSACE.

Mon fils, ton repentir vient de me rendre à toi,
Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour moi.
O souvenir fatal!

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toûjours présens accablent mon courage.
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens,
Tout se montre à mes yeux dans ces affreux momens.
Je perds tout en un jour, Dieux! par votre colere,
L'estime des Mortels, l'amitié de mon pere,
Ma gloire, ma raison, & même ma fureur
Qui de mon sort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs, & vos erreurs passées,
Que déja vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah, mon frere! la mort les effacera mieux.
Je la sens qui s'approche, & j'en rends grace aux Dieux.

TALESTRIS.

Non, vivez pour regner.

ARSACE.

C'est moi qui t'en convie;
Mon fils.

TIRIDATE.

Je n'ai, Seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoi donc...

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ai passé sans toi,
Par un heureux poison j'ai disposé de moi;
Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah, Seigneur!

ARTABAN.

O mon frere!
Hélas! qu'avez-vous fait?

TIRIDATE.

Ce que je devois faire.
Perdu, désespéré, honteux de mes fureurs,
La Mort seule pouvoit me secourir; je meurs.
Indigne de vos vœux dans mon destin funeste,
Madame, de mes jours j'ai dû trancher le reste.
Mon frere plus heureux, & plus digne de vous,
En assurant la paix, deviendra votre époux.
Oui, Prince, c'est à vous de consoler mon pere.
Mes crimes lui rendront ma perte moins amere.
Regnez. De vos exploits les Parthes amoureux,
Recevront avec joie un Roi si généreux.
Seul digne fils d'Arsace, il faut que son Empire
Soit le prix des vertus que son sang vous inspire.
Ma sœur; car étant prêt d'aller devant les Dieux,
J'ose vous regarder, & ne crains plus vos yeux;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate,
Oubliez-moi. Pour vous, généreux Abradate,
Jouissez d'un bonheur par ma mort affermi;

Enfin, souvenez-vous que je meurs votre ami.

ABRADATE.

Ah, Seigneur! je voudrois par tout mon sang...

TIRIDATE.

Ce zele
Fait rougir un ami qui vous fut infidele.
Je ne mérite pas des soins si généreux.
Je meurs; par mon trépas vous vivrez tous heureux.
Conservez seulement une indigne mémoire
D'un Prince infortuné qui s'immole à sa gloire.
Je n'exige plus rien. Cher Mitrane, aide-moi;
Dans mes derniers momens, je ne veux voir que toi.

ARSACE.

Ah, Dieux!

ARTABAN.

Que je le plains!

TALESTRIS.

Que sa perte m'accable!

ABRADATE.

Quel bonheur à ce prix peut nous être agréable!

FIN.



MAXIMIEN

TRAGÉDIE.

Par Monſieur NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.



ACTEURS.

MAXIMIEN, *Pere de Fausta.*

CONSTANTIN, *Empereur d'Occident.*

FAUSTA, *Femme de Constantin.*

AURELE, *Général des Armées.*

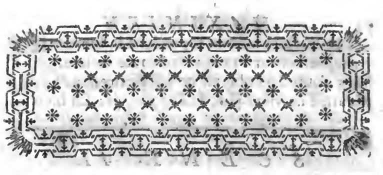
MAURICE, *ancien Gouverneur, & Confident d'Aurele.*

ALBIN, *Confident de Maximien.*

EUDOXE. } *Femmes de la suite de l'Impératrice.*
PULCHERIE. }

GARDES, *& suite de Constantin.*

La Scene est à Marseille dans le Palais de Constantin.



MAXIMIEN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AURELE, *seul.*

Du repos des mortels implacable ennemi,
Monstre le plus cruel que l'Enfer ait vomi,
Funeste ambition, source de tant de crimes,
Trouveras-tu toûjours de nouvelles victimes?
Quels excès en ces lieux vont se renouveller!
Malheureuse Fausta, qu'ai-je à te révéler!
Que de pleurs te prépare un Pere trop coupable!
Hélas! pour te sauver, il faut que je t'accable.
Et toi, dont je voulois ensevelir l'horreur,
Détestable secret ne souille plus mon cœur.

Sur ce myſtere affreux répandons la lumiere,
Et reprenons enfin ma vertu toute entiere.
Mais pourrai-je obtenir ce fatal entretien ?
Maurice ne vient pas ; je l'apperçois : Eh bien ...

SCENE II.

MAURICE, AURELE.

AURELE.

L'Impératrice enfin conſent-elle à m'entendre ?
Pourrai-je lui parler ?

MAURICE.

Vous la pouvez attendre.
Seigneur, vous vous troublez ... Et pourquoi la revoir ?
Que ne la fuyez vous ? ...

AURELE.

Eſt-il en mon pouvoir ?

MAURICE.

Je ne dois plus entrer dans votre confidence ;
Mais dûſſai-je aujourd'hui commettre une imprudence,
L'amitié tient ſur vous mes yeux trop attachés,
Pour ne pas découvrir ce que vous me cachez.
On a donc corrompu le ſang de Marc Aurele,
Et vous n'en êtes plus l'imitateur fidele :
Souffrez, lorſque je vois un ſi grand changement,
Que je ne garde plus aucun ménagement ;
Depuis aſſez long-tems, l'inutile eſpérance

D'un retour, désormais hors de toute apparence,
A contenu mon zele, & suspendu ma voix;
Je vais vous offenser pour la premiere fois.

AURELE.

Votre amitié m'est chere, & jamais ne m'offense;
Remis entre vos mains dès ma plus tendre enfance,
Je n'ai sçu qu'applaudir à vos sages avis,
Et j'ose me flatter de les avoir suivis.

MAURICE.

Est-ce en entretenant ces liaisons intimes,
Ce commerce odieux, ces nœuds illégitimes?
Avec qui vivez-vous? Juste Ciel! je frémis;
Maximien vous compte au rang de ses amis,
Lui qui n'en eut jamais d'autres que des complices
Destinés à subir les plus honteux supplices,
Lui, dont l'ambition ne peut se ralentir;
Toûjours inaccessible au moindre repentir,
Et moins sensible encore à la haine publique:
Seigneur, ignorez-vous quelle est sa politique?
Si Diocletien le mit à ses côtés,
Ce fut pour rejetter sur lui ses cruautés;
Ce Prince, en apparence humain & débonnaire,
Avoit alors besoin d'une main sanguinaire;
Ainsi Maximien, devenu Souverain,
Fit gémir l'Occident sous un Scéptre d'airain;
Mais parmi ses excès, ses fureurs & ses crimes,
Je ne vous compte pas tant de saintes victimes.
Ces Baptêmes de sang, loin de porter l'effroi,
Dans les cœurs incertains ont fait germer la foi:
Et ce sang dont la terre alors fut arrosée,
Est devenu pour elle une heureuse rosée
Qui produit aujourd'hui les plus riches moissons:

Seigneur, au nom de tous, je vous dis nos ſoupçons;
D'où vient cette union, qui l'a pu faire naître?
Quel appas vous ſéduit, qu'attendez-vous d'un traître?
Eternel artiſan de complots dangereux,
Toûjours mal concertés, & toûjours malheureux;
Rebut de la fortune, ennemi de la terre,
Moins digne de pitié que d'un coup de tonnerre;
Tout autre qu'un ingrat qui le ſera toûjours,
A la reconnoiſſance eut conſacré ſes jours;
Et charmé de ſe voir au ſein de ſa famille,
Honoré de ſon gendre, adoré de ſa fille,
Auſſi ſouverain qu'eux dans leurs propres Etats,
N'eut point formé contr'eux les plus noirs attentats.
Que n'a point fait pour lui cette fille ſi tendre?
Que de torrens de pleurs il a fallu répandre
Pour fléchir ſon Epoux, & lui faire épargner
Un ſang que dévoroit la fureur de regner;
On diroit à le voir tranquille en apparence,
Qu'il ſoutient ſa diſgrace avec indifférence:
On croiroit qu'il ne ſonge au fond de ce Palais,
Qu'à jouir d'un repos qu'il ne goûta jamais:
Tant de tranquillité n'eſt qu'un pur artifice,
Il eſt né dans le crime, il faut qu'il y périſſe;
Il vous entraînera, s'il ne l'a déja fait.
Ce lien réciproque eſt pour vous un forfait;
Ce n'eſt qu'une amitié funeſte & redoutable:
Qu'ai-je dit? je profane un nom ſi reſpectable;
L'amitié ne convient qu'à des cœurs vertueux:
Nous allons voir éclore un crime infructueux,
Il va ſe conſommer, & c'eſt ſous vos auſpices;
Si vous n'y prêtiez pas des ſecours ſi propices....

AURELE.

Pour paroître coupable, on ne l'eſt pas toûjours,
Crains moins pour ma vertu, ne crains que pour
mes jours.
Oui, Maurice, ma vie eſt tout ce que j'expoſe;
Je remplis un devoir que la pitié m'impoſe:
Ma naiſſance & le rang que je tiens dans l'Etat,
N'y ſerviront jamais l'audace & l'attentat;
C'eſt pour les empêcher que je me ſacrifie:
Ecoute, puiſqu'il faut que je me juſtifie,
Je ne le vois que trop, tu ſemblès ſoupçonner
Que mon cœur par l'amour ſe laiſſe empoiſonner.
Tu crois que pour Fauſta mon ardeur ſe ranime;
Et qu'un eſpoir fondé ſur le ſuccès d'un crime,
Me ramene aux genoux d'un objet trop aimé;
Ne puis-je la revoir ſans en être enflâmé?
Sans que mes premiers feux m'en inſpirent l'audace;
L'amitié ne peut-elle en occuper la place?
Pourquoi n'aurai-je pas un pur attachement?
Ah! Maurice, le cœur n'a-t-il qu'un ſentiment?
Et l'amour ne peut-il ſe changer en eſtime?
Ce triomphe demande un effort magnanime:
Mais enfin il n'eſt pas au-deſſus d'un Chrétien;
Apprends donc le ſecret d'un fatal entretien.
Il lui coûtera cher... Mais je la vois paroître;
Ami, reſte en ces lieux, tu vas me reconnoître.

SCENE III.

FAUSTA, AURELE, MAURICE, EUDOXE, PULCHERIE.

AURELE.

J'Ai devancé les pas de votre auguste Epoux,
J'ai recherché l'honneur d'être admis devant vous;
Je vous ai fait presser de vouloir bien m'entendre:
Ma conduite, Madame, aura pu vous surprendre,
Vous allez me juger, & j'ose sur ce point...

FAUSTA.

Seigneur, dans vos desseins ne pénétrai-je point?
Auprès de mon Epoux vous suis-je nécessaire?
Vous pouvez demander; dites, que faut-il faire?
Permettez-vous qu'on cherche à vous récompenser?
Le Prétoire est vacant, daignez-vous y penser?
Parlez, oseroit on vous offrir cette place?
Vous avez des Rivaux, Albin même a l'audace
De porter jusques-là ses vœux démesurés:
Déclarez-vous, Seigneur, vos droits sont assurés.

AURELE.

Si les grandeurs faisoient le bonheur où j'aspire,
Il ne tiendroit qu'à moi de partager l'Empire.

FAUSTA.

Ah! que m'annoncez-vous?

AURELE.

Un malheur trop certain.
Je refuse à la fois le trône & votre main.

FAUSTA.

Qu'entends-je! & qui pourroit vous les donner?

AURELE.

Le crime.

FAUSTA.

Juste Ciel! je me perds au fond de cet abyme,
Daignez plus clairement m'annoncer mon destin:
Seigneur, menace-t-on les jours de Constantin?

AURELE.

Oui, la mort en ces lieux lui creuse un précipice.
Un furieux conspire, & me croit son complice.

FAUSTA.

Qui? vous, Seigneur.

AURELE.

Daignez ne me rien reprocher:
En flattant son erreur, je voulois empêcher
L'assassinat affreux que sa rage médite.

FAUSTA.

Je ne sçais que penser, je demeure interdite.

AURELE.

Votre cœur incertain se trouble & se confond:
J'interpréte aisément ce silence profond;
Mon rapport vous paroit douteux, même infidele,
Je vous deviens suspect, vous soupçonnez mon
zele;
Vous croyez que je viens supposer un forfait,
Avouez-le, Madame?

FAUSTA.

Ah! Seigneur, en effet,

Que voulez-vous, pourquoi faut-il que je vous croie?
S'il est vrai, vous deviez chercher une autre voie
Qui put faire échouer un projet aussi noir:
A qui recourez-vous, & quel est votre espoir?
Falloit-il que j'en fusse instruite la premiere?
A quoi peut me servir cette triste lumiere?
Quels moyens assez prompts, quels secours si puissans
Ai-je pour détourner des malheurs si pressans?

AURELE.

Vous en pourrez trouver... le Ciel en fera naître,
A qui prétendez-vous que je livre le traître?

FAUSTA.

A l'Empereur.

AURELE.

Hélas! vous ne le voudrez pas,
Vous serez la premiere à retenir mes pas.

FAUSTA.

Je serai la premiere à hâter son supplice;
Si vous ne le livrez, vous êtes son complice,
Et le plus odieux de tous nos ennemis.

AURELE.

Quand vous sçaurez son nom, Madame...

FAUSTA.

Je frémis.

AURELE.

Vous voudrez ménager une tête si chere.

FAUSTA.

Quel est ce malheureux?

AURELE.

Maximien.

FAUSTA.

FAUSTA.

Mon Pere!
La source de mon sang, l'objet de tant d'amour!
Non, cruel, vous voulez, par un affreux détour,
Vous venger à la fois d'une triste famille;
Et perdre en même tems le Pere par la Fille.

AURELE.

Ce rapport est fondé sur un fait trop constant,
Il feroit dangereux d'en douter un instant;
Toutefois j'ai prévu votre injustice extrême,
J'ai compté qu'il faudroit vous combattre vous-même,
Et qu'un Pere aisément seroit justifié.
Mon sort sera toûjours d'être sacrifié:
Cependant si j'étois armé par la vengeance,
J'aurois mieux profité de notre intelligence;
Je serois en état de vous donner la loi,
Vous ne regneriez plus, si ce n'est avec moi.
Je me verrois vengé de cette préférence
Que votre Epoux obtint sur ma persévérance.
On a cru que des feux éteints par le devoir,
Pourroient être aisément rallumés par l'espoir.
On a compté qu'un Trône, orné de tous vos charmes,
A ma foible vertu feroit rendre les armes;
Que dis-je! on s'est flatté qu'un aussi grand bienfait
N'étoit point trop payé par le plus grand forfait.
Mon crédit, mes emplois, & quelque renommée
Que je me suis acquise à la Cour, à l'Armée,
M'ont rendu nécessaire aux yeux de cet ingrat.
Il a désespéré de renverser l'Etat,
Si je ne lui prêtois ma coupable assistance;

Et moi, pour vous servir dans cette circonstance,
(Il le falloit) j'ai feint d'épouser sa fureur,
J'ai fait plus, pour sauver le sang de l'Empereur,
Je me suis, en secret, chargé de le répandre;
C'est maintenant de vous que son sort va dépendre.

FAUSTA.

Ah! Seigneur, pardonnez au trouble de mes sens;
Je vous ai laissé voir des soupçons offensans:
A tous les malheureux l'injustice est commune.

AURELE.

Madame, votre excuse est dans votre infortune.

FAUSTA.

Dans mes pleurs, dans mon sang, il veut donc se baigner...,
Mon Pere... Ah! le cruel...,

AURELE.

Madame, il veut regner...,

FAUSTA.

Mon cœur, comme le sien, n'est pas impitoyable,
Quelqu'autre sçauroit-il ce secret effroyable?
Seigneur, est-ce à vous seul?

AURELE.

Il n'a point transpiré,
Et personne avec nous, je crois, n'a conspiré.
Mais n'en craignez pas moins le sort qui vous menace:
De mes retardemens Maximien se lasse.
Je vois que les délais deviennent dangereux,
Il n'arrive que trop au crime d'être heureux.
Les vertus ne font pas tant d'amis que les vices:
Pour le moindre salaire on trouve des complices.
Peut-être qu'il pourroit, ne ménageant plus rien,

Au défaut de mon bras, ſubſtituer le ſien.

FAUSTA.

Le barbare! ah! Seigneur...

AURELE.

S'il m'eut été poſſible
De ramener ce cœur, toûjours plus inflexible,
Je vous euſſe épargné ce coup inattendu;
Mais enfin, mon eſpoir s'eſt trouvé confondu;
C'eſt à votre vertu, c'eſt à votre prudence,
Madame, à profiter de cette confidence

FAUSTA.

Qu'elle eſt affreuſe!

AURELE.

A qui pouvois-je mieux qu'à vous,
Remettre le deſtin d'un Pere & d'un Epoux?
Puiſſiez-vous à la fois les ſauver l'un & l'autre;
Mon art a ſuccombé, tout dépendra du vôtre.

FAUSTA.

Seigneur, continuez...,

AURELE.

N'exigez rien de plus.
Ma préſence & mes ſoins deviennent ſuperflus.

FAUSTA.

M'abandonnerez-vous à la main qui m'opprime?

AURELE.

Je n'ai que trop marché dans les ombres du crime;
C'eſt paſſer trop long-tems pour être criminel,
Souffrez que je m'impoſe un exil éternel.
Ce n'eſt pas ſeulement d'aujourd'hui que j'y penſe;
Je vais le demander pour toute récompenſe:
L'Empereur m'en doit une, & j'ai toûjours compté
D'en recevoir enfin ces marques de bonté.

SCENE IV.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE.

FAUSTA, *à Eudoxe qui se rapproche.*

IL me quitte, il me laisse incertaine, tremblante:
Eudoxe, qu'ai-je appris ? O nouvelle accablante !
Ciel ! encore une fois mon Pere veut regner ;
Il veut reprendre un rang qu'il sembloit dédaigner ;
Envisage l'horreur de cette conjonêture ;
Si j'écoute un moment la voix de la nature,
Eudoxe, c'en est fait, & mon Epoux est mort.

EUDOXE.

Qui sçait si l'on vous fait un fidele rapport.
D'un amant méprisé, c'est peut-être une feinte ;
Et c'est trop aisément vous livrer à la crainte.

FAUSTA.

C'est l'Oracle fatal des cœurs infortunés.
Je vois tous les malheurs l'un à l'autre enchainés.
Je dois en croire Aurele, il ne m'a point trompée:
Eudoxe, tu me vois mortellement frappée.
Je connois trop mon Pere, il m'aime tendrement,
Je le sçais, il m'a fait le sort le plus charmant
En m'accordant l'objet de mon amour extrême,
Mais son ambition sera toûjours la même :
Il déteste le rang où le Ciel l'a remis ;
Et pour lui tous les Rois sont autant d'ennemis.

Eh! depuis que lui-même a couronné Constance,
Jusqu'où n'a point été sa cruelle inconstance!
Après avoir cédé le fruit de ses exploits,
Il croit que ses regrets lui rendent tous ses droits;
Un repentir cruel sans cesse le déchire:
Il croit que mon Epoux doit lui rendre l'Empire;
Et qu'il n'est l'héritier que d'un Usurpateur;
Cette erreur n'a jamais abandonné son cœur.
Voilà de tous nos maux la déplorable source;
A présent que mon Pere est sans autre ressource;
Tout lui paroît permis, il céde au désespoir.

EUDOXE.

Vous connoissez la loi d'un rigoureux devoir,
Un Epoux doit toûjours l'emporter sur un Pere;
Le sacrifice est grand, & cependant j'espére...;

FAUSTA.

Oui, je sens qui des deux doit être préféré;
Mais toutefois mon cœur n'est pas moins déchiré.

EUDOXE.

Madame, la pitié seroit trop dangereuse:
Il faut tout révéler.

FAUSTA.

Que je suis malheureuse!
Car enfin l'Empereur est jaloux de son rang:
Sa propre sûreté veut qu'il répande un sang
Qui m'a déjà coûté tant de peine à défendre.
Ah! le passé m'apprend ce que je dois attendre.
Dans cette extrémité, je dois appréhender
D'obtenir un pardon que je dois demander.
La pitié qu'il m'inspire entrètient son audace,
Il osera toûjours abuser de sa grace:
Son bras, de plus en plus, se fera redouter,

Je ne prévois que trop ce qu'il peut m'en coûter,
Et la néceſſité veut que l'on me refuſe:
Mais pour comble de maux il faut que je l'accuſe.
N'eſt-ce pas de ma main porter les premiers coups?
S'il périt... de quel œil verrai-je mon Epoux!
Pourrai-je lui montrer un amour auſſi tendre!
D'une ſecrete horreur pourrai je me défendre!
Non, la nature alors reprendra tous ſes droits..
Eudoxe, il eſt trop vrai, je perds tout à la fois...
Entre ces deux écueils je demeure flottante.
Ai-je contre mon pere une preuve conſtante?
Pour pouvoir le convaincre, où pourrois-je en trouver?
Eſt-ce par un rapport difficile à prouver?
Et ſi c'eſt une erreur, je fais un parricide.
Je m'y perds; cependant il faut que je décide...
Grand Dieu! c'eſt à toi ſeul à me déterminer,
De tes rayons divins daigne m'illuminer.
M'abandonneras-tu? Non, je ne le puis croire:
Le ſujet de mes pleurs intéreſſe ta gloire.
Mon Pere, mon Epoux, ſont tes plus grands bienfaits:
Ah! laiſſe moi jouir des dons que tu m'as faits.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

NOtre Victime approche, & tout nous favorise;
Cependant au moment d'achever l'entreprise,
Ma Fille veut me voir, conçois-tu mon effroi?
Je ne sçais quel empire elle eut toûjours sur moi.
Peut-être je t'en fais un aveu trop fidele;
Mais mon cœur n'a jamais tremblé que devant elle:
Sa tendresse m'accable autant que sa vertu,
Je ne la vois jamais sans être combattu...
Qui pourroit résister au pouvoir de ses larmes!
Mais dans tout autre tems, j'aurois eu moins d'alarmes.

ALBIN.

Je ne suis point surpris qu'elle cherche à vous voir,
Ce qu'elle doit vous dire est facile à prévoir:
Quand vous sçaurez qu'Aurele a vu l'Impératrice.

MAXIMIEN.

Ah! s'il m'avoit trahi...

ALBIN.

Prononcez ſon ſupplice.

MAXIMIEN.

Aurele l'auroit vue ?

ALBIN.

En ſecret, dans ces lieux,
Et Maurice avec lui.

MAXIMIEN.

Que m'apprens-tu ? Grands Dieux !

ALBIN.

Fauſta, n'en doutez point, a tout appris d'Aurele;
Ce ſecret eſt ſorti de ſa bouche infidelle,
Et bien-tôt il ira juſques à l'Empereur.
Non, Seigneur, ce n'eſt plus une fauſſe terreur,
L'intérêt d'un Epoux emporte la balance:
Croyez-vous que Fauſta puiſſe par ſon ſilence
Concourir avec vous à ſon propre malheur ?

MAXIMIEN.

La nature pourroit combattre en ma faveur.
C'eſt peut-être trop loin pouſſer la défiance,
C'eſt un amant qui céde à ſon impatience:
L'eſpérance & l'amour auront conduit ſes pas;
Aurele a voulu voir un objet plein d'appas,
Qui doit être bien-tôt ſon heureuſe conquête:
Non, Albin, tu proſcris trop aiſément ſa tête,
Il ne m'a point trahi.

ALBIN.

Seigneur, qu'a-t-il donc fait ?
L'entrepriſe devroit avoir eu ſon effet.
C'eſt pour en empêcher le ſuccès infaillible,
Qu'il s'en étoit chargé; la feinte eſt trop viſible,
Aurele n'a jamais oſé s'y dévouer,

Que dans le feul deffein de la faire échouer.
En faut-il des garans qui foient plus manifeftes,
Que ces retardemens, & ces délais funeftes?
Ces rifques, ces dangers, qui n'ont jamais été;
Et qui, jufqu'à préfent l'ont toûjours arrêté?
Mais où pouvoit-il mieux que dans cette occurrence,
Immoler la victime avec pleine affurance?
Il étoit dans un Champ, dont il s'eft fait chérir;
C'eft là, s'il eut voulu, qu'elle devoit périr.
Cependant elle échappe, elle refpire encore.

MAXIMIEN.

Aurele a des deffeins qui vont fans doute éclore.

ALBIN.

De quoi vous flattez-vous, fera-ce dans ces lieux?

MAXIMIEN.

Il adore ma Fille, il eft ambitieux.
On cherche à s'élever, autant qu'il eft poffible:
Cette ardeur héroïque eft toûjours invincible;
Mais, que dis-je? il feroit honteux d'en triompher.
Un grand cœur ne doit point chercher à l'étouffer.
Que le vulgaire en faffe un crime à ma mémoire;
Il eft fait pour ramper & pour haïr la gloire:
S'immortalife-t'on dans le fein du repos?
Albain, l'ambition eft l'ame d'un Héros;
Elle émane du Ciel, elle vient des Dieux mêmes;
C'eft une portion de ces êtres fuprêmes,
Et le figne éclatant qui fert à défigner
Ceux, d'entre les mortels, qui font faits pour regner;
Je ne crois pas qu'Aurele ait une autre penfée.

ALBIN.

Vous ne connoiſſez pas cette Secte inſenſée,
Qui s'accroît chaque jour ſous le nom de Chretiens.

MAXIMIEN.

Que je les hais!

ALBIN.

Aurele eſt un de leurs ſoutiens.
Si-tôt qu'on a reçu les Eaux de leur Baptême,
Il ſemble qu'on devienne ennemi de ſoi-même;
Ils exercent ſur eux les plus grandes rigueurs,
Ils ſe font des devoirs, des vertus & des mœurs
Qui ne furent jamais que de triſtes chimeres;
Ils n'ont d'autre plaiſir que des douleurs ameres,
Ils ne deſirent plus que des biens à venir,
Que l'eſprit ne ſçauroit prévoir ni définir:
Le préſent n'eſt plus fait pour être à leur uſage;
Et pour eux cette vie eſt un ſimple paſſage,
Où, ſans aucune attache, ils attendent la mort,
Pour finir leur exil, & les conduire au port.

MAXIMIEN.

Je ſçaurai profiter de cette confidence;
C'eſt aſſez, laiſſe-moi; que notre intelligence
Demeure, comme elle eſt, dans un profond ſecret;
Un plus long entretien pourroit être indiſcret.

SCENE II.

MAXIMIEN *ſeul.*

ALbin peut m'avoir fait un rapport infidele;
Il a toûjours voulu me détacher d'Aurele.

Je vois sa politique, & sa témérité ;
Mais sans nous prévenir, cherchons la vérité ;
Sachons à qui je dois ôter ma confiance.
Ma fille n'aura point assez d'expérience . . .
C'est elle que je vois, je vais être éclairci.

SCENE III.

FAUSTA, MAXIMIEN.

FAUSTA, *à sa suite.*

Eloignez-vous, sortez, que l'on nous laisse ici.

(Ils se regardent tous deux un instant.)

MAXIMIEN.

Votre Epoux sur ses pas enchaîne la Victoire,
Il moissonne à son gré dans les champs de la Gloire.
Il revient triomphant, ses invincibles mains
Ont enfin, pour jamais, désarmé les Germains.
Le Rhin leur sert envain de barrieres profondes :
Un ouvrage immortel, élevé sur ses ondes,
Assure à Constantin le fruit de ses exploits,
Pour gage de la Paix, il emmene leurs Rois.
On n'a jamais regné sous de plus sûrs auspices :
Que les Destins lui soient toûjours aussi propices !

FAUSTA.

Il est vrai qu'il n'a plus d'ennemis étrangers . . .
Dans le sein de la Paix il est d'autres dangers.

MAXIMIEN.

Quelle est donc cette crainte ?

FAUSTA.

Elle eſt bien légitime ;
Et le Trône eſt ſouvent ſur les bords de l'abyme.

MAXIMIEN.

Je vois que l'on ſe plaît ſoi-même à ſe troubler ;
Pour moi qui ne ſçais point ce qui vous fait trembler,
Je ne puis qu'applaudir à l'heureux Hyménée
Qui joignit ce Héros à votre deſtinée.
Que je m'eſtime heureux de l'avoir préféré !
Plus d'un Rival alors en fut déſeſpéré :
Il en eſt un ſur-tout, dont la haine couverte
Médite ma ruine, & travaille à ma perte.
C'eſt à vous à me mettre à l'abri de ſes coups ;
Cependant jouiſſez du bonheur le plus doux,
Fondé ſur vos vertus, autant que ſur vos charmes ;
A votre heureux Epoux tout doit rendre les armes.
Qu'il regne, qu'il tranſmette à ſa poſtérité
Un Trône inacceſſible à la témérité.
Contre un Prince auſſi grand l'audace eſt inutile ;
Il s'eſt trop fait aimer.

FAUSTA.

Que je ſerois tranquille
Si parmi tous les cœurs qu'il cherche à s'acquérir ;
Il ne s'en trouvoit un qu'il n'a pu conquérir !
Ce triomphe ſeroit préférable à tout autre.

MAXIMIEN.

Quel eſt-il donc, ce cœur ?

FAUSTA.

C'eſt peut-être le vôtre.
Je ne vois votre état qu'avec ſaiſiſſement :
Un Héros n'eſt pas fait pour tant d'abaiſſement ;

Si vous ſçaviez combien la diſgrace où vous êtes
Me coûte de ſoupirs & de larmes ſecretes,
Hélas! mes plus beaux jours en ſont empoiſonnés,
Mes plaiſirs avec eux ont été moiſſonnés;
Que ne m'eſt-il permis, que ne ſuis-je Maîtreſſe
De partager mon ſceptre, ainſi que ma tendreſſe!
Quelle félicité, Ciel! qu'il me ſeroit doux
De voir à mes côtés mon Pere, mon Epoux,
Aſſis au même rang, dans une paix profonde,
Et regner avec moi ſur la moitié du monde!
Quelle fatalité régle tout à ſon choix!
Le Trône n'admet plus deux Maîtres à la fois;
Cependant mon Epoux m'aime autant que je l'aime,
Et je puis eſpérer de ſa tendreſſe extrême
Qu'un oubli généreux vous rendra ſa faveur;
Je ſçaurai, malgré lui, vous ramener ſon cœur;
Il me verra ſans ceſſe à ſes pieds, ſur ſes traces.

MAXIMIEN.

Qui n'a plus de deſirs eſt au-deſſus des graces...
De ſemblables refus vous paroîtront nouveaux;
Mais pendant quarante ans d'erreurs & de travaux,
Aſſez de vains lauriers ont ſurchargé ma tête,
Le mépris des grandeurs vaut mieux que leur conquête.
Le tems a découvert à mes yeux enchantés,
Le néant de ces biens ſi fauſſement vantés;
Leur éclat déſormais n'a rien qui me ſéduiſe,
Je ne l'aurois pas cru, l'ambition s'épuiſe.

FAUSTA.

Mon Pere, eſt-il bien vrai, ne vous trompez-vous pas?

Que cette certitude auroit pour moi d'appas !
Hélas ! n'aurois-je plus à trembler pour vous-
même ?
Mon Epoux est jaloux des droits du Diadême,
Et rien n'éteindroit plus son courroux rallumé ;
A son heureux Empire on est accoutumé :
On n'a jamais fait naître un amour aussi tendre,
Et quand par un revers, qu'on ne doit pas attendre,
Il pourroit succomber ; ne vous y trompez pas,
L'Occident s'armeroit pour venger son trépas :
Ainsi du criminel la mort seroit certaine ;
Mais contre ce Héros d'où vous vient tant de
haine ?
Il n'a point usurpé le partage d'autrui ;
Par les droits les plus saints l'Occident est à lui :
Quel autre que vous-même a couronné son Pere ?
Ah ! Seigneur, c'est de vous, c'est d'une main si
chere
Que nous tenons les biens qu'il vous plut autre-
fois !...

MAXIMIEN.

Ma fille, il n'est plus tems de discuter mes droits.
(*Fausta se trouble encore plus*) *Maximien s'en
apperçoit.*
Ne dissimulez plus, laissez couler vos larmes ;
Je sçais où vous puisez ces indignes alarmes :
Mon ennemi triomphe, & cause votre effroi ;
Il se venge à la fois, & de vous & de moi.
Quelle prévention, quelle erreur est la vôtre ?
Ma fille, l'on prétend nous perdre l'un par l'autre ;
Apprenez que l'on cherche à m'ôter un appui.
C'est l'amour outragé qui m'accuse aujourd'hui,

Peut-être, d'un projet dont lui-même est capable.
On sçait qu'il est aisé de me rendre coupable ;
Que l'Empereur & vous, le croirez aisément,
Qu'il ne faut qu'un soupçon, même sans fondement,
Pour me perdre, on le sçait ; mais on veut que vous-même,
Vous serviez leur vengeance & leur fureur extrême ;
On cherche à vous couvrir de l'opprobre éternel
D'avoir trempé vos mains dans le sang paternel :
Que dis-je ? il faut tout croire, allez livrer ma tête,
Ne tardez pas.

FAUSTA.

Ah, Ciel !

MAXIMIEN.

Que rien ne vous arrête...
Mais ces cris d'allégresse annoncent l'Empereur ;
Allez sacrifier mes jours à votre erreur.

SCENE IV.

CONSTANTIN, *suite de Guerriers & de Rois enchaînés.* FAUSTA, MAXIMIEN, AURELE, ALBIN, MAURICE.

CONSTANTIN, *à Fausta.*

Vous voyez que le Ciel sensible à vos alarmes,

A lui-même hâté le bonheur de nos armes;
J'aime à vous rapporter ma gloire & mes lauriers.
[*En regardant les Guerriers qui ſont à ſa ſuite.*]
Je n'attendois pas moins de ces braves Guerriers
Dont la Gaule eſt toûjours une ſource féconde,
Avec eux on feroit la conquête du monde;
Allez, Troupe héroïque, & triomphez de vous,
Ce dernier avantage eſt le plus grand de tous.

FAUSTA, *à Conſtantin.*

Vous m'êtes donc enfin rendu par la victoire;
Que j'aime à vous trouver tant d'amour & de gloire!
Puiſſai-je avoir tremblé pour la derniere fois!

CONSTANTIN.

La paix eſt le ſeul but où tendent mes exploits;
La gloire d'enchaîner le Démon de la guerre,
Et de fixer enfin le repos ſur la terre,
Suffit pour m'acquérir le nom le plus flatteur:
Je ne veux que celui de Pacificateur.
Je forcerai le monde à m'accorder ce titre;
C'eſt régir l'Univers, que d'en être l'arbitre.
Les Germains ſont vaincus, & leurs ſuperbes Rois
Viennent à vos genoux... Mais qu'eſt-ce que je vois?
Vous ne paroiſſez pas ſenſible à leur hommage.

FAUSTA.

Hélas! Seigneur.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je?... & quel ſombre nuage
Semble de plus en plus obſcurcir tant d'appas?
D'où viennent ces ſoupirs que je n'attendois pas?
Quel

Quel ſujet douloureux pourroit les faire naître ?
Vous vous attendriſſez; quoi ! ne puis-je connoître...
(Elle regarde tendrement ſon pere.)
Ah! ce regard m'apprend la cauſe de vos pleurs...
Vous triomphez, il faut ſe rendre à vos douleurs.
(à Maximien.)
Seigneur, je ne mets plus de borne à ma clémence;
Qu'une amitié nouvelle entre nous recommence;
Que nos diviſions, que tout ſoit effacé;
Réuniſſons nos cœurs, oublions le paſſé:
Je ne me trouve heureux qu'autant que je pardonne;
Que chacun ſuive ici l'exemple que je donne.
(à Aurele.)
Pour vous, Seigneur, ceſſez de vouloir me priver
D'un ſujet vertueux que je veux conſerver:
Un ami vous en preſſe, un Maître vous l'ordonne;
La ſageſſe peut-elle être trop près du Trône ?
Si l'on veut qu'elle attire & charme les mortels,
C'eſt à la Cour qu'il faut lui dreſſer des Autels.
(aux Rois enchaînés.)
Et vous, Princes & Rois qui ſuivez votre Maître,
Ornemens d'un triomphe où vous devez paroître,
Et ſuivre d'un Vainqueur le char victorieux;
Vous ne ſervirez point de ſpectacle en ces lieux:
Soyez libres, partez; ma gloire eſt ſatisfaite,
Pour ceux que j'ai domptés la honte n'eſt point faite!
Allez ſur vos Sujets pratiquer mes leçons,
Que leur félicité vous ſerve de rançons;
Que vos bontés pour eux ſoient le gage durable
D'une paix entre nous toûjours inaltérable:

Remportez vos trésors; je ne veux rien de plus
Que la reconnoissance & l'amour des vaincus.
[*à Fausta.*]
Et nous, Madame, allons prendre part à ces fêtes,
Dont ces peuples charmés honorent nos conquêtes :
Venez les embellir aux yeux de votre Epoux ;
Leur plus brillant éclat ne viendra que de vous.

SCENE V.

MAXIMIEN, AURELE.

MAXIMIEN, *arrêtant Aurele.*

AH ! Seigneur, c'en est trop, il faut enfin se rendre,
Contre tant de vertus, qui pourroit se défendre ?
Sa générosité me désarme à jamais,
Je ne puis, je ne veux que l'aimer désormais :
Tout autre sentiment me devient impossible ;
Il le faut avouer, la haine est trop pénible ;
Et la mienne cent fois a pensé se trahir ;
Ce n'est que par effort qu'un grand cœur peut haïr !
L'estime ou le mépris sont seuls à son usage,
La haine la plus forte est le plus grand hommage
Dont on puisse jamais honorer un Rival ;
Constantin m'inspira ce sentiment fatal . . .
Sa gloire, son éclat, ses exploits, sa fortune,
Tout offroit une idée, une image importune
Que mes yeux & mon cœur ne pouvoient supporter :

J'avois cette victoire encore à remporter,
Et sur moi-même enfin je l'obtiens toute entiere:
Laissons à ce Héros une libre carriere;
Qu'il regne. Abandonnons à ses heureuses mains,
Le soin de dispenser le bonheur des humains!
Ne nous opposons plus au Ciel qui le désigne,
Ne consentez-vous pas de céder au plus digne?

AURELE.

Seigneur, si je souscris à des ordres si doux,
Je n'en reçus jamais de plus dignes de vous.
A cet heureux retour souffrez que j'applaudisse.
On obéit sans honte où regne la justice;
Sous un Monarque humain, vertueux & prudent,
On ne s'apperçoit pas que l'on soit dépendant.

MAXIMIEN.

Seigneur, c'en est assez, si vous m'en voulez croire,
Renonçons au projet qui blesse notre gloire:
L'ambition funeste alloit nous égarer,
Ne nous en souvenons que pour tout réparer.

[*Aurele sort.*]

SCENE VI.

MAXIMIEN *seul.*

Tu n'es qu'un vil esclave, & tu dois toujours l'être.
Va, puisque tu le veux, ramper aux pieds d'un Maitre:
Reste dans le néant d'où tu pouvois sortir;
Aveugle que j'étois, j'aurois dû préssentir...

SCENE VII.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

TU l'avois bien prévu, je viens de tout apprendre,
C'eſt une lâcheté que je ne puis comprendre,
L'ambition, l'amour n'ont pu le retenir.
Il a tout révélé, mais j'ai ſçu prévenir
Les dangereux effets de ſa foibleſſe extrême,
J'ai feint avec ce traître un retour ſur moi-même,
Et je viens de briſer le lien qui nous joint.

ALBIN.

Un lâche eſt ſoupçonneux, il ne vous croira point;
Si vous vous en flattez, c'eſt une autre imprudence:
Ce malheureux ſecret eſt trop en évidence:
Il faut s'attendre à tout.

MAXIMIEN.

Quel eſt donc cet effroi?
Le péril t'épouvante.

ALBIN.

Il n'eſt pas fait pour moi,
Je n'en dois craindre aucun, c'eſt pour vous que je tremble,
Sçait-on les liaiſons que nous avons enſemble?
A l'Idole du tems on me croit aſſervi,
Auprès de l'Empereur je vous ai deſſervi:
Je vous ai toûjours nui, perſonne ne l'ignore,

Je professe en public un culte que j'abhorre;
Dans cette obscurité qui peut me découvrir,
Si vous ne le voulez, je ne sçaurois périr:
Et ce n'est que sur vous que peut tomber la foudre.

MAXIMIEN.

Comment la conjurer?

ALBIN.

C'est à vous de résoudre...
Puis-je vous demander en ce pressant danger,
Quel est votre dessein?

MAXIMIEN.

De n'en jamais changer.
Comme j'ai commencé, j'acheverai ma course;
Dans notre fermeté cherchons notre ressource.
Pour être désarmé, je ne suis pas vaincu;
Pour recouvrer enfin le rang où j'ai vécu,
Il n'est rien que mon bras ne tente & n'exécute;
Je tombe de trop haut pour craindre une autre chûte;
Je suis ma destinée en poursuivant mes droits.
Les Dieux sont mes garans, & je soutiens leur choix;
Je n'étois qu'un mortel conçu dans les ténebres,
Je n'en dois pas rougir: les noms les plus célebres
N'ont pas toûjours été ce qu'ils sont aujourd'hui!
Enfin, quoi qu'il en soit, c'est le destin, c'est lui,
Qui, pour mieux signaler sa suprême puissance,
M'a tiré du néant qui couvroit ma naissance;
Et qui m'a vers le Trône applani les chemins...
Je ne défendrois pas l'ouvrage de mes mains?
N'aurois-je acquis la gloire & le surnom d'Hercule,

Que pour être chargé d'un titre ridicule ?
Quoi! j'aurois réuni tant de climats divers,
Tant de ſceptres épars, & dans tout l'Univers
Je n'aurois fait qu'un Trône & qu'un ſeul Diadême ?
Un autre jouiroit de ce bonheur ſuprême!
L'Occident eſt témoin que je n'ai rien cédé,
Que par la violence on m'a dépoſſédé.
C'eſt Diocletien, ce Collegue timide
Qui m'a contraint, au gré de ſon gendre perfide,
A couronner celui qu'on me fit adopter:
Ainſi j'abandonnai ce qu'on m'alloit ôter.
Contre la trahiſon tenons la même voye;
Par les mêmes moyens je puis ravir ma proye:
Je la diſputerois au Souverain des Cieux,
C'eſt bien aſſez pour moi d'être au-deſſous des Dieux.
Puis-je compter ſur toi ?...

ALBIN.

Seigneur, vous devez croire...

MAXIMIEN.

En attendant qu'on donne un Préfet au Prétoire,
Tu tiens ſa place ici, le Palais t'eſt ſoumis;
Le ſoin de le garder en tes mains eſt remis;
Veux-tu monter plus haut que tu n'oſois prétendre?
L'occaſion t'appelle, oſeras-tu l'entendre ?...
Je te vois étonné, raſſemble tes eſprits;
D'un moment auſſi cher tu connois tout le prix...
Si nous hâtions le coup...

ALBIN.

Hé bien, Seigneur, je céde,
Un mal auſſi preſſant demande un prompt remede;

Il le faut violent... terrible...

MAXIMIEN.

Explique-toi,
Tant de ménagemens ne sont plus faits pour moi.

ALBIN.

Il vous fera frémir.

MAXIMIEN.

Propose en assurance.

ALBIN.

Je puis dès cette nuit remplir votre espérance,
Et mettre entre vos mains l'Empire & l'Empereur.

MAXIMIEN.

Tu pourrois me livrer l'objet de ma fureur?

ALBIN.

Oui, mais jusqu'à ce tems vous avez tout à craindre,
Aurele ni Fausta ne pourront se contraindre:
Tout est perdu, Seigneur, s'ils ne sont prévenus;
Il faut, par des moyens qui leur sont inconnus,
Faire tomber sur eux des soupçons vraisemblables;
Il faut que ce soient eux qui paroissent coupables.
J'ai des ressorts tous prêts que je vais disposer...
Séparons-nous, Seigneur, c'est trop nous exposer;
Dans un lieu plus secret je sçaurai vous instruire:
Vous regnerez, Seigneur, mais laissez-vous conduire.

MAXIMIEN.

Cours signaler ton zele, & romps d'indignes fers,
C'est toi-même, ton Prince & tes Dieux que tu sers.

(Après que Maximien est sorti, Albin reste seul, & fait la Scene suivante.)

SCENE VIII.

ALBIN *seul.*

JE t'entends... Quel espoir... quelle audace il m'inspire!
Me voici donc au point de partager l'Empire!
Secondons la fortune, elle vient me choisir,
Et le Trône appartient à qui sçait le saisir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

CEs malheureux, dis-tu, vouloient m'ôter la vie?

ALBIN.

N'en doutez point, Seigneur, ils vous l'auroient ravie,
Si par des surveillans & d'invisibles yeux,
Je n'eusse découvert ce complot odieux.

CONSTANTIN.

Contre leur Souverain quel sujet les irrite?
Qu'ai-je à me reprocher, qu'ai-je fait qui mérite

D'être exposé sans cesse à tant de trahisons ?

ALBIN.

Je n'en ai point encor pénétré les raisons.

CONSTANTIN.

Quoi ! je verrai toûjours suspendu sur ma tête
Un glaive menaçant, & la mort toute prête !

ALBIN.

Je crains que ce ne soit deux Payens furieux,
Désespérés de voir la chûte de leurs Dieux,
Et qui voudroient du moins vous entraîner vous-même ;
Peut-être qu'on en veut à votre Diadême,
Et que ces Assassins ont un Chef dangereux.

CONSTANTIN.

Un Chef ! est-il possible ? Ah ! quels soupçons affreux !

ALBIN.

Ce sont des préjugés, de simples conjectures,
Que l'on peut éclaircir au milieu des tortures ;
Ne permettez-vous pas . . .

CONSTANTIN.

Albin, sois mon vengeur !
Va, je les abandonne à toute ta rigueur.
Il le faut, je le dois, ordonne leurs supplices ;
Que l'on sçache quel est le Chef de ces Complices ;
Et s'il s'en trouvoit un, prens soin de t'en saisir,
Mais épargne à Fausta ce mortel déplaisir.
Que ce nouveau danger soit un secret pour elle,
Et reviens m'annoncer le succès de ton zele.

(Albin sort.)

SCENE II.

CONSTANTIN *seul.*

O Malheur, qu'en regnant on ne peut prévenir!
En est-il un plus grand que d'avoir à punir!

SCENE III.

CONSTANTIN, FAUSTA.

CONSTANTIN.

OU' portez-vous vos pas & votre inquiétude?
Est-ce moi qui vous fais chercher la solitude?
Vous fuyez les plaisirs qu'on voit de toutes parts
Se présenter en foule à vos tristes regards.
Dans un jour le plus beau peut-être de ma vie,
Par quel chagrin étrange êtes-vous poursuivie?
Ne puis-je le sçavoir? Et par quel changement
Votre cœur n'a-t'il plus ce doux épanchement,
Et cette confiance entiere & mutuelle? ...
Levez sur moi ces yeux qui vous rendent si belle:
Si j'ai pu vous déplaire, est-ce à vous de gémir?...
Dans ce doute cruel cessez de m'affermir.
J'ai quitté des erreurs qui m'ont été si cheres;
Les Dieux que j'adorois étoient ceux de mes Peres;

Cependant vous voyez que par-tout où je suis,
Je fais regner la vôtre autant que je le puis.
J'ai pour Maximien désarmé ma colere;
Croyez qu'en sa faveur mon retour est sincere:
Que reste-t'il de plus à vous sacrifier?

FAUSTA.

Seigneur, ne cherchez point à vous justifier,
Quand je ne puis suffire à la reconnoissance.

CONSTANTIN.

Cependant vous gardez un injuste silence:
Est-ce là cet amour qui doit tout prévenir?
Je pourrois ordonner; mais je veux obtenir.

FAUSTA.

Hé bien, je vais parler.... c'est le Ciel qui m'inspire.
Il faut donc.... je ne puis, ma foible voix expire:
Mon malheureux secret rentre au fond de mon cœur.

CONSTANTIN.

C'est traiter un époux avec trop de rigueur.

FAUSTA.

Que l'injuste reproche! Est-ce à moi qu'il s'adresse?
A moi, dont chaque instant augmente la tendresse,
Qui sens de plus en plus quel seroit mon bonheur,
S'il n'étoit pas troublé par autant de frayeur.
En craignant de le perdre, il me fuit, il m'échappe:
Au milieu des terreurs dont mon ame se frappe,
Puis-je goûter les biens dont je devrois jouir,
Quand je les vois toûjours prêts à s'évanouir?

CONSTANTIN.

Dans le sombre avenir puisez vous ces alarmes?
Craindriez-vous qu'un jour, infidele à vos charmes,

Mon amour . . .

FAUSTA.

Ce malheur ne feroit que pour moi.
Ah! . . . vivez feulement.

CONSTANTIN.

D'où vous vient cet effroi?

FAUSTA.

Vous me reprocherez qu'il eft imaginaire,
Que c'eft une foibleffe à mon fexe ordinaire:
A mes preffentimens vous n'aurez point d'égards.
Ah! par pitié pour moi jettez quelques regards
Sur les périls fans nombre où je vous vois fans
ceffe:
La prudence, Seigneur, n'eft point une foibleffe,
Ni la précaution un défaut de valeur.
Un peu de prévoyance éloigne le malheur,
Ecarte la tempête, & diffipe l'orage;
Contre les trahifons à quoi fert le courage?
Seigneur, fi vous m'aimez . . .

CONSTANTIN.

Quel eft donc ce difcours?

FAUSTA.

Il n'eft que trop aifé d'attenter à vos jours.
Au nom de notre Hymen, rendez-moi plus tran-
quille:
Je frémis, quand je penfe à cet accès facile
Qu'à vos moindres Sujets on vous voit prodiguer.

CONSTANTIN.

Ils font tous mes enfans; dois-je les diftinguer?

FAUSTA.

Je fçais qu'ils ont en vous un Pere, au-lieu d'un
Maître.

Un Prince est rarement aimé comme il doit l'être :
Ce malheur est commun aux plus grands Potentats ;
Le meilleur est celui qui fait le plus d'ingrats.
Il en sera toûjours, quelque bien qu'on leur fasse :
Mais ce qui peut sur-tout animer leur audace,
Et servir contre vous de prétexte odieux,
C'est le coupable espoir de conserver leurs Dieux.
Que ne peut inspirer l'amour de leurs Idoles ?
Laisseront-ils périr ces Déités frivoles,
Que l'on peut adorer sans être vertueux ?
Le crime soutiendra leur culte monstrueux.
Des Ministres de sang, des Prêtres en furie,
Répandront dans les cœurs toute leur barbarie.
Il n'arrive que trop que le zele irrité
Combat mieux pour l'erreur que pour la vérité.
Cependant vous vivez parmi ces Infideles ;
Voilà ce qui me livre à des frayeurs mortelles.
Je vous vois entouré de tous vos ennemis ;
Ils sont auprès de vous également admis,
Et votre Garde même en est toute remplie :
A qui confiez-vous le soin de votre vie ?
N'est-elle qu'à vous seul, pour l'exposer ainsi ?

CONSTANTIN.

En attendant un Chef, Albin commande ici.
Je dois en être sûr, il m'a prouvé son zele.

FAUSTA.

Hélas ! je le veux croire, Albin vous est fidele ;
Mais on peut le surprendre, il a trop à veiller :
Souffrez que ma tendresse ose vous conseiller.
Il faut opter enfin ; ce mélange funeste
Entretiendroit sans cesse un péril manifeste,

Et rendroit ce Palais toûjours tumultueux:
Seigneur, je ne demande aucun retour contr'eux,
Ni qu'ils soient accablés de toutes les misères
Qu'ils ont fait sans relâche essuyer à nos Frères.
M'en croirez-vous? changez la face de ces lieux,
Bannissez à la fois l'Impie avec ses Dieux.
Que leur Idolâtrie en ces lieux répandue,
Avec la pureté n'y soit point confondue.
Pour les mieux engager à subir cet Arrêt,
Il est un moyen sûr, flattez leur intérêt,
Achetez leur retraite, & des jours plus paisibles;
Augmentez leur fortune, ils y seront sensibles,
Et porteront ailleurs leur aspect importun:
Mais hâtez leur départ; je n'en excepte aucun.
Seigneur, il n'en est point que je ne sacrifie;
De tous également mon ame se défie.
Enfin, si votre amour...

CONSTANTIN.

En pouvez-vous douter?

FAUSTA.

C'est encore un garant qu'il y faut ajouter.

CONSTANTIN.

Que me demandez-vous?

FAUSTA.

N'êtes-vous pas le maître?

CONSTANTIN.

Oui, mais je ne le suis qu'autant qu'on le doit être.

FAUSTA.

Seigneur, il faut céder à la nécessité:
La politique veut...

CONSTANTIN.

La mienne est l'équité.

Sur de simples terreurs je proscrirois d'avance!
C'est une cruauté que tant de prévoyance.
Le châtiment doit suivre & jamais prévenir :
Est-ce donc là le prix que doivent obtenir
Tous ceux qui m'ont suivi dans ces plaines sanglantes
Où nous avons cueilli des palmes si brillantes?
Je leur dois cet aveu, je n'ai point de lauriers
Qui ne soient arrosés du sang de ces Guerriers;
Et lorsque je dois tout à leurs bras tutélaires,
La disgrace, l'exil, deviendroient leurs salaires?
L'Occident, affranchi, purgé de ses Tyrans,
Verroit ses Défenseurs, bannis, proscrits, errans,
Immolés lâchement à mon inquiétude:
Que pourroit-on penser de tant d'ingratitude?
Est-ce un droit que le Trône accorde aux Potentats?
Non, la reconnoissance est de tous les Etats:
Mais n'est-il point pour eux de retour salutaire?
Si l'erreur est un crime, il est involontaire.
De leur aveuglement ils peuvent revenir,
Il faut les éclairer, & non pas les punir.

FAUSTA.

Puissent tant de vertus préserver votre vie
Des dangers imminens dont elle est poursuivie...
Voulez-vous donc me voir mourir à chaque instant!
Cruel, dans vos refus resterez-vous constant!

CONSTANTIN.

Ce que vous demandez n'est pas en ma puissance.

FAUSTA.

Si c'est trop exiger de votre complaisance,

Si mon choix se trouvoit d'accord avec le vôtre!
Que dis-je! pouvez-vous en préférer un autre?
Dois-je vous désigner par des traits superflus,
Celui de vos sujets que vous aimez le plus;
Et de tous les mortels en effet le plus digne
De votre confiance, & de ce poste insigne?

CONSTANTIN.

Vous voulez dire Aurele, & vous me prévenez;
C'est sur lui que mes vœux s'étoient déterminés.
Qu'il commande au Palais, qu'il soit Chef du Prétoire:
Quel autre pourra mieux en relever la gloire!
(aux Gardes)
Qu'on avertisse Aurele; unissons-nous tous deux
Pour obtenir de lui qu'il se rende à nos vœux.

SCENE IV.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN.

Seigneur, permettez-moi ces transports légitimes:
On vient en ce moment d'immoler deux victimes,
Dont les desseins secrets ont été découverts:
Souffrez que j'applaudisse avec tout l'univers,
Aux soins que le sort prend de votre auguste vie;
On dit qu'aujourd'hui même on vous l'auroit ravie...

FAUSTA.

Qu'entends-je! je frémis de ce nouveau danger.

CONSTANTIN.

Il n'est plus; par mon ordre on vient de me venger.

FAUSTA, *en regardant son Pere.*

Puisse-t'il n'avoir point de plus funeste suite!

CONSTANTIN.

C'est Albin que je vois, vous allez être instruite.

SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN.

Eh bien, ces furieux?

ALBIN.

Seigneur, ils ont parlé,
Au milieu des tourmens, ils ont tout révélé,
Vous ne devez plus craindre aucune violence:
Que ne m'est-il permis de garder le silence!

CONSTANTIN.

Non, je veux être instruit: quels étoient leurs desseins?
Qui pouvoit déchaîner sur moi ces Assassins?

ALBIN.

La fureur de regner.

CONSTANTIN.

Explique ce mystere,
Ils avoient donc un Chef?

ALBIN.

Oui, Seigneur.

FAUSTA.

Ah! mon Pere.

CONSTANTIN.

Le Traître périra, s'il est en mon pouvoir.

(*à Fausta.*)

Pourquoi frémissez-vous?

FAUSTA.

Vous allez le sçavoir.

[*à part.*] [*à Constantin.*]

O Ciel! c'en est donc fait: Ah! si je vous suis chere,
Songez à réprimer une aveugle colere.

CONSTANTIN, *à Albin.*

Est-il en ma puissance?

ALBIN.

Il n'échappera pas.

CONSTANTIN.

Quel est donc ce cruel?

ALBIN.

Le plus grand des ingrats.

CONSTANTIN.

Et c'est ... qui te retient? ... acheve ...

ALBIN.

C'est Aurele.

FAUSTA.

Aurele, ô Ciel!

MAXIMIEN.

Grands Dieux!

CONSTANTIN.

Quelle affreuse nouvelle!
Du coup que je reçois je demeure abattu:

Quoi ! j'avois contre moi l'amitié, la vertu !
Le Chrétien le plus pur devient un parricide ;
Que dis-je ? il n'eut jamais que l'âme d'un perfide.
[*à Fausta.*]
Qui l'auroit cru ! Madame, il nous trompoit tous deux :
Où m'allois-je engager ? Dans quel péril affreux...
Et vous m'aidiez vous-même à tomber dans le piege
Où je devois trouver une main facrilege.
Je cédois, & j'allois, au gré de vos fouhaits,
Confier à fa foi ma garde & mon Palais..

MAXIMIEN, *avec un grand trouble affecté.*

Ma Fille vous preffoit . . . Ah ! que viens-je d'entendre ?

CONSTANTIN.

Son cœur, comme le mien, s'étoit laiffé furprendre.
Eft-ce là le bonheur que je m'étois promis ?
Malheureux Souverains, vous n'avez point d'amis !
(*à Albin.*)
Acheve d'irriter ma fureur vengereffe,
Et ne me cache rien de ce qui m'intéreffe.
Quel eft donc le détail de cette trahifon
Qui trouble en même tems mon cœur & ma raifon ?

FAUSTA, *à part.*

De ce rapport fatal que faut-il que je penfe ?

CONSTANTIN, *à Albin.*

Non, parle, je le veux, que rien ne t'en difpenfe.

ALBIN, *myftérieufement.*

Un témoin trop fufpect m'empêche de parler ;
Et ce n'eft qu'à vous feul que je puis dévoiler

D'un complot malheureux la ſuite trop funeſte.

CONSTANTIN.

[*à Fauſta.*] [*à Maximien*] [*à Albin*]
Madame, permettez. Qu'on me laiſſe. Et toi, reſte.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN, *en regardant ſortir Maximien qui paroît troublé.*

Pourquoi Maximien paroît-il ſi troublé ?
Que dois-je en augurer ? D'où vient qu'il a tremblé ?
Du malheureux Aurele eſt-ce encore un complice ?
Tu n'auras pas voulu devant l'Impératrice ...

ALBIN.

L'Impératrice, hélas !

CONSTANTIN.

Ne le ſauvera plus.

ALBIN.

Seigneur, vous me voyez également confus ...
Daignez me diſpenſer d'en dire davantage ;
Ne ſachez rien de plus.

CONSTANTIN.

Quel eſt donc ce langage ?

ALBIN.

Ce que vous avez dit devant Maximien,
Peut être le ſujet de ſon trouble & du mien.
C'eſt un Pere bleſſé par l'endroit le plus tendre,

Effrayé, comme moi, de ce qu'il vient d'entendre.

CONSTANTIN.

Que m'eſt-il échappé ?

ALBIN.

Daignez vous rappeller...
Mon zele va plus loin qu'il ne devroit aller.

CONSTANTIN.

Je ne puis ſupporter cette attente cruelle,
Acheve d'éclaircir les trahiſons d'Aurele.
Quel autre ſecondoit ſes projets inhumains ?

ALBIN.

Vous allez vous livrer vous-même entre ſes mains;
Je ne croirai jamais que Fauſta ſoit capable....
Mais elle vous preſſoit en faveur du coupable;
Elle vous a preſcrit un choix ſi dangereux...

CONSTANTIN.

Je ne ſoupçonnois point d'intelligence entr'eux.
Garde-toi d'outrager la vertu la plus pure;
Je ne me livre point à cette conjecture.
Son pere la condamne avec témérité;
Mais dans un jugement auſſi peu mérité,
Je reconnois un cœur que le vice empoiſonne,
Qui reſpire le crime aiſémement le ſoupçonne;
Mais toi-même, comment, & par quelles raiſons
Oſes-tu concevoir ces indignes ſoupçons ?

ALBIN.

C'eſt à moi de me rendre.

CONSTANTIN.

Il faut me ſatisfaire,
Dans cette obſcurité je veux que l'on m'éclaire.
Diſſipe une terreur qui croît à chaque inſtant.

ALBIN.

Ce que j'ajouterois n'eſt pas plus important ;
Mais puiſqu'il faut enfin que je vous obéiſſe,
Seigneur, on ſçait qu'Aurele aima l'Impératrice,
Il peut l'aimer encor ; peut-être cet amour
Eſt ce qui l'attachoit à vous, à votre Cour ;
Il vouloit mériter l'objet de ſa tendreſſe ;
Et c'eſt pour ce deſſein, conduit avec adreſſe,
Qu'il a, ſous des déhors qu'il dément aujourd'hui,
Pratiqué des vertus qui ne ſont pas à lui.
Qui n'a point de deſſeins ne cherche point à plaire :
Cependant on l'a vû ſe rendre populaire,
Et par mille bienfaits répandus à propos,
Du peuple & du Soldat devenir le Héros.
On ſurprend leur eſtime, & leur faveur s'achete ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui . . .

CONSTANTIN.

Dans quel trouble il me jette !

ALBIN.

Je ne vous parle point des fréquens entretiens
Que ſans doute ils n'avoient qu'en faveur des Chrétiens.

CONSTANTIN.

Que dis-tu ?

ALBIN.

D'où vient donc cette ſurpriſe extrême ?
L'Impératrice a dû vous l'apprendre elle-même.

CONSTANTIN.

Arrête. Quels ſoupçons ? Quel orage imprévu
S'éleve tout-à-coup dans mon cœur éperdu ?
Ils ſe voyoient, Fauſta m'en faiſoit un myſtere ;
Eſt-ce là cet amour ſi tendre & ſi ſincere . . .

Elle avoit des secrets que je ne sçavois pas.

ALBIN.

Aurele, aujourd'hui même, a devancé vos pas
Pour avoir avec elle encore une entrevue.

CONSTANTIN.

Albin, est-il croyable ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, il l'a vue;
Ils se sont tous les deux long-tems entretenus;
Du reste, leurs secrets ne me sont pas connus.

CONSTANTIN.

Qu'entends-je ! Qu'ai-je appris ! Que viens tu de me dire !
Sur mes yeux prévenus quel voile se déchire !
Je ne puis, sans frémir, arrêter mes regards
Sur l'horreur que je vois regner de toutes parts.

ALBIN.

Seigneur, je vous l'ai dit, la plus forte apparence
N'est souvent qu'une erreur.

CONSTANTIN.

Inutile espérance!
Je cherchois dans son cœur confus, embarrassé,
Le secret d'un accueil si sombre & si glacé;
Et je n'y voyois pas sa coupable inconstance.
Non, je ne me rappelle aucune circonstance
Qui ne soit de leur crime un trop fatal garant.
Ils s'aimeroient ! ... Fausta ! ... Quel poison dévorant
S'allume dans mon cœur & coule dans mes veines!
Non, je n'écoute plus de remontrances vaines:
Je m'abandonne à vous, transports impétueux,
De l'amour qu'on outrage, enfans tumultueux.

Oui, je mettrai le comble à mon malheur extrême.
Bornons tous nos desirs à la grandeur suprême...
Inutiles grandeurs dont j'étois si charmé,
Tout reçoit son éclat du bonheur d'être aimé;
Je l'étois d'une Epouse, & d'un ami fidele...
Viens m'aider à trouver une clarté cruelle;
Cherchons à démêler l'horreur où je me perds,
Et sçachons si je dois effrayer l'univers.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN.

ALBIN.

L'Empereur est en proye aux plus noires furies,
J'ai versé dans son sein toutes leurs barbaries;
Lui-même il s'empoisonne, il en faut profiter:
Continuons; Seigneur, qui peut vous agiter?
Aurele contre vous ne peut rien entreprendre,
Il demeure accusé sans pouvoir se défendre;
Et ses accusateurs, sur la rive des morts,
Ont, avec leur secret, emporté leurs remords.

MAXIMIEN.

Pardonne ma foiblesse, elle est bien légitime;
Je crains qu'il ne m'en coûte encore une victime.

ALBIN.

Quel est ce repentir ?

MAXIMIEN.

Je ne m'impute rien,
Tout devient légitime à qui reprend son bien.
Qu'ai-je à me reprocher, quand le destin contraire
Me force de commettre un crime nécessaire ?
Ce sont là des remords aisés à surmonter ;
C'est un autre ennemi que je ne puis dompter.

ALBIN.

Quel est cet ennemi terrible ?

MAXIMIEN.

La nature.
C'est elle qui m'arrête en cette conjoncture ;
Mon sang, mon propre sang s'éleve contre moi ;
Ma fille . . . Ah ! son danger me cause trop d'effroi ;
Considére l'abyme où nous l'avons jettée,
La Couronne à ce prix seroit trop achetée.
Non, Albin, je ne puis, tu t'es trop avancé ;
Son époux est jaloux, il se croit offensé :
Il est impétueux, sa rage impitoyable
Peut faire sur ma fille un exemple effroyable :
Je mourrois de douleur, je ne puis m'y prêter ;
Cet obstacle est le seul qui pouvoit m'arrêter.

ALBIN.

Je ne prévoyois pas cet obstacle invincible :
Je n'entreprendrai point de vous rendre inflexible.
Seigneur, à d'autres soins il faudra se borner :
Aux pieds de votre Gendre allez vous prosterner,
Et lui faire l'aveu de votre intelligence ;

C'est l'unique moyen d'arrêter sa vengeance.
L'abaissement convient quand on est criminel ;
D'ailleurs, ne consultez que l'amour paternel.

MAXIMIEN.

Quel état est le mien ! quelle affreuse torture !
L'ambition devroit étouffer la nature.
Funestes sentimens qui partagez mon cœur,
Cessez de vous combattre avec tant de fureur :
Souffrez pour un moment qu'un malheureux respire,
Et laissez-moi céder ou reprendre l'Empire.

ALBIN.

Si je connois l'amour, j'ai tout lieu de douter
Qu'un courroux aussi prompt soit fort à redouter :
Tant de rage à la fois n'entre point dans une ame ;
Ce n'est que par degré qu'un cœur jaloux s'enflâme.
Vous ne connoissez pas les retours d'un Amant :
Sa vengeance n'est pas l'ouvrage d'un moment ;
On menace long-tems la Beauté qu'on adore.
L'entreprise, d'ailleurs, est sur le point d'éclore ;
Vous voyez que la nuit a commencé son cours,
Jusqu'au terme fatal les momens sont si courts ;
Et vous ne pourriez pas dissimuler encore.
Notre ennemi commun ne verra point l'aurore :
Comptez qu'il n'aura pas le tems de se venger.
Ainsi, pour votre fille il n'est aucun danger :
De sa vie, au surplus, je suis dépositaire,
Elle ne peut périr que par mon ministere ;
Et je puis à mon gré, du moins jusqu'à demain,
Eluder, ou suspendre un Arrêt inhumain.

MAXIMIEN.

Tu calmes la frayeur dont mon âme eſt ſaiſie.

ALBIN.

Seigneur, ſi vous ceſſez d'aigrir la jalouſie
Dont je viens de remplir le cœur de Conſtantin,
Vous vous livrez vous-même au plus honteux deſtin,
Et votre propre Arrêt devient irrévocable;
Fauſta, de plus en plus doit paroître coupable,
Il faut que ſon Epoux n'en puiſſe pas douter,
Et qu'il ne daigne pas ſeulement l'écouter.

MAXIMIEN.

Elle peut aiſément prouver ſon innocence;
Pourrons-nous l'empêcher? Eſt-il en ta puiſſance
De forcer la fortune à ſeconder nos vœux?
Et ſi, pour les convaincre, il veut les voir tous deux,
L'artifice eſt détruit; que pourras-tu répondre?

ALBIN.

L'innocence accuſée eſt aiſée à confondre;
L'embarras qu'elle éprouve en cette occaſion,
La ſurpriſe, le trouble & la confuſion,
Sont autant de témoins qui dépoſent contr'elle;
On pourra leur porter une atteinte nouvelle,
Et trouver le ſecret de couvrir cette erreur
D'un voile impénétrable aux yeux de l'Empereur.

SCENE II.

CONSTANTIN, ALBIN, MAXIMIEN, GARDES.

CONSTANTIN, *à un Garde.*

Que l'on fasse venir ici l'Impératrice :
Allez,... Albin, & toi va chercher son complice.
Je veux voir ces Ingrats, ce couple malheureux ;
Qu'ils viennent se défendre, ou me perdre avec eux !
Fausta ne me croit pas instruit de cet outrage.

ALBIN.

Ah ! Seigneur, pourrez-vous supporter cet orage ?

CONSTANTIN.

Ne me répliques pas, je veux être obéi,
Et tirer un aveu de ceux qui m'ont trahi.

SCENE III.

CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN, *à part.*

Quel affreux contre-tems !

CONSTANTIN.

Je vous prends pour arbitre.

MAXIMIEN.

Ah! ne me chargez pas de ce malheureux titre,
Contre qui voulez-vous qu'il me serve en ce jour?

CONSTANTIN.

Je veux contr'elle armer la nature & l'amour.

MAXIMIEN.

Votre Epouse est l'objet de ma tendresse extrême.

CONSTANTIN.

Ah! je frémis pour elle, ou plutôt pour moi-même,
Si, comme je le crois, je me vois condamné
A venger notre Hymen par l'amour profané.
On me ravit un bien qu'on ne peut plus me rendre.
Hélas! j'étois heureux: Ah! devoit-on m'apprendre
Que ma crédulité faisoit tout mon bonheur!
En me désabusant on m'a percé le cœur.

MAXIMIEN.

En faveur de sa fille un Pere vous implore,
Vous ne pouvez la voir sans vous aigrir encore,
Sans porter la fureur à son dernier accès;
La plus juste vengeance est toûjours un excès:
Craignez-en sur vous-même un effet déplorable:
Plus l'amour est vengé, plus il est misérable.
Par égard pour vous-même, il faut y renoncer:
Vous m'avez pris pour Juge, & je vais prononcer.
Ah! Seigneur, la pitié peut bien m'être permise!
Ordonnez qu'en mes mains ma Fille soit remise;
Le divorce & l'exil vous vengeront bien mieux;
Laissez-moi désormais la soustraire à vos yeux:
Quel supplice, en effet, pourroit être plus rude?
Qu'elle aille pour jamais dans une solitude
Expier le malheur d'avoir pu vous trahir.

CONSTANTIN.

L'infidelle Fausta vivroit pour me haïr,
Et je la laisserois jouir de son parjure ?
Il me faut tout son sang pour laver cette injure.
Je veux qu'elle fournisse un exemple éternel . . . .

MAXIMIEN.

La vengeance périt avec le criminel ;
Il vaut mieux lui laisser une vie importune,
Et lui faire sentir toute son infortune ;
Cet exemple est du moins plus terrible à mes yeux.
Pour qui tombe d'un rang qui l'égaloit aux Dieux,
La mort n'est pas toûjours le plus grand des supplices.

SCENE IV.

CONSTANTIN, MAXIMIEN, FAUSTA, *entre sans être vue.*

CONSTANTIN.

Non, je t'ai trop aimée, il faut que tu périsses.

MAXIMIEN.

Seigneur, voyez moi donc embrasser vos genoux,
Accordez-moi . . . .

FAUSTA, *à part.*

Mon Pere aux pieds de mon Epoux ?
Il n'en faut plus douter, sa trame est découverte :
Unissons-nous à lui pour empêcher sa perte.
(à Constantin, en se jettant à ses pieds.)

Seigneur, il faut auſſi triompher de mes pleurs;
Puis-je trop en répandre en de ſi grands malheurs!

CONSTANTIN.

Qui ne lui croiroit pas la vertu la plus pure?

FAUSTA.

Vous voyez à vos pieds l'amour & la nature.

CONSTANTIN.

Dites la perfidie & la témérité.

FAUSTA, *elle ſe relève.*

Vous ne me regardez que d'un œil irrité,
Pourquoi vous offenſer de mes juſtes alarmes?
Un ſi cher ennemi mérite bien mes larmes,
Et le tendre intérêt que je prends à ſes jours.

CONSTANTIN.

Que dites-vous, perfide! & quel eſt ce diſcours?

FAUSTA.

Vous m'appellez perfide; eſt-ce une perfidie
Que de m'intéreſſer à l'auteur de ma vie?
Puis-je empêcher mon ſang de s'émouvoir pour lui?

CONSTANTIN.

Qu'entends-je! Eh, de qui donc vous rendez-vous l'appui?

FAUSTA.

Vous êtes enflâmé d'une juſte colere,
Je le ſçais, mais enfin le coupable eſt mon Pere.

CONSTANTIN.

O Ciel! de ſes forfaits elle oſe l'accuſer.

FAUSTA.

Mes forfaits! quelle erreur a pu vous abuſer?
Et de quoi votre Epouſe eſt-elle ſoupçonnée?

CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Vous augmentez l'horreur que vous m'avez donnée.

FAUSTA.

Quel effroi de mon cœur commence à s'emparer!

CONSTANTIN.

Dans quel ſombre détour elle veut m'égarer!
Je découvre le piege où l'on veut me conduire,
Des ſoupçons partagés ſont aiſés à détruire,
Et vous ne demandez qu'à diviſer les miens,
Mais je ſçais éluder vos coupables moyens.

FAUSTA.

Je n'imaginois pas ce qu'on oſe entreprendre:
Il eſt affreux pour moi d'avoir à me défendre.
Ah! mon pere, eſt-ce vous qui me ſacrifiez?
(*à Conſtantin.*)
Seigneur, permettez-moi de tomber à ſes pieds:
Il ne ſoutiendra pas... Il n'oſera pourſuivre.
Mon pere, je m'engage à ne vous pas ſurvivre;
Mais mon devoir m'oblige à me juſtifier.

MAXIMIEN, *pénétré.*

C'en eſt trop, c'eſt moi ſeul qu'il faut ſacrifier!
C'eſt moi, n'en doutez plus, Seigneur, il faut la croire,
Et lui rendre à la fois votre amour & ſa gloire.
Délivrez-vous enfin d'un mortel ennemi,
Toûjours de plus en plus contre vous affermi.

CONSTANTIN.

La pitié vous ſuggére un ſi grand ſacrifice.

MAXIMIEN.

Croyez que cet aveu n'eſt pas un artifice.
Non, ce n'eſt point un pere alarmé pour ſon ſang;

Je n'ai jamais songé qu'à reprendre mon rang;
Aux dépens de vos jours je le voulois encore.
La même ambition m'enflâme & me dévore:
C'est un mal dont mon cœur ne peut jamais guérir.

CONSTANTIN.

Prince, on n'écoute point ceux qui veulent périr.
Sortez... & vous, souffrez qu'un pere se dévoue.

FAUSTA.

Eh! comment voulez-vous que je le désavoue?
En s'accusant lui-même il n'a rien supposé:
Quel est donc le témoin qui peut m'être opposé?

CONSTANTIN.

Aurele va paroître, il sçaura tout confondre.

FAUSTA.

Mon pere l'entendra, c'est à lui de répondre;
Mais il a prévenu des rapports trop certains;
Songez que son aveu doit vous lier les mains,
Que le pardon doit suivre, & non pas la vengeance:
Qui s'accuse soi-même a réparé l'offense.

CONSTANTIN.

Je vois sur quel espoir vous osez vous fier;
Aurele s'est flatté de vous justifier:
Vous comptez sur l'amour de cet ami perfide,
Vous êtes convenu d'un autre parricide.

FAUSTA, *impétueusement.*

Ah, cruel! c'en est trop: vos yeux se vont ouvrir;
Votre erreur va cesser, tout va se découvrir:
Songez à réparer votre honte & la mienne:
Méritez votre grace en m'accordant la sienne.

CONSTANTIN.

Quelle audace!

FAUSTA.

Sçachez qu'en prononçant sa mort,
Le coupable & sa fille auront le même sort.

SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

Mais j'apperçois Albin, Aurele doit le suivre :
Que le traître paroisse.

ALBIN.

Il a cessé de vivre.

CONSTANTIN.

Qu'entends-je !

ALBIN.

Son destin vient d'être terminé.

FAUSTA.

Aurele ne vit plus ! il est assassiné.

CONSTANTIN, *à Fausta.*

Perfide, vous pleurez ! c'est un nouvel outrage.
(à Albin.)
Son trépas est sans doute un effet de sa rage.

ALBIN.

J'allois exécuter votre ordre souverain,
Seigneur ; je l'ai trouvé les armes à la main,
Prêt à se dérober par une prompte fuite :
Alors ne pouvant pas éviter ma poursuite,
Il s'est, avec fureur, précipité sur nous ;

Je voulois l'empêcher de tomber sous nos coups;
Aux dépens de mes jours je ménageois sa vie:
Mais on a, malgré moi, secondé son envie.
Ne pouvant échapper, il cherchoit le trépas,
Il l'a trouvé, Seigneur; & je ne doute pas
Que, pour le dérober au dernier des supplices,
Il n'ait été frappé par ses propres complices:
La plupart ont péri, le reste est dispersé.

FAUSTA.

Ainsi tout mon espoir se trouve renversé.

CONSTANTIN, *à Fausta.*

Sa mort vient de m'ôter l'avantage funeste
D'arracher au coupable un aveu manifeste.

FAUSTA.

Hélas! il n'étoit pas plus coupable que moi.

CONSTANTIN.

Je ne vous entends point sans un nouvel effroi.
Il n'étoit point coupable!

ALBIN.

Au défaut de ce traître,
La vérité se peut aisément reconnoître;
On a trouvé sur lui...

CONSTANTIN, *en prenant un billet.*

Donne... Il est de sa main.

FAUSTA, *d'un air plus consolé.*

O Ciel! tu prends pitié de mon sort inhumain.

CONSTANTIN.

Qu'ai-je lu!... Détruisez des preuves si complettes;
Tout parle contre vous, perfide que vous êtes;
C'est à vous qu'il s'adresse.

FAUSTA.

A moi !

CONSTANTIN.

Vous frémissez ;

Lisez donc votre Arrêt.

FAUSTA.

Que vois-je !

CONSTANTIN.

Obéissez.

FAUSTA, *lit.*

Constantin doit périr, sa perte est assurée :
Il touche à son dernier instant,
Et c'est pour cette nuit que sa mort est jurée ;
Maurice vous fera ce détail important.

CONSTANTIN.

En est-ce assez? Faut-il une preuve plus claire ?...

FAUSTA.

Je vois que l'on vous donne un avis salutaire,
Dans les bras du sommeil vous êtes attendu :
C'est là que votre sang doit être répandu ;
Si vous vous obstinez à me croire coupable,
C'en est fait, votre mort devient inévitable.

CONSTANTIN.

Ainsi, de plus en plus vous voulez obscurcir
Un fait trop évident qui vient de s'éclaircir.

FAUSTA.

Ainsi, tout m'est nuisible, & rien ne vous éclaire,
La vérité sur vous fait un effet contraire ;
Il me reste un témoin, (s'il échappe à leurs coups)
Faites chercher Maurice, il les confondra tous.

ALBIN.

Maurice? hélas! Seigneur, je l'ai cherché moi-même,

Ce malheureux ſe cache avec un ſoin extrême.

CONSTANTIN.

Eh ! que pourroit me dire un témoin ſuborné,
Un Traître que ſa fuite a déjà condamné ?

FAUSTA.

Voulez-vous donc périr, aveugle que vous êtes,
Et ſervir de Miniſtre à leurs fureurs ſecretes ?
Reſtez dans votre erreur : Juſte Ciel ! je frémis,
Vous ne pouviez pas mieux ſervir vos ennemis.
Achevez leur triomphe aux dépens de ma vie,
Ordonnez qu'à l'inſtant elle me ſoit ravie :
Le dernier de mes jours deviendroit le plus doux;
Si ma mort vous pouvoit dérober à leurs coups.
Vous m'y verriez voler avec plus d'aſſurance ;
Mais je n'emporte pas cette heureuſe eſpérance ;
La victime en mourant ne vous ſauvera pas,
Et nous perdrons tous deux le fruit de mon trépas.
Vous ne me répondez qu'avec un air farouche ;
L'eſtime, la pitié, l'amour, rien ne vous touche;
Que la ſeule innocence eſt un foible ſecours !
Mais au moins de ma vie examinez le cours:
Vous n'y trouverez point un funeſte préſage,
Vous ſçavez ſi jamais l'art fut à mon uſage.
Mon cœur vous fut connu par des titres plus doux,
Vous ſçutes avant moi qu'il étoit fait pour vous.
Vous reçutes ma main comme un gage céleſte
Des plus grandes faveurs de ce Dieu que j'atteſte.
Depuis, qu'ai-je donc fait? quelle fatalité
Peut armer contre moi votre crédulité?
On a beau ſe cacher ſous un dehors auſtere,
Un penchant malheureux porte ſon caractère;

Il paroît à travers le plus sombre détour,
On laisse appercevoir ce qu'on doit être un jour:
Puis-je être tout d'un coup parricide & parjure?
CONSTANTIN.
Ces frivoles discours n'ont rien qui me rassure;
Les crimes ont entr'eux un triste enchaînement,
Des moindres aux plus grands on parvient aisément;
Un amour effréné s'y porte de lui-même;
Plus il est criminel, & plus il est extrême:
Mais c'est trop employer d'inutiles raisons,
Avouez-moi plutôt toutes vos trahisons:
Convenez des forfaits dont vous êtes complice;
Je veux que cet aveu vous serve de supplice.
FAUSTA.
Vous me faites frémir.
CONSTANTIN.
Ne déguisez plus rien.
FAUSTA.
Vous avez prononcé votre Arrêt & le mien:
Vous pouvez me plonger dans la nuit éternelle;
Je ne conviendrai point que je sois criminelle:
Pour vous désabuser mes soins sont superflus,
Vous lirez dans mon cœur quand je ne serai plus:
Vous connoîtrez trop tard toute votre injustice,
Son excès deviendra votre plus grand supplice:
Ils me justifieront en vous perçant le sein:
Ce n'est qu'en expirant sous le fer assassin,
Que tout s'éclaircira dans votre ame jalouse,
Et vos derniers soupirs seront pour votre Epouse.
Mais je ressens déja tout ce que je prévois.
Ah! je ne soutiens plus tant de maux à la fois;

Et je ſuccombe enfin à ma douleur mortelle.

[*Elle tombe entre les bras d'Eudoxe.*]

CONSTANTIN, *attendri.*

Qu'on l'ôte de mes yeux, & qu'on prenne ſoin d'elle.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN, *à ſa ſuite.*

A Mes vives douleurs laiſſez un libre cours ;
Faut-il que je me venge en l'adorant toûjours?
Ah! qu'il eſt mal-aiſé de punir ce qu'on aime!
Pour la juſtifier, je me confonds moi-même ;
Je cherche des raiſons que je ne puis trouver,
Ses pleurs m'en ont plus dit qu'elle ne peut prouver.
Je vois, je ſens qu'il faut que ſa mort nous ſépare,
Ma foibleſſe m'impoſe une loi ſi barbare.
Vengeons-nous, qu'elle meure... Ah! quel arrêt affreux!
Dois-je être auſſi cruel que je ſuis malheureux?
L'amour déſeſpéré me parle encor pour elle:
Que dis-je! ſi Fauſta ne m'étoit pas fidelle;
Je connois trop ſon cœur, en ce moment fatal,
Elle auroit autrement regretté mon Rival:
Elle eut fait, pour le ſuivre, un aveu déplorable.
Laiſſe moi reſpirer, furie inexorable!
Affreuſe Jalouſie, ou du moins ſur mes yeux,

Cesse enfin d'épaissir un nuage odieux !
Chere & funeste Epouse ! O doux nom qui m'accable !...
Albin, est-il bien sûr qu'elle soit si coupable ?
Elle accuse son pere ; il m'a toûjours haï,
Pour prix de ma clémence il m'a toûjours trahi :
Il médite sans cesse un retour vers le Trône ;
Je sçais que cet espoir jamais ne l'abandonne ;
Il s'accuse lui même, il ose s'imputer
Un complot qu'il voudroit peut-être exécuter :
Il s'offre à ma vengeance, il vole au-devant d'elle...
N'est-ce point pour sa fille une ruse nouvelle ?
Peut-être pour lui-même. Il veut m'embarrasser.
Par cet aveu, sans doute, il croit tout effacer :
Seroit-il criminel ? ... Eh ! comment peut-il l'être ?
Mais qui peut démêler tous les replis d'un traître ?
Il l'a toûjours été. Dussai-je m'abuser,
Mon cœur à ses soupçons ne peut se refuser :
Ils me sont bien permis.

ALBIN.

En faut-il davantage ?
Dès que Maximien vous cause quelque ombrage,
Dès qu'il vous est suspect, il le faut prévenir.
Aucun égard pour lui ne doit vous retenir.

CONSTANTIN.

Mais n'est-ce point commettre une injustice extrême ?

ALBIN.

Seigneur, vous sçavez trop les droits du Diadême,
Sur-tout dans un danger qui vous est personnel ;
Un sujet qu'on soupçonne est assez criminel :
Et qui sçait en effet le sort qu'il vous apprête ?

Pour votre ſûreté, ſouffrez que je l'arrête.

CONSTANTIN.

J'y conſens à regret, aſſure-toi de lui,
Que nul autre que toi ne m'approche aujourd'hui.
(Il ſort.)

ALBIN *ſeul.*

Vous ſerez obéi... Tout nous devient propice.

SCENE VII.

ALBIN, MAXIMIEN, *qui va après Conſtantin.*

ALBIN, *à Maximien.*

Seigneur, que voulez-vous?

MAXIMIEN.

Sauver l'Impératrice.

ALBIN.

Arrêtez.

MAXIMIEN.

Je ne puis; mais ne crains rien pour toi,
Je vais me charger ſeul...

ALBIN.

Holà, Gardes, à moi.
Qu'on s'aſſure de lui.

MAXIMIEN.

Tant d'audace m'étonne:
Ah! traître.

ALBIN.

Obéiſſez, l'Empereur vous l'ordonne.

MAXIMIEN.

Qu'on me mene à lui-même.

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin:
Dans ſon appartement qu'on le garde avec ſoin.

SCENE VIII.

ALBIN *ſeul.*

GRands Dieux! où l'entraînoit ſa pitié paternelle!
Il alloit renoncer au Trône qui l'appelle;
Allons lui faire voir qu'il n'a plus qu'à frapper,
Et que notre ennemi ne peut nous échapper.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN, *Gardes.*

ALBIN.

PRince, vous le voyez, notre heureux ſtratageme
Semble être concerté par la fortune même;
L'occaſion, la nuit & la ſécurité,
Secondent un courroux juſtement irrité:

Tout dort, & rien ne veille ici que la vengeance.
L'Empereur accablé, ſans ſoupçon, ſans défenſe,
Eſt tombé, malgré lui, dans les bras du ſommeil;
Que dans ceux de la mort il trouve ſon réveil.

MAXIMIEN.

Je partage avec toi la fureur qui t'anime.

ALBIN.

On va vous introduire auprès de la victime:
Dès que vous paroîtrez, les portes vont s'ouvrir,
Et les miens, s'il le faut, ſçauront vous ſecourir;
Ceux que j'ai fait entrer dans votre confidence,
Viennent de m'en donner une entiere aſſurance:
Vous ſçavez le ſignal, vous ſçavez les chemins,
Réglez votre deſtin, il eſt entre vos mains.

MAXIMIEN.

Je puis donc recouvrer la grandeur où j'aſpire?

ALBIN.

Allez, & revenez le Maître de l'Empire.

MAXIMIEN.

Dieux! je vais vous venger, je vais briſer vos fers,
Votre perſécuteur va deſcendre aux Enfers.

SCENE II.

ALBIN *ſeul.*

TU périras auſſi, Princeſſe malheureuſe,
La pitié n'a plus lieu quand elle eſt dangereuſe;
Tu pourrois engager ton pere à me punir,
C'eſt le premier danger que je dois prévenir.

Allons tout préparer.

[*Il apperçoit Fausta.*]

C'est elle qui s'avance,
Sans doute elle me cherche, évitons sa présence.

SCENE III.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE.

FAUSTA.

Devant ce malheureux j'allois m'humilier,
Je venois m'abaisser jusques à le prier;
Mon aspect l'épouvante, il me fuit, il m'évite.

EUDOXE.

De tout ce qui se passe êtes vous bien instruite?
Du moins de votre Epoux le sort est assuré:
Ne craignez plus pour lui, l'orage est conjuré.

FAUSTA.

Hélas! tu ne vois pas au fond de ce mystere.

EUDOXE.

L'Empereur vient de faire arrêter votre pere,
Albin même en répond.

FAUSTA.

Ils sont d'accord entr'eux,
C'est un tissu conduit avec un art affreux;
Albin prête à mon pere une main criminelle,
Il est l'accusateur, le meurtrier d'Aurele:
Il sera mon Bourreau, celui de mon Epoux,
Et Maurice est le seul qui peut nous sauver tous;
Il n'auroit qu'à paroître, il n'auroit qu'à produire

Ces deux Gardes qu'Albin a cru pouvoir séduire,
Et qu'il compte en effet parmi les assassins:
C'est par eux que Maurice a sçu tous leurs desseins.
Par un avis secret il vient de m'en instruire:
J'avois pris un espoir trop facile à détruire;
Je vois que ces Chrétiens, qui doivent déposer,
Saisis par la frayeur, n'oseront s'exposer:
Il n'en faut point douter, ils auront pris la fuite;
Peut-être ils ne sont plus, & la preuve est détruite.
Jusques chez l'Empereur je ne puis pénétrer;
Albin, le traître Albin, ne permet pas d'entrer:
Peut-être on l'assassine, & j'en suis soupçonnée:
Ma derniere heure est-elle assez empoisonnée?
Ah! je crois voir couler un sang si précieux,
Barbares! arrêtez... Quoi! presque sous mes yeux
Il périt, & ma main ne peut pas le défendre;
On m'écarte, on m'arrête... Hélas! je crois l'entendre:
Tout mon cœur se déchire en ce moment; va, cours:
Je n'ai plus désormais d'espoir qu'en ton secours;
Puisses-tu détourner les effets de leur rage:
Précipite tes pas, arme-toi de courage;
Répands, seme en tous lieux l'horreur que je ressens:
Remplis tout ce Palais de tes tristes accens,
Chasse de tous les yeux un sommeil si funeste:
Cette foible ressource est tout ce qui me reste.



SCENE IV.

FAUSTA *seule.*

C'Est à toi qu'on en veut, Arbitre des humains,
Abandonneras-tu l'ouvrage de tes mains ?
Veux-tu laisser périr ta plus parfaite Image ?
Quel autre pouvoit mieux te faire rendre hommage ?
Son exemple suivi du reste des mortels,
Eut par-tout cimenté ton culte & tes autels ;
Hélas ! c'étoit le prix de sa tendresse extrême,
Il me l'avoit promis ; & tu semblois toi-même
L'avouer pour Ministre & pour Restaurateur :
Verrai-je évanouir un espoir si flatteur ?
Tes indignes Rivaux, ces Dieux imaginaires,
Feront-ils triompher leurs Prêtres mercenaires ?
Pour les cœurs qui sont prêts de se donner à toi ;
Quel sujet douloureux d'épouvante & d'effroi !
Qu'ai-je dit ? Ah ! grand Dieu ! je t'offense, pardonne ;
Dans un si grand revers, ma raison m'abandonne ;
Je devois en tremblant adorer tes décrets,
Le désespoir sçait-il mesurer ses regrets ?



SCENE V.

EUDOXE, FAUSTA.

FAUSTA, *à Eudoxe.*

Quoi! déja de retour? quel ſujet te rappelle?

EUDOXE.

Albin a prévenu les effets de mon zele :
De vos perſécuteurs c'eſt le plus inhumain,
Le crime à découvert eſt ſur ſon front d'airain ;
La rage & le blaſphême exhalent de ſa bouche :
Mes pleurs, loin d'adoucir un monſtre ſi farouche,
N'ont fait que lui prêter de nouvelles fureurs :
Dans ſes yeux enflâmés j'ai lu d'autres horreurs.
Ce n'eſt qu'en frémiſſant que je vous les déclare ;
Vos jours ſont menacés, le poiſon ſe prépare,
Et la coupe fatale a frappé . . .

FAUSTA.

Je l'attends ;
Mon cœur eſt occupé de ſoins plus importans :
Du ſort de mon Epoux ne peux-tu rien m'apprendre?

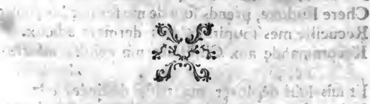
EUDOXE.

C'eſt lui qui vous condamne, ils me l'ont fait entendre.
De ſes tranſports jaloux c'eſt le cruel effet,
Ou peut-être eſt-ce un nom qui couvre leur forfait.

FAUSTA

FAUSTA.

Mon Epoux me condamne ... Ah! quelle circonstance
Il ajoute à sa mort! Ciel! soutiens sa constance.
Calme son désespoir en ces derniers instans.
Mon sort ne vaudroit pas les pleurs que tu répans,
Si dans tout autre tems j'avois cessé de vivre;
Mais tout ce qui précéde & tout ce qui doit suivre,
Rend mon heure derniere horrible à soutenir;
Le passage est affreux, que dira l'avenir?
Je perds tout, mon trépas, mon Epoux, & ma gloire :
Qui les empêchera de charger ma mémoire
Du parricide affreux qui va se consommer?
De quel nom l'Univers pourra-t'il me nommer?
Pourra-t'il être instruit de leur intelligence?
On croira mon trépas une juste vengeance.
O fortune! est-ce assez éprouver ta rigueur?
(Un Garde paroît avec la Coupe.)
L'assassin passera pour être le vengeur.
Soumettons-nous ... Je touche à mon terme funeste;
Du moins employons mieux le moment qui me reste.



SCENE VI.

FAUSTA, EUDOXE, UN GARDE, *suivi de plusieurs autres.*

FAUSTA, *au Garde qui approche tristement.*

Je vois ce qui t'amene, approche... tu gémis!
Hélas! sans le sçavoir, tu sers nos ennemis.
Si tu n'épouses pas la rage qui m'opprime,
Si la pitié te touche en voyant leur victime;
Avant de mettre enfin le comble à leur fureur,
N'ose-tu me conduire aux pieds de l'Empereur?
On craint qu'il ne revoye une Epouse qu'il aime.

LE GARDE.

Je ne puis qu'obéir à son ordre suprême.

FAUSTA.

Tu ne peux qu'obéir? J'ai prévu ces refus:
Epargnons-nous tous deux des combats superflus.
Puisqu'il faut à leur gré terminer ma carriere,
Je vais livrer ma vie à leur main meurtriere.
Chere Eudoxe, prends soin de me fermer les yeux;
Recueille mes soupirs & mes derniers adieux.
Recommande aux Chrétiens ma cendre infortunée,
Et fais-leur déplorer ma triste destinée.
Je leur servois de mere, ils me doivent des pleurs:
Ah! qu'ils ne jugent pas de moi par mes malheurs.

Et toi, grand Dieu! reçois mon ame en sacrifice,
J'abandonne en mourant le reste à ta justice.
Donne-moi.

(Elle prend la Coupe des mains du Garde, & Maximien qui entre en même tems par un des côtés, la lui ôte.)

SCENE VII.

MAXIMIEN, ALBIN, FAUSTA, EUDOXE.

MAXIMIEN.

Non, ma Fille.

FAUSTA.

Ah! mon pere, est-ce vous?

MAXIMIEN.

Oui, Princesse, vivez pour un destin plus doux.
Albin, nous triomphons, ma haine est assouvie;
L'Usurpateur n'est plus, il a perdu la vie.

ALBIN.

Seigneur, ne perdons point des instans précieux,
Achevons de changer la face de ces lieux.

FAUSTA.

Non, cruels! achevez des horreurs imparfaites,
Consommez-les sur moi, barbares que vous êtes!
Pere dénaturé! je ne te connois plus,
Tous les liens du sang viennent d'être rompus;
J'en déteste à la fois la source criminelle,
Et le fatal amour que j'eus toûjours pour elle.

Mon Epoux a péri ; Tigre altéré de sang !
Assouvis-toi du moins, frappe, voilà mon flanc.

MAXIMIEN.

Vivez, & modérez une douleur trop vive.

FAUSTA.

Quand vous m'assassinez, vous voulez que je vive?
Mais ne crois pas jouir de ce forfait affreux,
Il en est un plus grand où tendront tous mes vœux;
Ne me regarde plus que comme une Furie...

MAXIMIEN, *à Eudoxe.*

C'est trop nous arrêter, prenez soin de sa vie.
Albin, viens achever de signaler ta foi,
Pour prix de tes secours sois Consul avec moi:
Du Peuple & des Soldats achetons le suffrage,
En leur abandonnant ce Palais au pillage.
Viens, partageons la Pourpre : allons la réclamer,
Et de l'aveu des Dieux faisons-nous proclamer.

SCENE VII. & Derniere.

CONSTANTIN, MAURICE, *deux Gardes*, FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN, *à Maximien.*

ARrête, malheureux, & reçois ton salaire.

FAUSTA.

Que vois-je ! cher Epoux : Seigneur, qu'allez vous faire?

CONSTANTIN.

Madame... quel bonheur ... c'est moi que vous
voyez :
(*se tournant vers Maximien & Albin.*)
Traîtres ! à mon aspect vous êtes foudroyés.
(*à Albin.*)
Et toi qui me creusois un affreux précipice,
Ne souille plus mes yeux, qu'on l'entraîne au supplice.
Chere Epouse...

FAUSTA.

Ah ! Seigneur.

CONSTANTIN.

Sa fureur l'a trompé,
Ce n'est point dans mon sang que son bras s'est
trempé.
Maurice & ses Chrétiens, que je n'osois pas croire,
Ont sçu me révéler une trame si noire :
Et, pour mieux m'assurer de ce qu'ils m'avoient
dit,
On a livré l'entrée & l'accès de mon lit :
Il croyoit assouvir sa furie implacable,
Il n'est que le Bourreau d'un Esclave coupable.
C'en est trop, à la fin je dois songer à moi,
Et la nécessité m'en impose la loi.
(*à Maximien.*)
Eternel ennemi du repos de la terre,
Vengez-moi de vous même au défaut du tonnerre :
Ouvrez-vous les chemins des Enfers : choisissez ;
Mais terminez vos jours, sortez, obéissez.

FAUSTA.

Ah ! cruels, arrêtez.

CONSTANTIN.

Je ne puis y ſouſcrire.
Allez.

FAUSTA.

En ſa faveur je n'ai qu'un mot à dire :
Seigneur, vous me devez encore à ſon amour,
Vous m'aviez condamnée, il m'a ſauvé le jour.

CONSTANTIN.

J'ai voulu votre mort? Je vous ai condamnée?

FAUSTA.

Oui, Seigneur, on alloit trancher ma deſtinée,
Et je lui dois la vie une ſeconde fois.
Laiſſez-moi vous aimer autant que je le dois.
S'il ſubit ſon Arrêt, il ne m'eſt plus poſſible
De conſerver pour vous un cœur auſſi ſenſible:
Craignez déja l'horreur dont je me ſens ſaiſir...
Mais quel tems plus propice avez-vous à choiſir
Pour immortaliſer votre auguſte clémence?
La vengeance avec elle éterniſe une offenſe.
Voulez-vous être Grand, le titre eſt dans vos mains.
Le pardon ſeul élevé au-deſſus des humains.

CONSTANTIN.

Il a trop ſignalé la fureur qui l'anime.

FAUSTA.

Vous vivez; il périt: Je ne vois plus ſon crime.
Quoi! je répands des pleurs qui ne vous touchent pas?
Mon pere, il faut céder; qu'on nous mene au trépas.

CONSTANTIN.

Vous mettez à ſa mort un invincible obſtacle,
Votre amour va pour lui faire encore un miracle.

Hé bien, je vous le rends; je l'accorde à vos vœux;
Votre pere vivra, j'y consens, je le veux;
Mais...

FAUSTA.

Je vous reconnois à cet effort sublime.
L'amour dans un Héros est toûjours magnanime.

CONSTANTIN.

Non, ce n'est point assez réparer mon erreur,
J'ai pu vous soupçonner, juste Ciel! quelle horreur!
Votre mort a pensé devenir mon ouvrage;
Il faut un sacrifice aussi grand que l'outrage.
(à Maximien.)
Seigneur, vous le sçavez sans vous le retracer,
Ce que j'ai fait pour vous ne sçauroit s'effacer,
Et vous ne respirez qu'autant que je l'adore:
Ma clémence veut bien se signaler encore,
Et se porter pour vous à son dernier degré.
Depuis assez long-tems vous m'avez trop montré
Que votre ambition toûjours plus affermie,
Dans le fond de votre ame est ma seule ennemie.
Je me rends; n'ayons plus rien à nous imputer:
Cessez à votre tour de me persécuter.
Vous n'êtes point heureux, & vous ne pouvez l'être
Que dans le rang suprême où le Ciel m'a fait naître;
Il faut vous contenter. L'Occident va nous voir
Jouir également du suprême pouvoir;
Ma générosité vous appelle au partage.

MAXIMIEN.

Non, cette égalité n'est qu'un moindre esclavage;
J'ai trop sçu qu'un Collegue est un Maître importun;

Tu crois me faire un don, c'est moi qui t'en fais un.
Je te laisse le Trône entier & sans partage,
Et pour mieux t'assurer un si grand avantage,
(Il se frappe)
Sois enfin délivré d'un Rival dangereux;
Juge qui de nous deux est le plus généreux.

FAUSTA.

Mon pere!

MAXIMIEN.

C'est à toi que je me sacrifie;
Ne pleure point ma mort, ne pleure que ma vie:
Tu n'aurois jamais eu que des jours orageux,
Mon trépas vous étoit nécessaire à tous deux.
[*à Constantin.*]
Toi, pour qui la fortune est féconde en miracles,
Mon destin céde au tien, tu n'auras plus d'obstacles,
L'Orient désormais peut tomber sous tes fers,
Et mon dernier soupir te livre l'Univers.
[*On l'emmene.*]

CONSTANTIN.

Trop superbe Rival, jusqu'où va ta vengeance?
Tu ne veux rien devoir à la reconnoissance.
Cruel! en préférant la mort à mes bienfaits,
Tu mets enfin le comble aux maux que tu m'as faits.

FIN.

LA THÉBAÏDE,

OU

LES FRERES ENNEMIS.

TRAGÉDIE.

Par Monsieur RACINE.



ACTEURS.

E'TE'OCLE, *Roi de Thebes.*

POLINICE, *Frere d'Etéocle.*

JOCASTE, *Mere de ces deux Princes & d'Antigone.*

ANTIGONE, *Sœur d'Etéocle & de Polinice.*

CRE'ON, *Oncle des Princes & de la Princesse.*

HE'MON, *Fils de Créon, Amant d'Antigone.*

OLYMPE, *Confidente de Jocaste.*

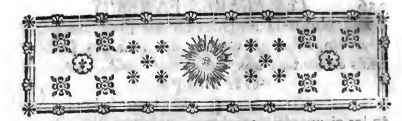
ATTALE, *Confident de Créon.*

UN SOLDAT *de l'Armée de Polinice.*

UN PAGE.

GARDES.

La Scene est à Thebes dans une Salle du Palais Royal.



LA THÉBAÏDE,

OU

LES FRERES ENNEMIS.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE, UN PAGE.

JOCASTE.

ILs sont sortis, Olympe ? Ah ! mortelles douleurs !
Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs !
Mes yeux, depuis six mois, étoient ouverts aux larmes ;
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes !

S'ils sont tous deux méchans, & s'ils sont parricides :
Tu sçais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux.

SCENE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

MA fille, avez-vous sçu l'excès de nos miseres ?

ANTIGONE.

Oui, Madame, on m'a dit la fureur de mes freres.

JOCASTE.

Allons, chere Antigone, & courons de ce pas
Arrêter, s'il se peut, leurs parricides bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ;
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
Répandre notre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le Roi lui-même.



SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE, ETEOCLE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, ſoutiens-moi, ma douleur eſt extrême.

ETEOCLE.

Madame, qu'avez-vous? Et quel trouble...

JOCASTE.

Ah! mon fils,
Quelles traces de ſang vois-je ſur vos habits?
Eſt-ce du ſang d'un frere, ou n'eſt-ce point du vôtre?

ETEOCLE.

Non, Madame, ce n'eſt ni de l'un ni de l'autre.
Dans ſon Camp juſqu'ici Polinice arrêté,
Pour combattre, à mes yeux ne s'eſt point préſenté.
D'Argiens ſeulement une troupe hardie,
M'a voulu de nos murs diſputer la ſortie.
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux;
Et leur ſang eſt celui qui paroît à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous? & quelle ardeur ſoudaine
Vous a fait, tout-à-coup, deſcendre dans la plaine?

ETEOCLE.

Madame, il étoit temps que j'en usasse ainsi,
Et je perdois ma gloire à demeurer ici.
Le peuple, à qui la faim se faisoit déjà craindre,
De mon peu de vigueur commençoit à se plaindre,
Me reprochant déjà qu'il m'avoit couronné,
Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire; & quoi qu'il en arrive,
Thebes, dès aujourd'hui, ne sera plus captive;
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats.
J'ai des forces assez pour tenir la campagne;
Et, si quelque bonheur nos armes accompagne,
L'insolent Polinice & ses fiers Alliés,
Laisseront Thebes libre, ou mourront à mes pieds.

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô Ciel! souiller vos armes?
La Couronne pour vous a-t-elle tant de charmes?
Si par un parricide il la falloit gagner,
Ah! mon fils, à ce prix voudriez-vous regner?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et de votre courroux triomphant aujourd'hui,
Contenter votre frere, & regner avec lui.

ETEOCLE.

Appellez-vous regner, partager ma Couronne,
Et céder lâchement ce que mon droit me donne?

JOCASTE.

Vous le sçavez, mon fils, la justice & le sang
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.

Œdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun regneroit son année;
Et n'ayant qu'un Etat à mettre sous vos loix,
Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux Rois;
A ces conditions vous daignates souscrire.
Le sort vous appella le premier à l'Empire;
Vous montates au Trône, il n'en fut point jaloux;
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous?

ETEOCLE.

Non, Madame, à l'Empire il ne doit plus prétendre;
Thebes à cet Arrêt n'a point voulu se rendre:
Et lorsque sur le Trône il s'est voulu placer,
C'est elle, & non pas moi qui l'en a sçu chasser.
Thebes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence?
Voudroit-elle obéir à ce Prince inhumain
Qui vient d'armer contr'elle & le fer & la faim?
Prendroit-elle pour Roi l'esclave de Mycéne,
Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine,
Qui s'est au Roi d'Argos indignement soumis,
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis?
Lorsque le Roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
Il espéroit par lui de voir Thebes en cendre.
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux;
Et la seule fureur en alluma les feux.
Thebes m'a couronné pour éviter ses chaînes;
Elle s'attend par moi de voir finir ses peines;
Il la faut accuser si je manque de foi;
Et je suis son captif, je ne suis pas son Roi.

JOCASTE

JOCASTE.

Dites, dites plutôt, cœur ingrat & farouche,
Qu'auprès du diadême il n'est rien qui vous touche.
Mais je me trompe encor, ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
Hé bien, puisqu'à ce point vous en êtes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide:
Versez le sang d'un frere; & si c'est peu du sien,
Je vous invite encor à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre;
Et n'ayant plus au Trône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous serez le plus grand.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous satisfaire;
Il faut sortir du Trône, & couronner mon frere;
Il faut, pour seconder vôtre injuste projet,
De son Roi que j'étois, devenir son sujet;
Et, pour vous élever au comble de la joie,
Il faut à sa fureur que je me livre en proie;
Il faut par mon trépas...

JOCASTE.

Ah, Ciel! quelle rigueur!
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Je ne demande pas que vous quittiez l'Empire;
Regnez toûjours, mon fils, c'est ce que je desire.
Mais, si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi vôtre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de vôtre gloire même,
Associez un frere à cet honneur suprême;
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous,

Votre regne en sera plus puissant & plus doux.
Les peuples, admirans cette vertu sublime,
Voudront toûjours pour Prince un Roi si magnanime;
Et cet illustre effort, loin d'affoiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste & le plus grand des Rois:
Ou s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible;
Si la paix, à ce prix, vous paroît impossible,
Et si le diadême a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez moi de quelque heure de paix.
Accordez cette grace aux larmes d'une mere:
Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frére;
La pitié dans son ame aura peut-être lieu,
Ou, du moins, pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dès ce même moment permettez que je sorte,
J'irai jusqu'à sa tente, & j'irai sans escorte,
Par mes justes soupirs j'espére l'émouvoir.

ETEOCLE.

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir:
Et si cette entrevûe a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
Vous pouvez, dès cette heure, accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusques dans ce Palais.
J'irai plus loin encor; & pour faire connoître
Qu'il a tort, en effet, de me nommer un traître,
Et que je ne suis pas un tyran odieux;
Que l'on fasse parler & le peuple & les Dieux.
Si le peuple y consent, je lui céde ma place:
Mais qu'il se rende enfin si le peuple le chasse.
Je ne force personne, & j'engage ma foi
De laisser aux Thébains à se choisir un Roi.

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, OLIMPE.

CREON.

Seigneur, votre fortie a mis tout en alarmes:
Thebes, qui croit vous perdre, eſt déjà toute en larmes,
L'épouvante & l'horreur regnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble fur fes remparts.

ETEOCLE.

Cette vaine frayeur fera bientôt calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon armée;
Cependant vous pouvez accomplir vos fouhaits,
Faire entrer Polinice, & lui parler de paix.
Créon, la Reine ici commande en mon abſence;
Difpofez tout le monde à fon obéiſſance;
Laiſſez, pour recevoir & pour donner fes loix,
Votre fils Ménécée, & j'en ai fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
Et fa vertu ſuffit pour les rendre aſſurés.
Commandez-lui, Madame. *(à Créon.)*
Et vous, vous me fuivrez.

CREON.

Quoi, Seigneur...

ETEOCLE.

Oui, Créon, la choſe eſt réfolue.

CREON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue?

ETEOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas.
Faites ce que j'ordonne, & venez sur mes pas.

SCENE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE.

CREON.

QU'avez-vous fait, Madame, & par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver;
Et par ce seul conseil Thebes se peut sauver.

CREON.

Hé quoi, Madame, hé quoi, dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le Roi se laisse ôter la victoire des mains?

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toûjours si belle;
La honte & les remords vont souvent après elle.
Quand deux freres armés vont s'égorger entr'eux,

Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire?

CREON.

Leur courroux est trop grand...

JOCASTE.

Il peut être adouci.

CLEON.

Tous deux veulent regner.

JOCASTE.

Ils regneront aussi.

CREON.

On ne partage point la grandeur souveraine,
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte & qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intérêt de l'Etat leur servira de Loi.

CREON.

L'intérêt de l'Etat est de n'avoir qu'un Roi,
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses Provinces,
Accoutume à ses loix & le peuple & les Princes.
Ce regne interrompu de deux Rois différens,
En lui donnant deux Rois, lui donne deux tyrans.
Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire,
Un frere détruiroit ce qu'auroit fait un frere.
Vous les verriez toûjours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'Etat.
Ce terme limité que l'on veut leur prescrire,
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour à tour;
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour;

Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage;
Et d'horribles dégats signalent leur passage.

JOCASTE.

On les verroit plutôt, par de nobles projets,
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine;
Qu'elle assure à mes fils le Trône où vous tendez,
Et va rompre le piege où vous les attendez.
Comme, après leur trépas, le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux Princes mes fils,
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune;
Vous inspirez au Roi vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CREON.

Je ne me repais point de pareilles chimeres,
Mes respects pour le Roi sont ardens & sinceres;
Et mon ambition est de le maintenir
Au Trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime;
Je hais ses ennemis, & c'est-là tout mon crime;
Je ne m'en cache point; mais, à ce que je vois,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

JOCASTE.

Je suis mere, Créon; & si j'aime son frere,
La personne du Roi ne m'en est pas moins chere.
De lâches Courtisans peuvent bien le haïr,
Mais une mere enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE.

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres;
Les ennemis du Roi ne sont pas tous les vôtres;
Créon, vous êtes pere, & dans ces ennemis,
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sçait de quelle ardeur Hémon sert Polinice.

CREON.

Oui, je le sais, Madame, & je lui fais justice;
Je le dois, en effet, distinguer du commun;
Mais c'est pour le haït encor plus que pas un;
Et je souhaiterois, dans ma juste colere,
Que chacun le haït comme le hait son pere.

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CREON.

Je le vois bien, Madame, & c'est ce qui m'afflige;
Mais je sçais bien à quoi sa révolte m'oblige;
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toujours le parti des rebelles;
Leurs grandes actions sont les plus criminelles;
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les Rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Ecoutez un peu mieux la voix de la nature.

CREON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un pere à ce point doit-il être emporté?
Vous avez trop de haine.

CREON.

Et vous, trop de bonté.
C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CREON.

Je sçais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sçais quel sujet vous le rend odieux.

CREON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes;
Tout vous semble permis; mais craignez mon courroux.
Vos libertés enfin retomberoient sur vous.

ANTIGONE.

L'intérêt du public agit peu sur son ame,
Et l'amour du Pays nous cache une autre flamme.
Je la sçais; mais, Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toûjours.

CREON.

Je le ferai, Madame, & je veux, par avance,
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi-bien mes respects redoublent vos mépris;
Et je vais faire place à ce bienheureux fils.
Le Roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.
Adieu. Faites venir Hémon & Polinice.

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux;
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

SCENE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Le perfide! A quel point son insolence monte!

JOCASTE.

Ses superbes discours tourneront à sa honte,
Bientôt, si nos desirs sont exaucés des Cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chere.
Appellons promptement Hémon & votre frere;
Je suis, pour ce dessein, prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel! dispose à la paix le cœur de Polinice;
Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs;
Et, comme il faut enfin, fais parler mes douleurs.

ANTIGONE *seule.*

Et, si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O Ciel! en ramenant Hémon à son amante,
Ramene le fidele, & permets en ce jour,
Qu'en retrouvant l'amant, je retrouve l'amour.

❦❦❦
* *
*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HEMON.

HEMON.

Quoi! vous me refusez votre aimable présence,
Après un an entier de supplice & d'absence?
Ne m'avez-vous, Madame, appellé près de vous,
Que pour m'ôter si-tôt un bien qui m'est si doux?

ANTIGONE.

Et voulez-vous si-tôt que j'abandonne un frere?
Ne dois-je pas au Temple accompagner ma mere?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
Le soin de votre amour à celui de la paix?

HEMON.

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacles;
Ils iront bien, sans nous, consulter les Oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort interroge ses Dieux.
Puis-je leur demander, sans être téméraire,
S'ils ont toûjours pour moi leur douceur ordinaire?
Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié?

Durant le triste cours d'une absence cruelle,
Avez-vous souhaité que je fusse fidele?
Songiez-vous que la mort menaçoit loin de vous
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux?
Ah! d'un si bel objet, quand une ame est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous éleve sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas!
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas!
Un moment, loin de vous, me duroit une année;
J'aurois fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé, jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvoit mon amour;
Et que le souvenir de mon obéissance
Pourroit en ma faveur parler en mon absence;
Et que, pensant à moi, vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE.

Oui, je l'avois bien cru qu'une ame si fidelle
Trouveroit dans l'absence une peine cruelle;
Et, si mes sentimens se doivent découvrir,
Je souhaitois, Hémon, qu'elle vous fit souffrir;
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fit trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas; mon cœur chargé d'ennui
Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvat en lui;
Sur-tout depuis le temps que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre.
O Dieux! à quels tourmens mon cœur s'est vu soumis,

Voyant des deux côtés ses plus tendres amis !
Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles;
J'en voyois & dehors & dedans nos murailles;
Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats;
Et, mille fois le jour, je souffrois le trépas.

HEMON.

Mais enfin, qu'ai-je fait, en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma Princesse elle-même?
J'ai suivi Polinice, & vous l'avez voulu;
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je lui vouai dès-lors une amitié sincere,
Je quittai mon Pays, j'abandonnai mon pere.
Sur moi, par ce départ, j'attirai son courroux;
Et, pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon, & je vous fais justice.
C'est moi que vous serviez en servant polinice;
Il m'étoit cher alors comme il est aujourd'hui,
Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui.
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
Et j'avois sur son cœur une entiere puissance;
Je trouvois à lui plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du frere étoient ceux de la sœur.
Ah! si j'avois encor sur lui le même empire,
Il aimeroit la paix pour qui mon cœur soupire.
Notre commun malheur en seroit adouci;
Je le verrois, Hémon, vous me verriez aussi.

HEMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ai vu soupirer de douleur & de rage,
Lorsque, pour remonter au Trône paternel,

On le força de prendre un chemin si cruel.
Espérons que le Ciel, touché de nos miseres,
Achevera bientôt de reunir les freres;
Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur!

ANTIGONE.

Hélas! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage;
Je les connois tous deux, & je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les Dieux, quelquefois, font de plus grands miracles.

SCENE II.

ANTIGONE, HEMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

HE bien, apprendrons-nous ce qu'ont dit les Oracles?
Que faut-il faire?

OLYMPE.

Hélas!

ANTIGONE.

Quoi? Qu'en a-t-on appris?
Est-ce la guerre, Olympe?

OLYMPE.

Ah! c'est encore pis.

HEMON.

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce ?

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponse :

Thébains, pour n'avoir plus de guerres,
Il faut, par un ordre fatal,
Que le dernier du Sang Royal,
Par son trépas ensanglante vos terres.

ANTIGONE.

O Dieux ! que vous a fait ce sang infortuné ?
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'êtes-vous pas contens de la mort de mon pere ?
Tout notre sang doit-il sentir votre colere ?

HEMON.

Madame, cet Arrêt ne vous regarde pas.
Votre vertu vous met à couvert du trépas.
Les Dieux sçavent trop bien connoître l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance.
Mon innocence, Hémon, seroit un foible appui ;
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.
Je l'attends cette mort, & je l'attends sans plainte ;
Et, s'il faut avouer le sujet de ma crainte,
C'est pour vous que je crains : oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous ;
Et je ne vois que trop que le courroux céleste
Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste,

Et fera regretter aux Princes des Thébains,
De n'être pas ſortis du dernier des humains.

HEMON.

Peut-on ſe repentir d'un ſi grand avantage ?
Un ſi noble trépas flatte trop mon courage ;
Et du ſang de ſes Rois il eſt beau d'être iſſu,
Dût-on rendre ce ſang ſi-tôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE.

Hé quoi, ſi parmi nous on a fait quelque offenſe,
Le Ciel doit-il ſur vous en prendre la vengeance ?
Et n'eſt-ce pas aſſez du pere & des enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens ?
C'eſt à nous à payer pour les crimes des nôtres ;
Puniſſez-nous, grands Dieux ! mais épargnez les autres.
Mon pere, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui ;
Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
Le Ciel punit ſur vous, & ſur votre famille,
Et les crimes du pere & l'amour de la fille ;
Et ce funeſte amour vous nuit encore plus,
Que les crimes d'Œdipe & le ſang de Laius.

HEMON.

Quoi, mon amour, Madame ! Et qu'a-t-il de funeſte ?
Eſt-ce un crime qu'aimer une beauté céleſte ?
Et puiſque, ſans colere, il eſt reçu de vous,
En quoi peut-il du Ciel mériter le courroux ?
Vous ſeule en mes ſoupirs êtes intéreſſée ;
C'eſt à vous à juger s'ils vous ont offenſée ;
Tels que ſeront pour eux vos arrêts tout-puiſſans,
Ils ſeront criminels ou ſeront innocens.

Que le Ciel, à son gré, de ma perte dispose,
J'en chérirai toûjours & l'une & l'autre cause;
Glorieux de mourir pour le sang de mes Rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos loix.
Aussi bien, que ferois-je en ce commun naufrage?
Pourrois-je me résoudre à vivre davantage?
Envain les Dieux voudroient différer mon trépas,
Mon désespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine;
Attendons... Mais voici Polinice & la Reine.

SCENE III.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON.

POLINICE.

Madame, au nom des Dieux! cessez de m'arrêter.
Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter.
J'espérois que du Ciel la justice infinie,
Voudroit se déclarer contre la tyrannie;
Et que lasse de voir répandre tant de sang,
Il rendroit à chacun son légitime rang;
Mais, puisqu'ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le Ciel est injuste, écoute l'équité?
Dois-je

Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente,
Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est ?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déjà j'ai ressenti l'audace ;
Et loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un Prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance ;
De ses inimitiés rien n'arrête le cours ;
Quand il hait une fois, il veut haïr toûjours.

JOCASTE.

Mais, s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thébains redoutent votre regne,
Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à regner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner ?

POLINICE.

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maître?
Si-tôt qu'il hait un Roi, doit-on cesser de l'être?
Sa haine ou son amour sont-ce les premiers droits
Qui font monter au Trône ou descendre les Rois?
Que le peuple, à son gré, nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au Trône, & non pas son caprice;
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter;
Et s'il n'aime son Prince, il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un tyran haï de vos Provinces.

POLINICE.

Ce nom ne convient pas aux légitimes Princes;
De ce titre odieux mes droits me sont garants;
La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
Appellez de ce nom Etéocle lui-même.

JOCASTE.

Il est aimé de tous.

POLINICE.

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
Au rang où, par la force, il a sçu parvenir;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple & tyran de son frere.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet que l'on préfére un traître;
Le peuple aime un esclave, & craint d'avoir un maître:
Mais je croirois trahir la majesté des Rois,
Si je faisois le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes?
Vous lassez-vous dejà d'avoir posé les armes?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous, de verser du sang, moi, de verser des pleurs?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mere?
Ma fille, s'il se peut, retenez votre frere;
Le cruel pour vous seule avoit de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah! si pour vous son ame est sourde à la pitié,
Que pourrois-je espérer d'une amitié passée,

Qu'un long éloignement n'a que trop effacée ?
A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang :
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.
Ne cherchez plus en lui ce Prince magnanime,
Ce Prince qui montroit tant d'horreur pour le crime,
Dont l'ame généreuse avoit tant de douceur,
Qui respectoit sa mere, & chérissoit sa sœur :
La nature pour lui n'est plus qu'une chimere ;
Il méconnoit sa sœur, il méprise sa mere ;
Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers ou bien des ennemis.

POLINICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée ;
Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée ;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a sçu ravir encor l'amitié de ma sœur.
Je vous connois toûjours, & suis toûjours le même.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel ! autant que je vous aime,
Que d'être inexorable à mes tristes soupirs,
Et m'exposer encor à tant de déplaisirs ?

POLINICE.

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frere
Que de lui faire enfin cette injuste priere,
Et me vouloir ravir le sceptre de la main ?
Dieux ! qu'est-ce qu'Etéocle a de plus inhumain ?
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non, non, vos intérêts me touchent davantage ;

Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point,
Avec vos ennemis ils ne conſpirent point.
Cette paix que je veux me ſeroit un ſupplice,
S'il en devoit coûter le ſceptre à Polinice;
Et l'unique faveur, mon frere, où je prétends,
C'eſt qu'il me ſoit permis de vous voir plus long-temps.
Seulement quelques jours ſouffrez que l'on vous voie;
Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie
Qui puiſſe vous remettre au rang de vos aïeux,
Sans que vous répandiez un ſang ſi précieux.
Pouvez-vous refuſer cette grace légere
Aux larmes d'une ſœur, aux ſoupirs d'une mere?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter?
Pourquoi ſi promptement voulez-vous nous quitter?
Quoi, ce jour tout entier n'eſt-il pas de la treve?
Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'acheve?
Vous voyez qu'Etéocle a mis les armes bas;
Il veut que je vous voie, & vous ne voulez pas.

ANTIGONE.

Oui, mon frere, il n'eſt pas, comme vous, inflexible;
Aux larmes de ſa mere il a paru ſenſible;
Nos pleurs ont déſarmé ſa colere aujourd'hui;
Vous l'appellez cruel, vous l'êtes plus que lui.

HEMON.

Seigneur, rien ne vous preſſe, & vous pouvez ſans peine,

Laisser agir encor la Princesse & la Reine;
Accordez tout ce jour à leur pressant desir;
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joie au Prince votre frere,
De dire que sans vous, la paix se pouvoit faire.
Vous aurez satisfait une mere, une sœur;
Et vous aurez, sur-tout, satisfait votre honneur.
Mais que veut ce soldat? son ame est toute émue.

SCENE IV.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE,
HEMON, UN SOLDAT.

UN SOLDAT, *à Polinice.*

Seigneur, on est aux mains, & la treve est
rompue.
Créon & les Thébains, par l'ordre de leur Roi,
Attaquent votre armée, & violent leur foi.
Le brave Hippomédon s'efforce en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance;
Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLINICE.

Ah, les traîtres! Allons, Hémon, il faut partir.
(*à la Reine.*)
Madame, vous voyez comme il tient sa parole;
Mais il veut le combat, il m'attaque, & j'y vole.

JOCASTE.

Polinice, mon fils... Mais il ne m'entend plus;

Auſſi-bien que mes pleurs, mes cris ſont ſuperflus.
Chere Antigone, allez, courez à ce barbare.
Du moins, allez prier Hémon qu'il les ſépare.
La force m'abandonne, & je n'y puis courir;
Tout ce que je puis faire, hélas! c'eſt de mourir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

OLympe; va-t-en voir ce funeſte ſpectacle.
Va voir ſi leur fureur n'a point trouvé d'obſtacle;
Si rien n'a pû toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce deſſein Ménécée eſt ſorti.

OLYMPE.

Je ne ſçais quel deſſein animoit ſon courage,
Une héroïque ardeur brilloit ſur ſon viſage;
Mais vous devez, Madame, eſpérer juſqu'au bout.

JOCASTE.

Va tout voir, chere Olympe, & me viens dire tout:
Eclaircis promptement ma triſte inquiétude.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laiſſer dans cette ſolitude?

JOCASTE.

Va, je veux être ſeule en l'état où je ſuis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.

SCENE II.

JOCASTE *seule.*

DUreront-ils toûjours ces ennuis si funestes?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas?
O Ciel! que tes rigueurs seroient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accabloit les coupables!
Et que tes châtimens paroissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis!
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infame
Où de mon propre fils je me trouvois la femme,
Le moindre des tourmens que mon cœur a souf-
ferts,
Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers:
Et toutefois, ô Dieux! un crime involontaire
Devoit-il attirer toute votre colere?
Le connoissois-je, hélas! ce fils infortuné?
Vous-mêmes, dans mes bras vous l'avez amené.
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands Dieux la suprême justice!
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas.
Ils nous le font commettre, & ne l'excusent pas,
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables?
Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en cour-
roux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux?

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

HE bien, en est-ce assez? L'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide?
Parlez, parlez, ma fille.

ANTIGONE.

Ah! Madame, en effet
L'Oracle est accompli, le Ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoi! mes deux fils sont morts?

ANTIGONE.

Un autre sang, Madame,
Rend la paix à l'Etat, & le calme à votre ame;
Un sang digne des Rois dont il est découlé,
Un héros pour l'Etat s'est lui-même immolé.
Je courois pour fléchir Hémon & Polinice,
Ils étoient déjà loin avant que je sortisse,
Ils ne m'entendoient plus; & mes cris douloureux,
Vainement par leur nom les rappelloient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille;
Et moi je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardoit comme moi
L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroi.
A cet instant fatal, le dernier de nos Princes,
L'honneur de notre sang, l'espoir de nos Provinces,

Ménécée, en un mot, digne frere d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'être fils de Créon,
De l'amour du Pays montrant son ame atteinte;
Au milieu des deux Camps s'est avancé sans crainte;
Et se faisant ouir des Grecs & des Thébains :
Arrêtez, a-t-il dit, *arrêtez, inhumains.*
Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle.
Les soldats étonnés de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours;
Et ce Prince aussi-tôt poursuivant son discours:
Apprenez, a-t-il dit, *l'arrêt des destinées,*
Par qui vous allez voir vos miseres bornées.
Je suis le dernier sang de vos Rois descendu,
Qui, par l'ordre des Dieux, doit être répandu.
Recevez donc ce sang que ma main va répandre;
Et Recevez la paix où vous n'osiez prétendre.
Il se tait, & se frappe en achevant ces mots;
Et les Thébains voyant expirer ce héros,
Comme si leur salut devenoit leur supplice,
Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce frere tout en sang.
Créon, à son exemple, a jetté bas les armes,
Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes;
Et l'un & l'autre Camp, les voyant retirés,
Ont quitté le combat & se sont séparés:
Et moi, le cœur tremblant, & l'ame toute émue,
D'un si funeste objet j'ai détourné la vue,
De ce Prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, & j'en frémis d'horreur.
Est-il possible, ô Dieux! qu'après ce grand miracle,

Le repos des Thébains trouve encor quelque obſtacle ?
Cet illuſtre trépas ne peut-il vous calmer,
Puiſque même mes fils s'en laiſſent déſarmer ?
La refuſerez-vous, cette noble victime ?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous puniſſez,
Quels crimes par ce ſang ne ſeront effacés ?

ANTIGONE.

Oui, oui, cette vertu ſera récompenſée ;
Les Dieux ſont trop payés du ſang de Ménécée ;
Et le ſang d'un héros, auprès des Immortels,
Vaut ſeul plus que celui de mille criminels.

JOCASTE.

Connoiſſez mieux du Ciel la vengeance fatale ;
Toûjours à ma douleur il met quelque intervalle :
Mais, hélas ! quand ſa main ſemble me ſecourir,
C'eſt alors qu'il s'apprête à me faire périr.
Il a mis cette nuit quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je viſſe tout en armes.
S'il me flatte auſſi-tôt de quelque eſpoir de paix,
Un Oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amene mon fils, il veut que je le voie ;
Mais, hélas ! combien cher me vend-il cette joie !
Ce fils eſt inſenſible, & ne m'écoute pas,
Et ſoudain il me l'ôte & l'engage aux combats.
Ainſi, toûjours cruel, & toûjours en colere,
Il feint de s'appaiſer, & devient plus ſévere ;
Il n'interrompt ſes coups que pour les redoubler,
Et retire ſon bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE.

Madame, eſpérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle.
Polinice endurci n'écoute que ses droits;
Du peuple & de Créon l'autre écoute la voix;
Oui, du lâche Créon; cette ame intéressée
Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée:
Envain pour nous sauver, ce grand Prince se perd,
Le pere nous nuit plus que le fils ne nous sert.
De deux jeunes héros cet infidele pere....

ANTIGONE.

Ah! le voici, Madame, avec le Roi mon frere.

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON.

JOCASTE.

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi?

ETEOCLE.

Madame, ce combat n'est pas venu de moi;
Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres;
Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé,
Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille, sans doute, alloit être cruelle,
Et son événement vuidoit notre querelle,
Quand du fils de Créon l'héroïque trépas,

De tous les combattans a retenu le bras.
Ce Prince, le dernier de la race Royale,
S'est appliqué des Dieux la réponse fatale:
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du Pays noblement transporté.

JOCASTE.

Ah! si le seul amour qu'il eut pour la patrie,
Le rendit insensible aux douceurs de la vie;
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement,
De votre ambition vaincre l'emportement?
Un exemple si beau vous invite à le suivre;
Il ne faudra cesser de regner ni de vivre.
Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr votre frere;
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a sçu faire.
O Dieux! aimer un frere est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie & courir à la mort?
Et doit-il être enfin plus facile à un autre
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre?

ETEOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous;
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux:
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie:
La gloire, bien souvent nous porte à la haïr;
Mais peu de Souverains font gloire d'obéir.
Les Dieux vouloient son sang; & ce Prince, sans crime,

Ne pouvoit à l'Etat refuser sa victime;
Mais ce même Pays, qui demandoit mon sang,
Demande que je regne & m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte, il faut que j'y demeure.
Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure;
Et Thebes me verra, pour appaiser son sort,
Et descendre du Trône, & courir à la mort.

CREON.

Ah! Ménécée est mort, le Ciel n'en veut point d'autre,
Laissez couler son sang sans y mêler le vôtre;
Et puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits.

ETEOCLE.

Hé quoi, même Créon pour la paix se déclare?

CREON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le Ciel m'a plongé.
Mon fils est mort, Seigneur.

ETEOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

CREON.

Sur qui me vengerois-je en ce malheur extrême?

ETEOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thebes même;
Vengez-la, vengez-vous.

CREON.

Ah! dans ses ennemis,
Je trouve votre frere, & je trouve mon fils.
Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre?
Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré;

Serai-je facrilege ou bien dénaturé?
Souillerai-je ma main d'un fang que je révére?
Serai-je parricide, afin d'être bon pere?
Un fi cruel difcours ne me peut foulager,
Et ce feroit me perdre au-lieu de me venger.
Tout le foulagement où ma douleur afpire,
C'eft qu'au moins mes malheurs fervent à votre
Empire.
Je me confolerai, fi ce fils que je plains
Affure par fa mort le repos des Thébains.
Le Ciel promet la paix au fang de Ménécée;
Achevez-la, Seigneur, mon fils l'a commencée;
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu;
Et que fon fang envain ne foit pas répandu.

JOCASTE.

Non; puifqu'à nos malheurs vous devenez fenfible,
Au fang de Ménécée il n'eft rien d'impoffible.
Que Thebes fe raffure après ce grand effort;
Puifqu'il change vôtre ame, il changera fon fort.
La paix, dès ce moment n'eft plus défefpérée;
Puifque Créon la veut, je la tiens affurée:
Bientôt ces cœurs de fer fe verront adoucis;
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.
(à Etéocle.)
Qu'un fi grand changement vous défarme & vous
touche,
Quittez, quittez, mon fils, cette haine farouche,
Soulagez une mere & confolez Créon:
Rendez-moi Polinice, & lui rendez Hémon.

ETEOCLE.

Mais enfin, c'eft vouloir que je m'impofe un
maître;

Vous ne l'ignorez pas, Polinice veut l'être;
Il d mande ſur-tout le pouvoir ſouverain,
Et ne veut revenir que le ſceptre à la main.

SCENE V.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, ATTALE.

ATTALE, *à Etéocle.*

Polinice, Seigneur, demande une entrevue;
C'eſt ce que d'un héros nous apprend la venue.
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en ſon Camp.

CREON.

Peut-être qu'adouci,
Il ſonge à terminer une guerre ſi lente;
Et ſon ambition n'eſt plus ſi violente.
Par ce dernier combat, il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins auſſi puiſſant que lui.
Les Grecs mêmes ſont las de ſervir ſa colere;
Et j'ai ſçu depuis peu, que le Roi ſon beau-pere,
Préférant à la guerre un ſolide repos,
Se réſerve Mycéne, & le fait Roi d'Argos.
Tout courageux qu'il eſt, ſans doute il ne ſouhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puiſqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce deſſein de l'affermir vous-même;

Et lui promettez tout, hormis le diadême.

ETEOCLE.

Hormis le diadême, il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CREON.

Oui, puisqu'il le veut bien,
Vous ferez plus tout seul que nous ne sçaurions faire,
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ETEOCLE.

Allons donc le chercher.

JOCASTE.

Mon fils, au nom des Dieux!
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, qu'il vienne, qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut à sa personne.
Allons.

ANTIGONE.

Ah! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCENE VI.

CREON, ATTALE.

CREON.

L'Intérêt des Thébains n'est pas ce qui vous touche,

Dédaigneuse

Dédaigneuse Princesse ; & cette ame farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bientôt si la fiere Antigone,
Aussi-bien que mon cœur dédaignera le Trône ;
Nous verrons, quand les Dieux m'auront fait votre Roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE.

Et qui n'admireroit un changement si rare ?
Créon même, Créon pour la paix se déclare.

CREON.

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins ?

ATTALE.

Oui, je le crois, Seigneur, quand j'y pensois le moins ;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime
Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau ;
Et qui peut immoler sa haine à sa patrie,
Lui pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CREON.

Ah ! sans doute, qui peut, d'un généreux effort,
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort.
Quoi ! je négligerois le soin de ma vengeance ?
Et de mon ennemi je prendrois la défense ?
De la mort de mon fils Polinice est l'auteur,
Et moi je deviendrois son lâche protecteur !
Quand je renoncerois à cette haine extrême,
Pourrois-je bien cesser d'aimer le diadême ?
Non, non, tu me verras, d'une constante ardeur,

Haïr mes ennemis, & chérir ma grandeur.
Le trône fit toûjours mes ardeurs les plus cheres,
Je rougis d'obéir où regnerent mes peres;
Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
Sur-tout, depuis deux ans ce noble soin m'inspire;
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'Empire.
Des Princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Etéocle d'abord j'appuyai l'injustice;
Je lui fis refuser le trône à Polinice;
Tu sçais que je pensois dès-lors à m'y placer;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

ATTALE.

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes?
Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux?

CREON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
Et le courroux du Ciel me la rend trop cruelle,
Il s'arme contre moi de mon propre dessein;
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumoit lorsque, pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polinice;
Les deux freres par moi devinrent ennemis,
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin, ce même jour je fais rompre la treve,
J'excite le soldat, tout le Camp se souleve,

On se bat; & voilà qu'un fils désespéré
Meurt, & rompt un combat que j'ai tant préparé.
Mais il me reste un fils; & je sens que je l'aime,
Tout rebelle qu'il est, & tout mon rival même;
Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis;
Il m'en coûteroit trop s'il m'en coûtoit deux fils.
Des deux Princes, d'ailleurs, la haine est trop puissante;
Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente;
Moi-même je sçaurai si bien l'envenimer,
Qu'ils périront tous deux, plutôt que de s'aimer.
Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais, quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas sçu retenir.
L'on hait avec excès lorsqu'on haït un frere,
Mais leur éloignement rallentit leur colere.
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
Quand il est loin de nous, on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient;
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient;
Que rappellant leur haine, au-lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

ATTALE.

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même;
On porte ses remords avec le diadême.

CREON.

Quand on est sur le trône on a bien d'autres soins,
Et les remords sont ceux qui nous pesent le moins.
Du plaisir de regner une ame possédée,
De tout le temps passé détourne son idée;

Et de tout autre objet un eſprit éloigné,
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point regné.
Mais, allons. Le remord n'eſt pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche.
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts;
Mais, Attale, on commet les ſeconds ſans remords.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ETEOCLE, CREON.

ETEOCLE.

OUi, Créon, c'eſt ici qu'il doit bientôt ſe rendre,
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut; mais je répondrois bien
Que par cette entrevue on n'avancera rien.
Je connois Polinice & ſon humeur altiere;
Je ſçais bien que ſa haine eſt encor toute entiere;
Je ne crois pas qu'on puiſſe en arrêter le cours;
Et pour moi, je ſens bien que je le hais toûjours.

CREON.

Mais s'il vous céde enfin la grandeur ſouveraine,
Vous devez, ce me ſemble, appaiſer votre haine.

ETEOCLE.

Je ne ſçais ſi mon cœur s'appaiſera jamais;

Ce n'eſt pas ſon orgueil, c'eſt lui ſeul que je hais.
Nous avons l'un & l'autre une haine obſtinée;
Elle n'eſt pas, Créon, l'ouvrage d'une année;
Elle eſt née avec nous; & ſa noire fureur,
Auſſi-tôt que la vie, entra dans notre cœur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance,
Que dis-je? Nous l'étions avant notre naiſſance:
Triſte & fatal effet d'un ſang inceſtueux.
Pendant qu'un même ſein nous renfermoit tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre inteſtine,
De nos diviſions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le ſçais, paru dans le berceau,
Et nous ſuivront peut-être encor dans le tombeau.
On diroit que le Ciel, par un arrêt funeſte,
Voulut de nos parens punir ainſi l'inceſte;
Et que dans notre ſang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir & la haine & l'amour;
Et maintenant, Créon, que j'attends ſa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, & plus il me ſemble odieux;
Et ſans doute il faudra qu'elle éclate à ſes yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'Empire.
Il faut, il faut qu'il fuie, & non qu'il ſe retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié;
Et je crains ſon courroux moins que ſon amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que ſa fureur au moins autoriſe la mienne;
Et puiſqu'enfin mon cœur ne ſçauroit ſe trahir,
Je veux qu'il me déteſte afin de le haïr.
Tu verras que ſa rage eſt encore la même,
Et que toûjours ſon cœur aſpire au diadême;

Qu'il m'abhorre toûjours, & veut toûjours regner;
Et qu'on peut bien le vaincre, & non pas le gagner.

CREON.

Domptez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible;
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Eprouvez ce que peut un bras toûjours vainqueur.
Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
Je serai le premier à reprendre les armes;
Et si je demandois qu'on en rompit le cours,
Je demande encor plus que vous regniez toujours.
Que la guerre s'enflamme & jamais ne finisse,
S'il faut, avec la paix, recevoir Polinice.
Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux;
La guerre & ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple Thébain vous parle par ma bouche;
Ne le soumettez pas à ce Prince farouche;
Si la paix se peut faire, il la veut comme moi.
Sur-tout, si vous l'aimez, conservez lui son Roi.
Cependant, écoutez le Prince votre frere;
Et s'il se peut, Seigneur, cachez votre colere;
Feignez... Mais quelqu'un vient.



SCENE II.

ETEOCLE, CREON, ATTALE.

ETEOCLE.

Sont-ils bien près d'ici?
Vont-ils venir, Attale?

ATTALE.

Oui, Seigneur, les voici.
Ils ont trouvé d'abord la Princesse & la Reine,
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.

ETEOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!

CREON, *à part.*

Ah! le voici. Fortune, acheve mon ouvrage;
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage.

SCENE III.

JOCASTE, ETEOCLE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON, CREON.

JOCASTE, *à Etéocle.*

Me voici donc tantôt au comble de mes vœux,

Puiſque déjà le Ciel vous raſſemble tous deux.
Vous revoyez un frere après deux ans d'abſence,
Dans ce même Palais où vous prîtes naiſſance;
Et moi, par un bonheur où je n'oſois penſer,
L'un & l'autre à la fois je vous puis embraſſer.
Commencez donc, mon fils, cette union ſi chere;
Et que chacun de vous reconnoiſſe ſon frere.
Tous deux dans votre frere enviſagez vos traits:
Mais pour mieux en juger, voyez-les de plus près.
Sur-tout que le ſang parle, & faſſe ſon office.
Approchez, Etéocle; avancez, Polinice.
Hé quoi? Loin d'approcher vous reculez tous
deux?
D'où vient ce ſombre accueil & ces regards fâcheux?
N'eſt-ce point que chacun, d'une ame irréſolue,
Pour ſaluer ſon frere attend qu'il le ſalue?
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embraſſer le premier?
Etrange ambition qui n'aſpire qu'au crime,
Où le plus furieux paſſe pour magnanime!
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux;
Et les premiers vaincus ſont les plus généreux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage;
Qui voudra le premier triompher de ſa rage.
Quoi! vous n'en faites rien? C'eſt à vous d'avancer;
Et venant de ſi loin, vous devez commencer.
Commencez, Polinice, embraſſez votre frere;
Et montrez...

ETEOCLE.

Hé! Madame, à quoi bon ce myſtere?
Tous ces embraſſemens ne ſont guere à propos;

Qu'il parle, qu'il s'explique & nous laisse en repos.

POLINICE.

Quoi! faut-il davantage expliquer mes pensées?
On les peut découvrir par les choses passées;
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le Trône m'est dû.

ETEOCLE.

Et ces mêmes combats, & cette même guerre,
Ce sang, qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le Trône est à moi;
Et tant que je respire, il ne peut être à toi.

POLINICE.

Tu sçais qu'injustement tu remplis cette place.

ETEOCLE.

L'injustice me plait pourvu que je t'en chasse.

POLINICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ETEOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE.

O Dieux! que je me vois cruellement déçue!
N'avois-je tant pressé cette fatale vue,
Que pour les désunir encor plus que jamais?
Ah! mes fils, est-ce là comme on parle de paix?
Quittez, au nom des Dieux! ces tragiques pensées,
Ne renouvellez point vos discordes passées:
Vous n'êtes point ici dans un champ inhumain.
Est-ce moi qui vous met les armes à la main?
Considérez ces lieux où vous prites naissance;
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance?

C'eſt ici que tous deux vous reçutes le jour ;
Tout ne vous parle ici que de paix & d'amour.
Ces Princes, votre ſœur, tout condamne vos haines;
Enfin moi, qui pour vous pris toûjours tant de peines,
Qui pour vous réunir, immolerois... Hélas!
Ils détournent la tête, & ne m'écoutent pas.
Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'ame trop dure;
Ils ne connoiſſent plus la voix de la nature :
(*à Polinice.*)
Et vous que je croyois plus doux & plus ſoumis...

POLINICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis ;
Il ne ſçauroit regner ſans ſe rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême juſtice eſt ſouvent une injure.
Le Trône vous eſt dû, je n'en ſçaurois douter ;
Mais vous le renverſez, en voulant y monter.
Ne vous laſſez-vous point de cette affreuſe guerre ?
Voulez-vous ſans pitié déſoler cette terre,
Détruire cet Empire, afin de le gagner?
Eſt-ce donc ſur des morts que vous voulez regner?
Thebes, avec raiſon, craint le regne d'un Prince
Qui de fleuves de ſang inonde ſa Province ;
Voudroit-elle obéir à votre injuſte loi ?
Vous êtes ſon Tyran avant qu'être ſon Roi.
Dieux! ſi devenant grand, ſouvent on devient pire;
Si la vertu ſe perd quand on gagne l'Empire ;
Lorſque vous regnerez, que ferez-vous, hélas !

Si vous êtes cruel quand vous ne regnez pas?

POLINICE.

Ah! si je suis cruel, on me force de l'être;
Et de mes actions je ne suis pas le maître.
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint;
Et c'est injustement que le peuple me craint.
Mais il faut en effet soulager ma patrie;
De ses gémissemens mon ame est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours;
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours;
Et sans faire gémir ni Thebes ni la Grece,
A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse;
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE.

Du sang de votre frere!

POLINICE.

Oui, Madame, du sien.
Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
Oui, cruel! & c'est-là le dessein qui m'amene.
Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeller;
A tout autre qu'à toi je craignois d'en parler.
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eut annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis, tu le sçais conserver:
Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ETEOCLE.

J'accepte ton dessein, & l'accepte avec joie;
Créon sçait là-dessus quel étoit mon desir.
J'eusse accepté le Trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadême;
Je te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels! de me percer le ſein;
Et commencez par moi votre horrible deſſein;
Ne conſidérez point que je ſuis votre mere,
Conſidérez en moi celle de votre frere.
Si de votre ennemi vous recherchez le ſang,
Recherchez-en la ſource en ce malheureux flanc;
Je ſuis de tous les deux la commune ennemie,
Puiſque votre ennemi reçut de moi la vie;
Cet ennemi, ſans moi, ne verroit pas le jour.
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour?
N'en doutez point, ſa mort me doit être commune;
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une;
Et ſans être ni doux, ni cruel à demi,
Il faut me perdre, ou bien ſauver votre ennemi.
Si la vertu vous plait, ſi l'honneur vous anime,
Barbares! rougiſſez de commettre un tel crime;
Ou ſi le crime, enfin, vous plaît tant à chacun,
Barbares! rougiſſez de n'en commettre qu'un.
Auſſi-bien, ce n'eſt point que l'amour vous retienne,
Si vous ſauvez ma vie en pourſuivant la ſienne.
Vous vous garderiez bien, cruels! de m'épargner,
Si je vous empêchois un moment de regner.
Polinice, eſt-ce ainſi que l'on traite une mere?

POLINICE.

J'épargne mon Pays.

JOCASTE.

Et vous tuez un frere.

POLINICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort aujourd'hui,
Vous rendra plus coupable & plus méchant que lui.

POLINICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de Cour en Cour j'aille chercher un maître?
Qu'errant & vagabond je quitte mes Etats,
Pour observer des loix qu'il ne respecte pas?
De ses propres forfaits serai-je la victime?
Le Diadême est-il le partage du crime?
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé?
Et cependant il regne, & je suis exilé.

JOCASTE.

Mais si le Roi d'Argos vous céde une couronne...

POLINICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne?
En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté?
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté?
D'un trône qui m'est dû, faut-il que l'on me chasse,
Et d'un Prince étranger que je brigue la place?
Non, non, sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-pere ou d'un pere;
La main de tous les deux vous sera toûjours chere.

POLINICE.

Non, non, la différence est trop grande pour moi;
L'un me seroit esclave, & l'autre me fait Roi.
Quoi! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme?
D'un éclat si honteux je rougirois dans l'ame.

Le trône, ſans l'amour, me ſeroit donc fermé?
Je ne regnerois pas ſi l'on ne m'eut aimé ?
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paroître;
Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître;
Que le Peuple à moi ſeul ſoit forcé d'obéir;
Et qu'il me ſoit permis de m'en faire haïr.
Enfin, de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point Roi, Madame, ou l'être à juſte titre;
Que le ſang me couronne; ou, s'il ne ſuffit pas,
Je veux à ſon ſecours n'appeller que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage;
Que votre bras tout ſeul faſſe votre partage;
Et dédaignant les pas des autres Souverains,
Soyez, mon fils, ſoyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illuſtres exploits couronnez-vous vous-même;
Qu'un ſuperbe laurier ſoit votre diadême;
Regnez & triomphez, & joignez à la fois
La gloire des héros à la pourpre des Rois.
Quoi! votre ambition ſeroit-elle bornée
A regner, tour à tour, l'eſpace d'une année ?
Cherchez à ce grand cœur, que rien ne peut dompter,
Quelque trône où vous ſeul ayez droit de monter.
Mille ſceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
Sans que d'un ſang ſi cher nous la voyions trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et votre frere même ira vaincre avec vous.

POLINICE.

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimeres,

Laiſſe un uſurpateur au trône de mes peres ?

JOCASTE.

Si vous lui ſouhaitez en effet tant de mal,
Elevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toûjours un dangereux abyme ;
La foudre l'environne auſſi-bien que le crime.
Votre pere & les Rois qui vous ont devancés,
Si-tôt qu'ils y montoient, s'en ſont vu renverſés.

POLINICE.

Quand je devrois au Ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterois plutôt que de ramper à terre.
Mon cœur, jaloux du ſort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, Madame, & tomber avec eux.

ETEOCLE

Je ſçaurai t'épargner une chûte ſi vaine.

POLINICE.

Ah! ta chûte, crois-moi, précédera la mienne.

JOCASTE.

Mon fils, ſon regne plait.

POLINICE.

Mais il m'eſt odieux.

JOCASTE.

Il a pour lui le peuple.

POLINICE.

Et j'ai pour moi les Dieux.

ETEOCLE.

Les Dieux de ce haut rang te vouloient interdire,
Puiſqu'ils m'ont élevé le premier à l'Empire.
Ils ne ſçavoient que trop, lorſqu'ils firent ce choix,
Qu'on veut regner toûjours quand on regne une fois.

Jamais dessus un trône on ne vit plus d'un maître;
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse
être;
L'un des deux, tôt ou tard se verroit renversé,
Et d'un autre soi-même on y feroit pressé.
Jugez-donc par l'horreur que ce méchant me
donne,
Si je puis avec lui partager ma couronne.

POLINICE.

Et moi, je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumiere des Cieux.

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie;
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sçauroient vous changer,
Que tardez-vous? Allez vous perdre & me venger.
Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos peres:
Montrez, en vous tuant, comme vous êtes freres;
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour;
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse,
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse;
Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir;
Et moi, je vais, cruels! vous apprendre à mourir.



SCENE

SCENE IV.

ANTIGONE, ETEOCLE, POLINICE, CREON, HEMON.

ANTIGONE.

MAdame... O Ciel, que vois-je! Hélas! rien ne les touche.

HEMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE.

Princes...

ETEOCLE.

Pour ce combat choisissons quelque lieu.

POLINICE.

Courons. Adieu, ma sœur.

ETEOCLE.

Adieu, Princesse, adieu.

ANTIGONE.

Mes freres, arrêtez. Gardes, qu'on les retienne;
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.
C'est leur être cruels que de les respecter.

HEMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE.

Ah! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore!
Si la vertu vous plait, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains;
Hélas! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE.

A Quoi te résous-tu, Princesse infortunée!
Ta mere vient de mourir dans tes bras;
Ne sçauras tu suivre ses pas,
Et finir, en mourant, ta triste destinée?
A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver?
Tes freres sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc;
Et toi seule verses des larmes,
Tous les autres versent du sang.
Quelle est de mes malheurs l'extrêmité mortelle!
Où ma douleur doit-elle recourir?
Dois-je vivre, dois-je mourir?
Un amant me retient, une mere m'appelle,
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend;
Ce que veut la raison, l'amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour!
Mais, hélas! qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour!
Oui, tu retiens, amour, mon ame fugitive:
Je reconnois la voix de mon vainqueur,

L'espérance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, & tu veux que je vive.
Tu dis que mon amant me suivroit au tombeau;
Que je dois de mes jours conserver le flambeau,
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi;
Je ne vivrois pas pour moi-même,
Et je veux vivre pour toi.
Si jamais tu doutas de ma flamme fidelle...
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCENE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

HE bien, ma chere Olympe, as-tu vu ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis courue envain, c'en étoit déjà fait;
Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui couroit & qui crioit aux armes;
Et pour vous dire, enfin, d'où venoit sa terreur.
Le Roi n'est plus, Madame, & son frere est vainqueur.
On parle aussi d'Hémon, l'on dit que son courage
S'est efforcé long-temps de suspendre leur rage;
Mais que tous ses efforts ont été superflus.
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE.

Ah! je n'en doute pas, Hémon eſt magnanime;
Son grand cœur eut toûjours trop d'horreur pour le crime;
Et l'avoit conjuré d'empêcher ce forfait;
Et s'il l'avoit pu faire, Olympe, il l'auroit fait.
Mais, hélas! leur fureur ne pouvoit ſe contraindre;
Dans des ruiſſeaux de ſang elle vouloit s'éteindre.
Princes dénaturés! vous voilà ſatisfaits;
La mort ſeule entre vous pouvoit mettre la paix.
Le trône pour vous deux avoit trop peu de place;
Il falloit entre vous mettre un plus grand eſpace;
Et que le Ciel vous mit, pour finir vos diſcords,
L'un parmi les vivans, l'autre parmi les morts.
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore!
Moins malheureux pourtant que je ne ſuis encore,
Puiſque de tous les maux qui ſont tombés ſur vous,
Vous n'en ſentez aucun, & que je les ſens tous.

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur eſt un moindre ſupplice,
Que ſi la mort vous eut enlevé Polinice.
Ce Prince étoit l'objet qui faiſoit tous vos ſoins;
Les intérêts du Roi vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il eſt vrai, je l'aimois d'une amitié ſincere;
Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois ſon frere;
Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux,
Il étoit vertueux, Olympe, & malheureux.
Mais, hélas! ce n'eſt plus ce cœur ſi magnanime;

Et c'eſt un criminel qu'a couronné ſon crime ;
Son frere plus que lui commence à me toucher ;
Devenant malheureux, il m'eſt devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il eſt triſte, & j'en connois la cauſe.
Au courroux du vainqueur la mort du Roi l'expoſe.
C'eſt de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCENE III.

ANTIGONE, CREON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

CREON.

MAdame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux?
Eſt il vrai que la Reine...

ANTIGONE.

Oui, Créon, elle eſt morte.

CREON.

O Dieux! Puis-je ſçavoir de quelle étrange ſorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau?

OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'eſt ouvert le tombeau;
Et s'étant d'un poignard en un moment ſaiſie,
Elle en a terminé ſes malheurs & ſa vie.

ANTIGONE.

Elle a ſçu prévenir la perte de ſon fils.

CREON.

Ah! Madame, il eſt vrai que les Dieux ennemis...

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous ſeul la mort du Roi mon frere,
Et n'en accuſez point la céleſte colere.
A ce combat fatal vous ſeul l'avez conduit;
Il a cru vos conſeils, ſa mort en eſt le fruit.
Ainſi de leurs flatteurs les Rois ſont les victimes;
Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes.
De la chûte des Rois vous êtes les auteurs;
Mais les Rois, en tombant, entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon, ſa diſgrace mortelle
Vous eſt funeſte autant qu'elle nous eſt cruelle;
Le Ciel, en le perdant, s'en eſt vengé ſur vous,
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CREON.

Madame, je l'avoue, & les deſtins contraires
Me font pleurer deux fils, ſi vous pleurez deux freres.

ANTIGONE.

Mes freres & vos fils! Dieux! que veut ce diſcours?
Quelqu'autre qu'Etéocle a-t-il fini ſes jours?

CREON.

Mais ne ſçavez-vous pas cette ſanglante hiſtoire?

ANTIGONE.

J'ai ſçu que Polinice a gagné la victoire;
Et qu'Hémon a voulu les ſéparer envain.

CREON.

Madame, ce combat eſt bien plus inhumain.

Vous ignorez encor mes pertes & les vôtres;
Mais, hélas! apprenez les unes & les autres.

ANTIGONE.

Rigoureuſe fortune, acheve ton courroux;
Ah! ſans doute, voici le dernier de tes coups.

CREON.

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie
Les deux Princes ſortoient pour s'arracher la vie;
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux;
Et que jamais leurs cœurs ne s'accorderent mieux.
La ſoif de ſe baigner dans le ſang de leur frere,
Faiſoit ce que jamais le ſang n'avoit ſçu faire.
Par l'excès de leur haine ils ſembloient réunis;
Et prêts à s'égorger, ils paroiſſoient amis.
Ils ont choiſi d'abord, pour leur champ de bataille,
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'eſt-là que reprenant leur premiere fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geſte menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le ſein l'un de l'autre ils cherchent un paſſage;
Et la ſeule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux ſemblent courir au-devant du trépas.
Mon fils qui de douleur en ſoupiroit dans l'ame,
Et qui ſe ſouvenoit de vos ordres, Madame,
Se jette au milieu d'eux, & mépriſe pour vous
Leurs ordres abſolus qui nous arrêtoient tous.
Il leur retient le bras, les repouſſe, les prie,
Et pour les ſéparer, s'expoſe à leur furie.
Mais il s'efforce envain d'en arrêter le cours;
Et ces deux furieux ſe rapprochent toûjours.
Il tient ferme pourtant, & ne perd point courage;

De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du Roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchat son frere, ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie!

CREON.

J'y cours, je le releve & le prends dans mes bras;
Et me reconnoissant: *Je meurs*, dit-il tout bas,
Trop heureux d'expirer pour ma belle Princesse;
Envain à mon secours votre amitié s'empresse:
C'est à ces furieux que vous devez courir;
Séparez-les, mon pere, & me laissez mourir.
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle,
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle;
Seulement Polinice en paroît affligé:
Attends, *Hémon*, dit-il, *tu vas être vengé.*
En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le combat tourne à son avantage.
Le Roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui céde la victoire, & tombe dans son sang.
Les deux camps aussi-tôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur, & les Grecs à la joie;
Et le peuple alarmé du trépas de son Roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polinice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime;
Dans le sang de son frere il semble se baigner:
Et tu meurs, lui dit-il, *& moi*, *je vais regner:*
Regarde dans mes mains l'Empire & la victoire,
Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire;

Et pour mourir encor avec plus de regret,
Traître, ſonge en mourant que tu meurs mon ſujet.
En achevant ces mots, d'une démarche fiere
Il s'approche du Roi couché ſur la pouſſiere,
Et pour le déſarmer il avance le bras.
Le Roi, qui ſemble mort, obſerve tous ſes pas;
Il le voit, il l'attend, & ſon ame irritée,
Pour quelque grand deſſein ſemble s'être arrêtée.
L'ardeur de ſe venger flatte encor ſes deſirs,
Et retarde le cours de ſes derniers ſoupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reſte,
Et ſa mort au vainqueur eſt un piege funeſte;
Et dans l'inſtant fatal que ce frere inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main,
Il lui perce le cœur, & ſon ame ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie.
Polinice frappé pouſſe un cri dans les airs,
Et ſon ame en courroux s'enfuit dans les enfers.
Tout mort qu'il eſt, Madame, il garde ſa colere,
Et l'on diroit qu'encore il menace ſon frere.
Son viſage, où la mort a répandu ſes traits,
Demeure plus terrible & plus fier que jamais.

ANTIGONE.

Fatale ambition, aveuglement funeſte,
D'un oracle cruel ſuite trop manifeſte!
De tout le ſang Royal il ne reſte que nous,
Et plut aux Dieux, Créon, qu'il ne reſtat que vous;
Et que mon déſeſpoir prévenant leur colere,
Eut ſuivi de plus près le trépas de ma mere!

CREON.

Il eſt vrai que des Dieux le courroux embraſé,

Pour nous faire périr semble s'être épuisé;
Car enfin, sa rigueur, vous le voyez, Madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre ame.
En m'arrachant mes fils...

ANTIGONE.

Ah! vous regnez, Créon;
Et le Trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moi, de grace, un peu de solitude,
Et ne contraignez point ma triste inquiétude;
Aussi-bien mes chagrins passeroient jusqu'à vous;
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le Trône vous attend, le peuple vous appelle:
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu. Nous ne faisons tous deux que nous gêner;
Je veux pleurer, Créon, & vous voulez regner.

CREON, *arrêtant Antigone.*

Ah! Madame, regnez & montez sur le Trône;
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez.
La Couronne est à vous.

CREON.

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE.

Je la refuserois de la main des Dieux même;
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadême!

CREON.

Je sçais que ce haut rang n'a rien de glorieux,
Qui ne céde à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connois indigne.
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut mériter,

Que faut-il faire enfin, Madame ?

ANTIGONE.

M'imiter.

CREON.

Que ne ferois-je point pour une telle grace !
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse.
Je suis prêt . . .

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

CREON, *la suivant.*

J'attends vos loix ici.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.

SCENE IV.

CREON, ATTALE, GARDES.

ATTALE.

SOn courroux feroit-il adouci ?
Croyez-vous la fléchir ?

CREON.

Oui, oui, mon cher Attale :
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale ;
Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au Trône, & l'amant couronné.
Je demandois au Ciel la Princesse & le trône,
Il me donne le sceptre, & m'accorde Antigone.
Pour couronner ma tête & ma flamme en ce jour,

Il arme en ma faveur & la haine & l'amour.
Il allume pour moi deux paſſions contraires,
Il attendrit la ſœur, il endurcit les freres,
Il aigrit leur courroux, il fléchit ſa rigueur;
Et m'ouvre en même-temps, & leur trône & ſon cœur.

ATTALE.

Il eſt vrai, vous avez toute choſe proſpere,
Et vous feriez heureux, ſi vous n'étiez point pere.
L'ambition, l'amour n'ont rien à deſirer;
Mais, Seigneur, la nature a beaucoup à pleurer:
En perdant vos deux fils...

CREON.

Oui, leur perte m'afflige;
Je ſçais ce que de moi le rang de pere exige,
Je l'étois, Mais ſur-tout j'étois né pour regner;
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de pere, Attale, eſt un titre vulgaire;
C'eſt un don que le Ciel ne nous refuſe guere.
Un bonheur ſi commun n'a pour moi rien de doux;
Ce n'eſt pas un bonheur s'il ne fait des jaloux.
Mais le trône eſt un bien dont le Ciel eſt avare;
Du reſte des mortels ce haut rang nous ſépare.
Bien peu ſont honorés d'un don ſi précieux;
La terre a moins de Rois que le Ciel n'a de Dieux.
D'ailleurs, tu ſçais qu'Hémon adoroit la Princeſſe,
Et qu'elle eut pour ce Prince une extrême tendreſſe.
S'il vivoit, ſon amour au mien feroit fatal;

En me privant d'un fils, le Ciel m'ôte un rival.
Ne me parle donc plus que de sujet de joie :
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en
proie ;
Et sans me rappeller des ombres des enfers,
Dis moi ce que je gagne, & non ce que je perds.
Parle moi de regner, parle moi d'Antigone ;
J'aurai bientôt son cœur, & j'ai déjà le trône.
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi,
J'étois pere & sujet, je suis amant & Roi.
La Princesse & le trône ont pour moi tant de
charmes,
Que ... Mais Olympe vient.

ATTALE.

Dieux! elle est toute en larmes.

SCENE V.

CREON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

OLYMPE.

QU'attendez-vous, Seigneur, la Princesse n'est
plus.

CREON.

Elle n'est plus, Olympe !

OLYMPE.

Ah! regrets superflus !
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine ;

Bien plus pour m'éviter que pour ſuivre ſes pas.
Mais duſſiez-vous encor m'être auſſi rigoureuſe ;
Ma préſence aux enfers vous fut-elle odieuſe ;
Dut après le trépas vivre votre courroux ;
Inhumaine, je vais y deſcendre après vous.
Vous y verrez toûjours l'objet de votre haine,
Et toûjours mes ſoupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter :
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc...

ATTALE, *lui arrachant ſon épée.*

Ah ! Seigneur, quelle cruelle envie...

CREON.

Ah ! c'eſt m'aſſaſſiner que me ſauver la vie.
Amour, rage, tranſports, venez à mon ſecours ;
Venez, & terminez mes déteſtables jours.
De ces cruels amis trompez tous les obſtacles.
Toi, juſtifie, ô Ciel ! la foi de tes oracles.
Je ſuis le dernier ſang du malheureux Laius ;
Perdez-moi, Dieux cruels ! ou vous ſerez déçus.
Reprenez, reprenez cet Empire funeſte ;
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reſte.
Le trône & vos préſens excitent mon courroux,
Un coup de foudre eſt tout ce que je veux de vous.
Ne le refuſez pas à mes vœux, à mes crimes,
Ajoutez mon ſupplice à tant d'autres victimes.
Mais envain je vous preſſe, & mes propres forfaits
Me font déjà ſentir tous les maux que j'ai faits.
Polinice, Etéocle, Jocaſte, Antigone,
Mes fils que j'ai perdus pour m'élever au trône,

Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrêtez... Mon trépas va venger votre perte ;
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte :
Je ressens à la fois mille tourmens divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux Enfers.

(Il tombe entre les mains des Gardes.)

FIN.



AMPHITRYON
COMÉDIE.
Par Monsieur MOLIERE.



ACTEURS.

JUPITER, *sous la figure d'Amphitryon.*

MERCURE, *sous la figure de Sosie.*

AMPHITRYON, *Général des Thébains.*

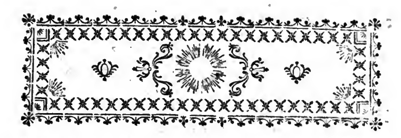
ALCMENE, *Femme d'Amphitryon.*

CLEANTHIS, *Suivante d'Alcmene, & Femme de Sosie.*

ARGATIPHONTIDAS,
NAUCRATES,
POLIDAS,
POSICLE'S, } *Capitaines Thébains.*

SOSIE, *Valet d'Amphitryon.*

La Scene est à Thebes devant le Palais d'Amphitryon.



AMPHITRYON
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE.

Qui va là? Hé? ma peur à chaque pas s'accroît!
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah, quelle audace sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon maître couvert de gloire
Me joue ici d'un vilain tour!
Quoi! si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire!
Et pour me renvoyer, annoncer son retour,
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fut jour?

Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis ?
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux, tout soit dans la nature
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service,
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.
Vers la retraite, envain la raison nous appelle,
Envain notre dépit quelquefois y consent;
Leur vue a sur notre zele
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant,
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambassade
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmene un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas ?
N'importe, parlons-en & d'estoc & de taille,

Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils se sont tenus loin?
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mene,
Et cette lanterne est Alcmene
A qui je me dois adresser.
(*Sosie pose sa lanterne à terre.*)
Madame, Amphitryon mon maître & votre époux...
Bon. Beau début! L'esprit toûjours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du desir qu'il a de se voir près de vous.
Ah! vraiment, mon pauvre Sosie,
A te revoir j'ai de la joie au cœur.
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
Bien répondu. *Comment se porte Amphitryon?*
Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception!
Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
Rendre mon ame satisfaite?
Le plutôt qu'il pourra, Madame, assurément;
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
Ah! *Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?*
Que dit-il? que fait-il? Contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,

Et fait trembler les ennemis.
Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?
Que sont les révoltés; dis-moi, quel est leur sort?
Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort;
Nous les avons taillés en pieces,
Mis Prétélas leur chef à mort,
Pris Télebe d'assaut, & déjà dans le port
Tout retentit de nos prouesses.
Ah, quel succès! O Dieux! Qui l'eut pu jamais croire?
Raconte-moi, Sosie, un tel événement.
Je le veux bien, Madame; & sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire,
Je puis parler très-savamment.
Figurez-vous donc que Télebe,
Madame, est de ce côté;
(*Sosie marque les lieux sur sa main.*)
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thebe.
La riviere est comme là.
Ici nos gens se camperent,
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occuperent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur infanterie;
Et plus bas du côté droit,
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adressé les prieres,
Tous les ordres donnés, on donne le signal;
Les ennemis, pensant nous tailler des croupieres,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;

Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon notre Roi;
Et voici le corps d'armée,
(On fait un peu de bruit.)
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur,
J'entens quelque bruit ce me semble.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon.*

SOus ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE, *sans voir Mercure.*
Mon cœur, tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*
Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, *sans voir Mercure.*
Cette nuit, en longueur me semble sans pareille.

Il faut, depuis le tems que je suis en chemin;
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin;
Ou que trop tard au lit, le blond Phœbus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE, *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE, *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! par ma foi, j'avois raison;
C'est fait de moi, chétive créature.
Je vois devant notre maison,
Certain homme dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.
(*Il chante.*)

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de chanter, & m'étourdir ainsi?
(*A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affoiblit peu à peu.*)
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE, *à part.*

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine,
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;

La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme est ceci!
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte:
Mais pourquoi trembler tant aussi?
Peut-être a-t-il dans l'ame autant que moi de crainte;
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.
Faisons-nous du cœur par raison.
Il est seul, comme moi; je suis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE, *à part.*

Moi. Courage, Sosie.

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi.

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adreſſent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai deſſein d'aller.

MERCURE.

Ah, ceci me déplaît!

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Réſolument, par force, ou par amour,
Je veux ſavoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour;
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'eſprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un deſir, pour faire connoiſſance,
De te donner un ſoufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même.

MERCURE.

A toi-même; & t'en voilà certain.
(*Mercure donne un ſoufflet à Soſie.*)

SOSIE.

Ah, ah, c'eſt tout de bon!

MERCURE.

Non, ce n'eſt que pour rire,

Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu, l'ami, ſans vous rien dire,
Comme vous baillez des ſoufflets!

MERCURE.

Ce ſont là de mes moindres coups,
De petits ſoufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois auſſi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'eſt encore rien,
Nous verrons bien autre choſe;
Pour y faire quelque poſe,
Pourſuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

MERCURE, *arrêtant Soſie.*

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux ſavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si juſqu'à l'approcher tu portes ton audace,
Je fais ſur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi, tu veux par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment, chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !

Tu te dis de cette maison?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien, que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé, comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.

Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi? de quelle rage est ton ame saisie?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie?

SOSIE.

Moi, je ne le prens point, je l'ai toûjours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême!
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême,
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE, *battu par Mercure.*

Justice, citoyens. Au secours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris.

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.

Tu triomphes de l'avantage
Que te donne ſur moi mon manque de courage,
Et ce n'eſt pas en uſer bien.
C'eſt pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu ſûr n'eſt pas d'une belle ame;
Et le cœur eſt digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien, es-tu Soſie à préſent; qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphoſe,
Et tout le changement que je trouve à la choſe,
C'eſt d'être Soſie battu.

MERCURE, *menaçant Soſie.*

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fais treve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc treve à ton inſolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le ſilence,
La diſpute eſt par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Soſie encor; dis, traître?

SOSIE.

Hélas! je ſuis ce que tu veux.
Diſpoſe de mon ſort tout au gré de tes vœux;

Ton bras t'en a fait le maître,

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, & tout Thebes l'avoue,
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; & si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, *à part.*

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi?

SOSIE.

Non; mais au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,

Que les coups n'en feront point.
Signons une treve

MERCURE.

Paſſe.
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaiſie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu ferois démon,
Que je ne ſois pas moi, que je ne ſois Soſie ?

MERCURE, *levant le bâton ſur Soſie.*

Comment, tu peux ? . . .

SOSIE.

Ah, tout doux !
Nous avons fait treve aux coups.

MERCURE.

Quoi, pendard, impoſteur, coquin ! . . ,

SOSIE.

Pour des injures,
Dis m'en tant que tu voudras ;
Ce ſont légeres bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Soſie ?

SOSIE.

Oui. Quel conte frivole . . :

MERCURE.

Sus, je romps notre treve, & reprens ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et ſouffrir un diſcours ſi loin de l'apparence.
Etre ce que je ſuis, eſt-il en ta puiſſance ?

Et

Et puis-je ceſſer d'être moi ?
S'aviſa-t-on jamais d'une choſe pareille ?
Et peut-on démentir cent indices preſſans ?
Rêvai-je ? Eſt-ce que je ſommeille ?
Ai-je l'eſprit troublé par des tranſports puiſſans ?
Ne ſens-je pas bien que je veille ?
Ne ſuis-je pas dans mon bon ſens ?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmene ſa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant ſa flamme,
Un récit de ſes faits contre nos ennemis ?
Ne ſuis-je pas du port arrivé tout-à-l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvai-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlai-je pas d'un eſprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie ?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas ſur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups ?
Ah ! tout cela n'eſt que trop véritable,
Et, plut au Ciel, le fut-il moins !
Ceſſe donc d'inſulter au ſort d'un miſérable ;
Et laiſſe à mon devoir s'acquitter de ſes ſoins.

MERCURE.

Arrête ; ou ſur ton dos le moindre pas attire
Un aſſommant éclat de mon juſte courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Eſt à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaiſſeau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne ſait comme je ſuis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmene ſa femme,

M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmene;
Et qui, du port Persique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine;
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frere d'Arpage, mort en pays étranger;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager.
Qui, dans Thebe, ai reçu mille coups d'étrivieres,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis, en public, fus marqué par derriere,
Pour être trop homme de bien.

SOSIE, *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet; maintenant que je le considére,
Je vois qu'il a de moi, taille, mine, action;
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystere.

(*haut.*)

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage ?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,

Dont leur chef ſe paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui deſtine-t-il un ſi riche préſent ?

MERCURE.

A ſa femme; & ſur elle il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, eſt-il mis à préſent?

MERCURE.

Dans un coffret ſcéllé des armes de mon maître.

SOSIE, *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie ;
Et de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force il eſt déjà Soſie,
Il pourroit bien encor l'être par la raiſon.
Pourtant, quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidelle
Pour démêler ce que je vois?
Ce que j'ai fait tout ſeul, & que n'a vu perſonne,
A moins d'être moi-meme, on ne le peut ſavoir.
Par cette queſtion il faut que je l'étonne;
C'eſt de quoi le confondre, & nous allons le voir.
(*haut.*)
Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes
Où tu courus ſeul te fourrer ?

MERCURE.

D'un jambon ...

SOSIE, *bas à part.*

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je ſus fort bien me bourrer;
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux ſe contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE, *bas à part.*

Cette preuve ſans pareille,
En ſa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

(*haut.*)

Je ne ſaurois nier aux preuves qu'on m'expoſe,
Que tu ne ſois Soſie; & j'y donne ma voix.
Mais ſi tu l'es, dis-moi qui tu veux que je ſois?
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe?

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prens cette fantaiſie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon eſprit ſur les dents,
Et la raiſon à ce qu'on voit s'oppoſe.
Mais il faut terminer enfin par quelque choſe;
Et le plus court pour moi, c'eſt d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah, tu prens donc, pendard, goût à la baſtonnade?

SOSIE, *battu par Mercure.*

Ah, qu'est-ceci, grands Dieux! il frappe un ton
plus fort;
Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme; & retournons au
port.
O juste Ciel! j'ai fait une belle ambassade.

MERCURE *seul.*

Enfin je l'ai fait fuir; & sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmene.

SCENE III.

JUPITER, *sous la figure d'Amphitryon*, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

DÉfendez, chere Alcmene, aux flambeaux
d'approcher,
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
Pourroit être blâmé dans la bouche publique;

Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en ſavoir gré.

ALCMENE.

Je prens, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent ſur vous vos illuſtres exploits;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les ſenſibles endroits;
Mais quand je vois que cet honneur fatal
Éloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher dans ma tendreſſe extrême,
De lui vouloir un peu de mal;
Et d'oppoſer mes vœux à cet ordre ſuprême
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'eſt une douce choſe, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triſte coup, hélas! eſt bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame bleſſée,
Au moindre choc dont on entend parler?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle penſée,
Par où jamais ſe conſoler
Du coup dont on eſt menacée?
Et de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur ſuprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendreſſes d'un cœur
Qui peut à tout moment trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé,

Et c'eſt, je vous l'avoue, une choſe charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, ſi je l'oſe dire, un ſcrupule me gêne
Aux tendres ſentimens que vous me faites voir;
Et pour les bien goûter, mon amour, chere
Alcmene,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre ſeule ardeur, qu'à ma ſeule perſonne,
Je duſſe les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fut point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'eſt de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me
brûle,
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprens rien à ce nouveau ſcrupule
Dont s'embarraſſe votre amour.

JUPITER.

Ah, ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendreſſe,
Paſſe auſſi celle d'un époux;
Et vous ne ſavez pas dans des momens ſi doux,
Quelle en eſt la délicateſſe.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amou-
reux,
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et ſe fait une inquiétude
De la maniere d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcmene,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant ſeul me touche, à parler franche-
ment,
Et je ſens près de vous, que le mari le gêne.

Cet amant, de nos vœux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne;
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure source, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus cheres faveurs
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;
Que le mari ne soit que pour votre vertu;
Et que de votre cœur, de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crut pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcmene, que vous ne pensez;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable;
Et du retour au port, les momens sont pressés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie,
Pour un tems m'arrache de vous;
Mais, belle Alcmene, au moins quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux;
Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTHIS, *à part.*

O Ciel! que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri!
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE, *à part.*

La nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et pour effacer les étoiles,
Le soleil de son lit peut maintenant sortir.

CLEANTHIS, *arrêtant Mercure.*

Quoi, c'est ainsi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et, comment donc, ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte,
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie!
Nous avons tant de tems ensemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi, partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale?

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon esprit,
T'aille chercher des fariboles?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles;
Et depuis un long-tems, nous nous sommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon,
Vois combien pour Alcmene il étale de flamme;
Et rougis là-dessus du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu, Cléanthis, ils sont encore amans!
Il est certain âge où tout passe;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir attachés face à face,
A pousser les beaux sentimens.

CLEANTHIS.

Quoi, suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire!

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur
De te voir pour épouse, une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment, de trop bien vivre on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses;
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise?
Un mal d'opinion ne touche que les sots;
Et je prendrois pour ma devise,
Moins d'honneur & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment, tu souffrirois sans nulle répugnance;
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vit changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatiguante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chere ame,

Il me faut ſuivre Amphitryon.

CLEANTHIS *ſeule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il aſſez de réſolution?
Ah, que dans cette occaſion
J'enrage d'être honnête femme!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

Viens-ça, bourreau, viens-ça. Sais-tu, maître frippon,
Qu'à te faire aſſommer ton diſcours peut ſuffire?
Et que, pour te traiter comme je le deſire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez ſur ce ton,
Monſieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toûjours raiſon.

AMPHITRYON.

Quoi, tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je ſuis le valet, & vous êtes le maître;
Il n'en ſera, Monſieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et tout du long, t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame;
Et répons mot pour mot à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi de grace, à l'avance,
De quel air il vous plait que ceci soit traité.
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou comme auprès des grands on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincere.

SOSIE.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire...

SOSIE.

Je suis parti, les Cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin!

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zele.
Paſſons. Sur les chemins que t'eſt-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron!

SOSIE.

En nous formant, nature a ſes caprices,
Divers penchans en nous elle fait obſerver.
Les uns à s'expoſer, trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conſerver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis...

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle ſorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Enſuite?

SOSIE.

On m'eſt venu troubler, & mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Soſie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez du port envoyé vers Alcmene;
Et qui de nos ſecrets a connoiſſance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes!

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure,
Ce moi, plutôt que moi, s'est au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit?
Est-ce songe? est-ce yvrognerie?
Aliénation d'esprit?
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole;
Et vous m'en croirez, s'il vous plait.
Je vous dis que croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous,
Et que de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, & l'autre est avec vous;
Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi, frais, gaillard & dispos;
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre & casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, & bien doux
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous ſavez que d'abord tout ceſſe.

AMPHITRYON.

Non, ſans emportement je te veux écouter;
Je l'ai promis. Mais, dis, en bonne conſcience,
Au myſtere nouveau que tu me viens conter,
Eſt-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raiſon; & la choſe à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'eſt un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le ſens commun;
Mais cela ne laiſſe pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être inſenſé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, ſans une peine extrême,
Je me ſuis, d'être deux, ſenti l'eſprit bleſſé;
Et long tems d'impoſteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vu que c'étoit moi, ſans aucun ſtratageme;
Des pieds juſqu'à la tête, il eſt comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manieres charmantes.
Enfin, deux gouttes de lait
Ne ſont pas plus reſſemblantes;
Et, n'étoit que ſes mains ſont un peu trop peſantes,
J'en ſerois fort ſatisfait.

AMPHITRYON

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison ?

SOSIE.

Bon, entré ? Hé, de quelle sorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raison ?
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRYON.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vraiment !

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre ?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le Ciel de me parler ainsi !

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages ;
Il a le bras fort, le cœur haut,

J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a roſſé comme il faut,
C'eſt un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.
Achevons. As-tu vu ma femme?

SOSIE.
Non.

AMPHITRYON.
Pourquoi?

SOSIE.
Par une raiſon aſſez forte.

AMPHITRYON.
Qui t'a fait y manquer, maraud? explique-toi.

SOSIE.
Faut-il le répéter vingt fois de même ſorte?
Moi, vous dis-je, ce moi, plus robuſte que moi;
Ce moi, qui s'eſt de force emparé de la porte;
Ce moi, qui m'a fait filer doux;
Ce moi, qui le ſeul moi veut être;
Ce moi, de moi même jaloux;
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'eſt fait connoître;
Enfin ce moi, qui ſuis chez nous;
Ce moi, qui s'eſt montré mon maître;
Ce moi, qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.
Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il ſe ſoit troublé le cerveau.

SOSIE.
Je veux être pendu, ſi j'ai bu que de l'eau;
A mon ſerment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mysteres,
T'ait fait voir toutes les chimeres
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé,
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie;
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,
Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suis-moi, je t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'esprit;
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet, les sottises qu'il dit.

SOSIE, *à part.*

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat.
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons sans davantage attendre.
Mais Alcmene paroît avec tous ses appas;
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.



SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRYON, CLEANTHIS, SOSIE.

ALCMENE, *sans voir Amphitryon.*

ALlons, pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages,
Et les remercier des succès glorieux
Dont Thebes, par son bras, goûte les avantages.
[*apperçevant Amphitryon.*]
O Dieux!

AMPHITRYON.

Fasse le Ciel, qu'Amphitryon vainqueur,
Avec plaisir soit revu de sa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi, de retour si-tôt?

AMPHITRYON.

Certes, c'est en ce jour
Me donner de vos feux un mauvais témoignage;
Et ce, *Quoi si-tôt de retour?*
En ces occasions, n'est guere le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'osois me flatter, en moi-même,

Que loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment desiré,
Donne à tous les instans une longueur extrême;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toûjours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vous...

AMPHITRYON.

Non, Alcmene, à son impatience
On mesure le tems en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'absence,
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue;
Et ce dont on chérit la vue,
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur;
Et j'attendois de votre cœur,
D'autres transports de joie & de tendresse.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entens faire;
Et si vous vous plaignez de moi,
Je ne sais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour,
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment ?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les ſoudains mouvemens d'une entiere allégreſſe?
Et le tranſport d'un cœur peut il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendreſſe?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là?

ALCMENE.

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable;
Et que m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce ſoudain retour,
Ma ſurpriſe ſoit ſi coupable.

AMPHITRYON.

Eſt-ce que du retour que j'ai précipité,
Un ſonge cette nuit, Alcmene, dans votre ame
A prévenu la vérité ?
Et que m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur ſe croit, vers ma flamme,
Aſſez amplement acquitté ?

ALCMENE.

Eſt-ce qu'une vapeur, par ſa malignité,
Amphitryon, a dans votre ame,
Du retour d'hier au ſoir, brouillé la vérité?
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flamme,
Ravir toute l'honnêteté ?

AMPHITRYON.

Cette vapeur dont vous me régalez,
Eſt un peu, ce me ſemble, étrange.

ALCMENE.

C'est ce qu'on peut donner pour change,
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

À moins d'un songe, on ne peut pas ; sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

À moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmene.

ALCMENE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question ;
Il n'est guere de jeu que trop loin on ne mene.

ALCMENE.

Sans doute ; & pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que par-là vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

ALCMENE.

Est-ce donc que, par cette feinte,
Vous desirez vous égayer ?

AMPHITRYON.

Ah ! de grace, cessons, Alcmene, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

ALCMENE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement ;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi ! vous osez me soutenir en face
Que plutôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir ?

ALCMENE.

Quoi ! vous voulez nier avec audace
Que dès hier, en ces lieux, vous vîntes sur le soir ?

AMPHITRYON.

Moi, je vins hier ?

ALCMENE.

Sans doute ; & dès avant l'aurore
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON, *à part.*

Ciel ! un pareil débat s'est-il pu voir encore ?
Et qui, de tout ceci, ne seroit étonné ?
Sosie.

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRYON.

Alcmene, au nom de tous les Dieux,
Ce discours a d'étranges suites ;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCEMENE.

J'y pense mûrement aussi,
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi ;
Mais si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on put ne s'en souvenir pas,
De qui puis je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats ?
Et les cinq diamans que portoit Prêtélas,

Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit on vouloir un plus sûr temoignage?

AMPHITRYON.

Quoi! je vous ai déjà donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné?

ALCMENE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment?

ALCMENE, *montrant le nœud de diamans à sa ceinture.*

Le voici.

AMPHITRYON.

Sosie!

SOSIE, *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque, & je le tiens ici,
Monsieur: la feinte est inutile.

AMPHITRYON, *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE, *présentant à Amphitryon le nœud de diamans.*

Est-ce une vision?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRYON.

Ah, Ciel! O juste Ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte;
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Romps vîte ce cachet.

SOSIE, *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place eſt vuide.
Il faut que par magie on ait ſu le tirer,
Ou bien que de lui-même il ſoit venu ſans guide
Vers celle qu'il a ſu qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON, *à part.*

O Dieux! dont le pouvoir ſur les choſes préſide,
Quelle eſt cette aventure, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE, *à Amphitryon.*

Si ſa bouche dit vrai, nous avons même ſort;
Et de même que moi, Monſieur, vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tais-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner ſi fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRYON, *à part.*

O Ciel, quel étrange embarras!
Je vois des incidens qui paſſent la nature;
Et mon honneur redoute une aventure
Que mon eſprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve ſenſible,
A me nier encor votre retour preſſé?

AMPHITRYON.

Non; mais à ce retour, daignez, s'il eſt poſſible,
Me conter ce qui s'eſt paſſé.

ALCMENE.

Puiſque vous demandez un récit de la choſe,

Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous.

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cause
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans qui vous peuvent saisir,
Vous ont-ils fait si vîte en perdre la mémoire ?

AMPHITRYON.

Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise ;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

AMPHITRYON, *à part.*

Ah, d'un si doux accueil je me serois passé !

ALCMENE.

Vous me fites d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre cœur avec véhémence
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aise de me revoir, les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'étoit donné ;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre & si passionné.

AMPHITRYON, *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné !

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,

Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;
Et s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plait?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupames
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête à tête, ensemble nous soupames;
Et le soupé fini, nous nous fumes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble?

ALCMENE.

Assurément. Quelle est cette demande?

AMPHITRYON, *à part.*

Ah! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRYON.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitryon!

AMPHITRYON.

Perfide!

ALCMENE.

Ah! quel emportement?

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance;
Et mon cœur ne respire en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger? & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas; mais ce n'étoit pas moi,
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi;
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me trop voir condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus;
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.
C'est le moins qu'on doit voir; & les choses peut-être
Pourront n'en pas là demeurer.
Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour envain voudroit me l'obscurcir.
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,

Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frere déjà peut hautement répondre
Que jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté;
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystere
Jusqu'à présent inoui;
Et dans les mouvemens d'une juste colere,
Malheur à qui m'aura trahi.

SOSIE.

Monsieur...

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas;
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS, *à Alcmene.*

Faut-il...

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, & ne suis point mes pas.

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS, *à part.*

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle;
Mais le frere, sur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE, *à part.*

C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant;
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant;
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLEANTHIS, *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE, *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.
Dieu te gard, Cléanthis.

CLEANTHIS.

Ah, ah, tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous?

SOSIE.

Mon Dieu! qu'as-tu? toûjours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises?

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien? Dis?

SOSIE.

J'appelle sur rien,

Ce qui, ſur rien, s'appelle en vers, ainſi qu'en proſe,
Et rien, comme tu le ſais bien,
Veut dire rien, ou peu de choſe.

CLEANTHIS.

Je ne ſais qui me tient, infame,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà. D'où te vient donc ce tranſport furieux?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLEANTHIS.

Quoi, tu fais l'ingénu?
Eſt-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je ſais fort bien le contraire;
Mais je ne t'en fais pas le fin.
Nous avions bu je ne ſais quel vin
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuſer par ce trait....

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état où je puis avoir fait
Des choſes dont j'aurois regret;
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te ſouviens point du tout de la maniere
Dont

Dont tu m'as su traiter étant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien; tu peux m'en faire le rapport,
Je suis équitable &·sincere,
Et me condamnerai moi-même si j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment! Amphitryon m'ayant su disposer
Jusqu'à ce que tu vins, j'avois poussé ma veille;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi même t'aviser;
Et lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLEANTHIS.

Comment bon?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage?
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur;
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE, *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur, en toi ne trouva rien que glace;

Et dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi, je ne couchai point?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible?

CLEANTHIS.

Traître, il n'est que trop assuré;
C'est de tous les affronts, l'affront le plus sensible;
Et loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE, *à part.*

Vivat, Sosie.

CLEANTHIS.

Hé quoi, ma plainte a cet effet?
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage.

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement! Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai dans l'ame une raison très-forte;

Et que sans y penser, je ne fis jamais mieux
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur, & sachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les médecins disent, quand on est yvre,
Que de sa femme on se doit abstenir;
Et que dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans pesans, & qui ne sauroient vivre.
Vois, si mon cœur n'eut su de froideur se munir,
Quels inconvéniens auroient pu s'en ensuivre!

CLEANTHIS.

Je me moque des médecins
Avec leurs raisonnemens fades.
Qu'ils réglent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains:
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés;
Et sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix séveres,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je foutiens que cela conclut mal;
Ces raifons font raifons d'extravagantes têtes.
Il n'eft ni vin, ni tems qui puiffe être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal;
Et les médecins font des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en fupplie, appaife ton courroux;
Ce font d'honnêtes gens, quoi que le monde en dife.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. Envain tu files doux.
Ton excufe n'eft point une excufe de mife;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprife.
Des difcours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'ufer, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permife.

SOSIE.

Quoi?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu confentois fort,
Lâche! que j'en aimaffe un autre.

SOSIE.

Ah, pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis; il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de fuivre ce tranfport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon efprit gagner la chofe...

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause.
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *à part.*

JE viens prendre le temps de rappaiser Alcmene,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder;
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amene,
Le doux plaisir de se raccommoder.
[*à Cléanthis.*]
Alcmene est là-haut, n'est-ce pas?

CLEANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude;
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

SOn chagrin, à ce que je vois,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable?

CLEANTHIS.

Que, si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.
Mais aux hommes, par trop vous êtes accrochées;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taisons-nous.



SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me désespérer?
Hélas! arrêtez, belle Alcmene.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace...

ALCMENE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi...

ALCMENE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER, *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & sa douleur m'afflige. *(haut.)*
Souffrez que mon cœur...

ALCMENE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMENE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous eſt une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop ſerré
Pour pouvoir un moment en être ſéparé.
Je vous ſuivrai par-tout, Alcmene.

ALCMENE.

Et moi, par-tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je ſuis donc bien épouvantable?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monſtre effroyable;
Un monſtre cruel, furieux,
Et dont l'approche eſt redoutable;
Comme un monſtre à fuir en tous lieux.
Mon cœur ſouffre, à vous voir, une peine incroyable,
C'eſt un ſupplice qui m'accable;
Et je ne vois rien ſous les Cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fut plus que vous ſupportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage;
Et pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé, que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmene, en monſtre regarder?

ALCMENE.

Ah, juſte Ciel! Cela ſe peut-il demander?

Et n'eſt-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah, d'un eſprit plus adouci! ...

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainſi?
Eſt ce-là cet amour ſi tendre
Qui devoit tant durer quand je viens hier ici?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'eſt pas; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'eſt plus, cet amour, tendre & paſſionné;
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives bleſſures
Cruellement aſſaſſiné.
C'eſt en ſa place, un courroux inflexible,
Un vif reſſentiment, un dépit invincible,
Un déſeſpoir d'un cœur juſtement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront ſenſible,
Autant qu'il eſt d'accord de vous avoir aimé:
Et c'eſt haïr autant qu'il eſt poſſible.

JUPITER

Hélas! que votre amour n'avoit guere de force,
Si de ſi peu de choſe on le peut voir mourir!
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t'on lieu de s'aigrir?

ALCMENE

Ah! c'eſt cela dont je ſuis offenſée,
Et que ne peut pardonner mon courroux!
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins bleſſée.

La jalousie a des impressions
Dont bien souvent la force nous entraîne;
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Sans doute, avec assez de peine,
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé,
A de quoi ramenér une ame qu'il offense;
Et dans l'amour qui lui donne naissance,
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports contre un ressentiment,
Pour défense toûjours ont ce qui les fait naître;
Et l'on donne grace aisément
A ce dont on n'est pas le maître.
Mais que de gaieté de cœur
On passe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que sans cause l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse & l'honneur
D'un cœur qui chérement nous aime;
Ah! c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur!

JUPITER.

Oui, vous avez raison, Alcmene, il se faut rendre.
Cette action, sans doute, est un crime odieux,
Je ne prétens plus la défendre.
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux;
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmene, a commis tout le mal,
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable:

L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
Et de vous offenser, son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penser,
Trop de respect & de tendresse;
Et si de faire rien à vous pouvoir blesser,
Il avoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous l'on doit toûjours être;
A son dur procédé l'époux s'est fait connoître;
Et par le droit d'hymen, il s'est cru tout permis.
Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous,
Lui seul a maltraité votre aimable personne;
Haïssez, détêstez l'époux,
J'y consens, & vous l'abandonne.
Mais, Alcmene, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne;
N'en jettez pas sur lui l'effet,
Démêlez le un peu du coupable;
Et pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles,
Et pour les esprits irrités,
Ce sont des contre-temps que de telles paroles.
Ce détour ridicule est envain pris par vous.
Je ne distingue rien en celui qui m'offense,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et dans sa juste violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.

Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée;
Et des mêmes couleurs, par mon ame blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux;
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison, lorsque vous m'immolez
A vos ressentimens, en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est avec droit que mon abord vous chasse,
Et que de me fuir en tous lieux,
Votre colere me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux,
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux.
C'est un crime à blesser les hommes & les Dieux:
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que contre moi votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace;
Pour vous la demander je me jette à genoux;
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmene,
Me refuse la grace où j'ose recourir;

Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurois plus souffrir.
Oui, cet état me désespére.
Alcmene, ne présumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colere.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait sous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triste cœur;
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmene, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable.
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si de votre courroux mon trépas vous ramene;
Et ne laisse en votre ame, après ce triste jour,
Aucune impression de haine,
Au souvenir de mon amour.
C'est tout ce que j'attens pour faveur souveraine.

ALCMENE.

Ah, trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmene.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause ;
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose,
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine..

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïssez donc ?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort ;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence ;
Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort ?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis sur l'heur .

ALCMENE.

Qui ne sauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure ?

JUPITER.

Et moi je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colere qui m'accable ;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable
Que je vous demande à vos pieds.
(*Sosie & Cléanthis se mettent aussi à genoux.*)
Résolvez ici l'un des deux,

Ou de punir, ou bien d'abſoudre.

ALCMENE.

Hélas ! ce que je puis réſoudre,
Paroît bien plus que je ne veux !
Pour vouloir ſoutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop ſu me trahir ;
Dire qu'on ne ſauroit vous haïr,
N'eſt-ce pas dire qu'on pardonne ?

JUPITER.

Ah ! belle Alcmene, il faut que comblé d'allégreſſe...

ALCMENE.

Laiſſez. Je me veux mal de mon trop de foiblesſe.

JUPITER.

Va, Soſie, & dépêche-toi ;
Vois, dans les doux tranſports dont mon ame eſt charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à diner avec moi,
(*bas à part.*)
Tandis que d'ici je le chaſſe,
Mercure y remplira ſa place.

SCENE VII.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

HÉ bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple ici,
Nous faſſions entre nous un peu de paix auſſi,

Quelque petit rapatriage.

CLEANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment, cela se fait ainsi.

SOSIE.

Quoi, tu ne veux pas?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guere,

Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, reviens.

SOSIE.

Non, morbleu, je n'en ferai rien;
Et je veux être à mon tour en colere.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laisse-moi faire;
On se lasse par fois d'être femme de bien.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON.

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
Et des tours que je fais, à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache.

Je

Je ne ſaurois trouver, portant par-tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne penſent pas l'être,
De nos faits avec moi, ſans beaucoup me connoître,
Viennent ſe réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du ſouci qui me bleſſe,
De leurs embraſſemens, & de leur allégreſſe,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
Envain à paſſer je m'apprête,
Pour fuir leurs perſécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et tandis qu'à l'ardeur de leurs expreſſions,
Je répons d'un geſte de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah! qu'on eſt peu flatté de louange & d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorſque dans l'ame on ſouffre une vive douleur;
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalouſie, à tout propos,
Me promene ſur ma diſgrace;
Et plus mon eſprit y repaſſe,
Moins j'en puis débrouiller le funeſte cahos.
Le vol des diamans n'eſt pas ce qui m'étonne,
On leve les cachets qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en perſonne,
Eſt ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des reſſemblances,

Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;
Mais il est hors de sens que sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer ;
Et dans tous ces rapports, sont mille différences
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout tems les merveilleux effets ;
Mais les contes fameux qui par-tout en sont faits,
Dans mon esprit toûjours ont passé pour folie ;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire,
Je fusse contraint de les croire
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystere,
Et voir si ce n'est point une vaine chimere
Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit.
Ah ! fasse le Ciel équitable,
Que ce penser soit véritable ;
Et que pour mon bonheur elle ait perdu l'esprit.

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE, *sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu par Amphitryon.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,

Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiéte;
Et je me sens par ma planete,
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRYON, *sans voir Mercure.*

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRYON, *appercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*

Ah, ouvre!

MERCURE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu toi,
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte?

AMPHITRYON.

Quoi! tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non,
Et n'en ai nulle envie.

AMPHITRYON, *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie, oui, c'est mon nom,
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien ?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande ?
Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRYON.

Moi, pendard, ce que je demande ?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attens, traître. Avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre ;
Et de bonne façon t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'envoyerai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O Ciel ! vit-on jamais une telle insolence ?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux !

MERCURE.

Hé bien ; qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?
Comme il les écarquille, & paroît effaré !
Si des regards on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes

Avec ces impudens propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos!

MERCURE.

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparoître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître?

AMPHITRYON.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors-moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitryon?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah, quelle vision!
Dis-nous un peu. Quel est le cabaret honnête
Où tu t'es coëffé le cerveau?

AMPHITRYON.

Comment, encore?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRYON.

Ciel!

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau?

AMPHITRYON.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire ſans eau.

AMPHITRYON.

Ah! je t'arracherai cette langue, ſans doute.

MERCURE.

Paſſe, mon pauvre ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je reſpecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laiſſe Amphitryon dans les plaiſirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment, Amphitryon eſt là-dedans?

MERCURE.

Fort bien;
Qui couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Eſt auprès de la belle Alcmene,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaiſir de s'être rajuſtés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne puniſſe
L'excès de tes témérités.

SCENE III.

AMPHITRYON *seul.*

AH! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit?
Et si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flamme!
A quel parti me doit résoudre ma raison?
Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison?
Ah! faut-il consulter, dans un affront si rude?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCENE IV.

AMPHITRYON, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS, *dans le fond du Théâtre.*

SOSIE, *à Amphitryon.*

MOnsieur, avec mes soins tout ce que j'ai pu faire,
C'est de vous amener ces Messieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah ! vous voilà ?

SOSIE.

Monsieur.

AMPHITRYON.

Insolent, téméraire.

SOSIE.

Quoi ?

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

SOSIE.

Qu'est-ce donc, qu'avez-vous ?

AMPHITRYON, *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, misérable !

SOSIE, *à Naucrates & à Polidas.*

Holà, Messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Ah ! de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable ?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud ?

(*à Naucrates.*)

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime ?

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.
Comment! il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez;
Et de joindre encor la menace
A mille rapports effrénés.
(*voulant le frapper.*)
Ah, coquin!

SOSIE, *tombant à genoux.*
Je suis mort.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*
Calmez cette colere.

SOSIE.
Messieurs.

POLIDAS, *à Amphitryon.*
Qu'est-ce?

SOSIE.
M'a-t-il frappé?

AMPHITRYON.
Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où tout-à-l'heure il s'est émancipé.

SOSIE.
Comment cela se peut-il faire,
Si j'étois par votre ordre autre part occupé?
Ces Messieurs sont ici pour rendre témoignage
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.
Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.
Qui t'a donné cet ordre?

SOSIE.
Vous.

AMPHITRYON.

Et quand?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une ame satisfaite
D'avoir d'Alcmene appaisé le courroux.

(*Sosie se relevant.*)

AMPHITRYON.

O Ciel! chaque instant, chaque pas,
Ajoute quelque chose a mon cruel martyre!
Et dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que de chez vous, il vient de nous conter,
Surpasse si fort la nature
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons. Vous y pourrez seconder mon effort;
Et le Ciel à propos ici vous à fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce mystere, & sachons notre sort.
Hélas! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort!

(*Amphitryon frappant à la porte de sa maison.*)



SCENE V.

Les précédens. JUPITER.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige?
Et qui frappe en maître où je suis?

AMPHITRYON.

Que vois-je? justes Dieux!

NAUCRATES.

Ciel! quel est ce prodige!
Quoi! deux Amphitryons ici nous sont produits?

AMPHITRYON, *à part.*

Mon ame demeure transie.
Hélas! je n'en puis plus, l'aventure est à bout;
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE, *passant du côté de Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable;
L'autre est un imposteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRYON.

C'eſt trop être éludé par un fourbe exécrable ;
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES, *à Amphitryon qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi.

NAUCRATES.

Dieux ! que voulez-vous faire ?

AMPHITRYON.

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau. L'emportement eſt fort peu néceſſaire ;
Et lorſque de la ſorte on ſe met en colere,
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui, c'eſt un enchanteur qui porte un caractere,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRYON, *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir par mille coups ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître eſt homme de courage,
Et ne ſouffrira pas que l'on batte ſes gens.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi m'aſſouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATES, *arrêtant Amphitryon.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi! mon honneur de vous reçoit ce traitement?
Et mes amis, d'un fourbe embraſſent la défenſe?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obſtacle à mon reſſentiment?

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vue
Faſſent nos réſolutions,
Lorſque par deux Amphitryons,
Toute notre chaleur demeure ſuſpendue?
A vous faire éclater notre zele aujourd'hui,
Nous craignons de faillir & de vous méconnoître;
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître;
Du ſalut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui;
Et ne ſaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'eſt point douteux,
Et l'impoſteur, par nous doit mordre la pouſſiere;
Mais ce parfait rapport la cache entre vous deux;
Et c'eſt un coup trop haſardeux,
Pour l'entreprendre ſans lumiere.
Avec douceur laiſſez-nous voir
De quel côté peut être l'impoſture;
Et dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra pas dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon; & cette reſſemblance,
A douter de tous deux, vous peut autoriſer.
Je ne m'offenſe point de vous voir en balance;
Je ſuis plus raiſonnable, & ſais vous excuſer.
L'œil ne peut entre nous faire de différence;
Et je vois qu'aiſément on s'y peut abuſer.

Vous ne me voyez point témoigner de colere,
Point mettre l'épée à la main;
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystere,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous est Amphitryon;
Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paroître.
C'est à moi de finir cette confusion;
Et je prétens me faire à tous si bien connoître,
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître;
Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous,
De la vérité pure ouvrir la connoissance;
Et la chose, sans doute, est assez d'importance,
Pour affecter la circonstance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmene attend de moi ce public témoignage;
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie; & j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage,
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table
Où vous a Sosie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, Messieurs, ce mot termine
Toute irrésolution;
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dine.

AMPHITRYON.

O Ciel! puis-je plus bas me voir humilié!
Quoi! faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire?
Et que dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié?

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Vous vous plaignez à tort, permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement qui doit rendre
Les ressentimens de saison.
Je ne sais pas s'il impose;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avoit raison.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, & flattez l'imposture.
Thebes en a pour moi de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attens; & saurai décider
Le différend en leur présence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par-là peut-être t'évader;
Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à présent répondre;
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le Ciel, même le Ciel ne t'y sauroit soustraire.

Et jusques aux enfers j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON, *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux;
Et chez moi venons à main forte
Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Point de façons, je vous conjure,
Entrons vîte dans la maison.

NAUCRATES.

Certes, toute cette aventure
Confond le sens & la raison.

SOSIE.

Faites treve, Messieurs, à toutes vos surprises;
Et pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.
(*seul.*)
Que je vais m'en donner & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises!
Je brûle d'en venir aux prises;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

ARrête. Quoi! tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuisine?

SOSIE.

Ah! de grace, tout doux!

MERCURE.

Ah! vous y retournez?
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas! brave & généreux moi,
Modére-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pu te donner la licence?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie, en tous lieux, on sait me reconnoître;
Je souffre bien que tu le sois,

Souffre aussi que je le puisse être,
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies ;
Et parmi leurs contentions,
Faisons, en bonne paix, vivre les deux Sosies,

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul ; & je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, sur moi, tu prendras l'avantage ;
Je serai le cadet, & tu seras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frere incommode, & n'est pas de mon goût,
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique !
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout,

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise ;
En cette qualité, souffre moi près de toi.
Je te serai par-tout une ombre si soumise
Que tu seras content de moi,

MERCURE.

Point de quartier, immuable est la loi.
Si d'entrer là-dedans, tu prens encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las ! A quelle étrange disgrace,
Pauvre Sosie, es-tu réduit ?

MERCURE.

Quoi! ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défens?

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entens;
Et je parle d'un vieux Sosie
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîné l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prens garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE, *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille:
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau tems réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE *seul.*

O Ciel! que l'heure de manger
Pour être mis dehors, est une maudite heure!
Allons, cédons au sort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie,
Et par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie,
Au malheureux Amphitryon.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÉS, SOSIE, *dans un coin du Théâtre, sans être apperçu.*

AMPHITRYON, *à plusieurs autres officiers qui l'accompagnoient.*

ARrêtez-là, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLÉS.

Je comprens que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRYON.

Ah! de tous les côtés, mortelle est ma douleur!
Et je souffre pour ma flamme
Autant que pour mon honneur.

POSICLÈS.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit;
Alcmene, sans être coupable...

AMPHITRYON.

Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable;
Et sans consentement, l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée;
Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux délais,
Et c'est un procédé dont j'ai l'ame blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit tête baissée,
Se jetter dans ses intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur, n'est point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me sauroit plaire,
Et l'on doit commencer toûjours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystere,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point;

Et de vous il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons.

SOSIE, *à Amphitryon.*

Je viens, Monſieur, ſubir à deux genoux,
Le juſte châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un ſeul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Leve-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chaſſé tout net;
Et croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne ſongeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil deſtin,
Monſieur, aujourd'hui nous talonne,
Et l'on me des-Soſie enfin,
Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suis moi.

SOSIE.

N'eſt-il pas mieux de voir s'il vient perſonne?

SCENE IX.

CLEANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLÉS, SOSIE.

CLEANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainſi?
Quelle eſt la peur que je t'inſpire?

CLEANTHIS.

Las! vous êtes là-haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Ne vous preſſez point, le voici,
Pour donner devant tous les clartés qu'on deſire;
Et qui, ſi l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble & de ſouci.

SCENE X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLÉS, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous; & ſachez par avance
Que c'eſt le grand maître des Dieux,
Que ſous les traits chéris de cette reſſemblance,
Alcmene a fait du Ciel deſcendre dans ces lieux.

Et quant à moi, je suis Mercure
Qui ne sachant que faire, ai rossé tant soit peu
Celui dont j'ai pris la figure;
Mais de s'en consoler, il a maintenant lieu;
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, Monsieur le Dieu, je suis votre valet,
Je me serois passé de votre courtoisie.

MERCURE.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie,
Je suis las de porter un visage si laid;
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambroisie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

(*Mercure s'envole dans le Ciel.*)

SOSIE.

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie,
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

SCENE XI. & Derniere.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLÉS, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de son foudre, dans un nuage sur son aigle.*

REgarde, Amphitryon, quel est ton imposteur;
Et sous tes propres traits, vois Jupiter paroître.

A ces marques, tu peux aisément le connoître;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom qu'incessamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore;
Et sans doute, il ne peut être que glorieux,
De se voir le rival du souverain des Dieux.
Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure;
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui, tout Dieu que je suis, doit être le jaloux.
Alcmene est toute à toi, quelque soin qu'on emploie,
Et ce doit à tes feux, être un objet bien doux
De voir que pour lui plaire il n'est point d'autre voie
Que de paroître son époux;
Que Jupiter orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de sa foi;
Et que ce qu'il a reçu d'elle,
N'a par son cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le Seigneur Jupiter fait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts;
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle;
Chez toi doit naître un fils qui sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune, en mille biens féconde,

Fera connoître à tous que je ſuis ton ſupport ;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton ſort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces eſpérances données.
C'eſt un crime que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des deſtinées.
(Il ſe perd dans les nues.)

NAUCRATES.

Certes, je ſuis ravi de ces marques brillantes . . .

SOSIE.

Meſſieurs, voulez-vous bien ſuivre mon ſentiment ?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes,
C'eſt un mauvais embarquement ;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phraſes ſont embarraſſantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et ſa bonté, ſans doute, eſt pour nous ſans ſeconde ;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde ;
Mais enfin coupons aux diſcours ;
Et que chacun chez ſoi doucement ſe retire.
Sur telles affaires toûjours
Le meilleur eſt de ne rien dire.

FIN.

ESOPE
A LA COUR,
COMÉDIE
HÉROÏQUE.

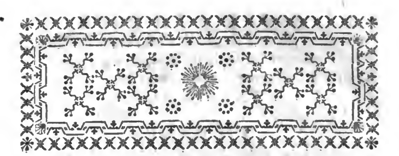
Par feu Monsieur BOURSAULT.



ACTEURS.

CRESUS, *Roi de Lydie.*
ESOPE, *Ministre d'Etat.*
TIRRENE, } *du Conseil de Crésus, se-*
TRASIBULE, } *crets ennemis d'Esope.*
IPHIS, *Favori disgracié.*
ARSINOE', *Princesse, parente & maîtresse de Crésus.*
LAIS, *Confidente d'Arsinoé.*
PLEXIPE, *Fade Courtisan.*
RODOPE, *Maîtresse d'Esope.*
LEONIDE, *Esclave de Thrace, Mere de Rodope.*
IPHICRATE, *Vieux Général d'Armée.*
CLE'ON, *Jeune Colonel.*
Mr. GRIFFET, *Financier.*
ATIS, *Capitaine des Gardes de Crésus.*
LICAS, *Domestique d'Esope.*
GARDES.

La Scene est à Sardis, Ville Capitale de Lydée.



ESOPE A LA COUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

NOn, je ne puis garder plus long-tems le ſilence ;
Ma haine pour Eſope, a trop de violence.
Créſus infatué d'un objet ſi hideux,
Le voyant de retour, nous néglige tous deux.
Notre zele eſt ſuſpect quelque pur qu'il puiſſe être;

De l'esprit de ce Prince, il s'est rendu le Maître:
Pour l'obséder lui seul, il l'éloigne de nous;
Et prêt à l'abymer, vous hésitez ?

TRASIBULE.

Moi!

TIRRENE.

Vous.

Quel sujet vous oblige à différer sa perte ?
Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidele témoin.
A détromper Crésus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous ?

TRASIBULE.

J'attens que nous lui voyions faire
Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
Ebloui d'un trésor qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit visiter le matin & le soir.
Ne le détournons point de sa première route,
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des Etats de Crésus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immense il en est de retour;
Et son trésor grossi, grossira la tempête
Qui demain au plus tard doit écraser sa tête.
Soyez dans votre haine aussi ferme que moi,
Et croyez...

TIRRENE.

Parlez bas, il vient avec le Roi,
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.



SCENE II.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE, IPHIS, *Suite.*

CRESUS, *à Tirrene & à Trasibule.*

TRouvez-vous au confeil à l'heure accoutumée,
Allez. Demeure Efope. Et vous, Iphis, fortez.

IPHIS.

Ah! Seigneur, fe peut-il qu'après tant de bontés!

CRESUS.

Mon ordre eft une loi: c'eft moi qui vous l'annonçe,
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponfe.

IPHIS.

Si mon zele...

CRESUS.

Je hais les difcours fuperflus.
Iphis, fortez, vous dis-je, & ne me voyez plus.

SCENE III.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

POur toi, mon cher Efope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde fe loue.

Il n'eſt grands ni petits des endroits d'où tu viens,
Qui ne faſſent des vœux pour mes jours & les tiens.
Après avoir été, par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de Province en Province,
Il ne te reſtoit plus qu'à hâter ton retour,
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous ſommes:
Tous les hommes en ont, & les Rois ſont des hommes.
Le Ciel qui les choiſit, les éleve aſſez haut
Pour faire voir en eux juſqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré ſuprême,
A corriger ma Cour commence par moi-même;
Régle ce que je dois, ſuivant ce que je puis;
Et rends-moi digne enfin d'être ce que je ſuis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir eſt ma plus forte envie:
C'eſt à vous que mon zele a conſacré ma vie;
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me ſoit permis.
Il eſt beau qu'un Monarque auſſi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliſer faſſe ce que vous faites;
Qu'au gré de la Juſtice il régle ſon pouvoir;
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais ſi vous en aviez, quel homme en votre Empire
Seroit aſſez hardi pour oſer vous le dire?
Ce n'eſt point pour les Rois qu'eſt la ſincérité.
Tout ſe farde à la Cour, juſqu'à la vérité.
L'encens fait un plaiſir dont l'ame extaſiée
Jamais juſqu'à ce jour ne s'eſt raſſaſiée;
Et l'on étale aux Rois d'un plus tranquille front,

Les

Les vertus qu'ils n'ont pas, que les défauts qu'ils ont.

CRESUS.

Et c'eſt, mon cher Eſope, à quoi, s'il eſt poſſible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur ſenſible.
Quel Monarque a-t-on vu pendant qu'il a regné,
Qui de mille vertus ne fut accompagné?
Les Rois qui ſur ma tête ont tranſmis la Couronne,
Ont eu quand ils regnoient, tous les noms qu'on me donne;
Et ceux, après ma mort, qui me ſuccéderont,
Les auront à leur tour pendant qu'il regneront.
Par-là je m'apperçois, ou du moins je ſoupçonne,
Qu'on encenſe la place autant que la perſonne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne ſont pas pour moi,
Et que le Trône enfin l'emporte ſur le Roi.
Si tu veux que ta foi ne me ſoit point ſuſpecte,
Ne ſouffre dans ma Cour nul flatteur qui l'infecte.
L'équité qui par-tout ſemble emprunter ta voix,
Eſt ce qu'on s'étudie à déguiſer aux Rois.
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître.
Je t'en prie en ami, je te l'ordonne en maître.
Je ſuis jeune, & peut-être aſſez loin du tombeau;
Mais que ſert un long regne, à moins qu'il ne ſoit beau?
De ton zele pour moi, donne moi tant de marques
Que je reſſemble un jour à ces fameux Monarques
Qui pour veiller, défendre, & régir leurs Etats,
En ſont également l'œil, l'eſprit & le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

ESOPE.

Les Rois preſque toûjours y vont par la victoire;

Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t-on vu plus couvert de lauriers?
Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voisins, & fait trembler Athenes;
Pour en vaincre encor un qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être Conquérant, un Roi peut être Auguste,
Pour aller à la gloire il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faire de toutes parts
Dispenser la Justice, & fleurir les beaux Arts;
Protéger votre peuple autant qu'il vous révére,
C'est en être, Seigneur, le véritable pere;
Et pere de son peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquérant.
Je vous parle, Seigneur, en serviteur fidele.

CRESUS.

Eh! qui sçait mieux que moi la grandeur de ton zele?
Poursuis. N'interromps point des avis si prudens;
Et de ceux du dehors, passe à ceux du dedans;
Examine ma Cour, & n'y souffre aucun vice:
Bannis-en les abus, chasses-en l'injustice:
Ta bonté pour le peuple a pris des soins si grands...

ESOPE.

Que le peuple & la cour, Seigneur, sont différens!
Quoiqu'on nomme le peuple un monstre à plusieurs têtes;
Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi
Qu'une seule parole est pour eux une Loi.
La Cour en apparence, a bien plus de justesse:

C'eſt le ſéjour de l'art & de la politeſſe.
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer!
Et ſur quelle parole oſe-t-on s'appuyer!
Tous rares qu'ils y ſont, les amis s'embarraſſent;
Tels voudroient s'étouffer, que l'on voit qui s'embraſſent:
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin,
Mille vont à leur but par un autre chemin.
L'un qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite:
L'autre met ſon étude à vous donner des ſoins,
Quand il ſçait que vos yeux en feront les témoins.
Celui-ci fait du jeu ſa capitale affaire:
Cet autre en plaiſantant devient ſexagénaire:
Et l'on arrive ainſi, preſque en toutes les Cours,
D'un pas imperceptible à la fin de ſon cours.
On eſt ſi diſſipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'eſt que d'être homme, on y ceſſe de l'être:
Et ceux qui de leur tems examinent l'emploi,
Trouvent qu'ils ont vecu ſans qu'ils ſçachent pourquoi.

CRESUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,
Au fidele tableau que tu me viens de faire;
Mais un trait important que tes ſoins ont omis,
Un Roi ne ſçait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de Courtiſans, qui toûjours ſur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis diſtinguer au rang où je me vois,
Ceux qui m'aiment pour eux, ou qui m'aiment pour moi.

Je voudrois quelquefois, pour sçavoir si l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir sans Diadême;
Et dans mon premier rang être ensuite remis,
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que sçais-je qui me flatte, ou qui me rend justice?
Je ne dis pas un mot que chacun n'applaudisse:
Et si l'on prévoyoit ce que je dois penser,
On m'applaudiroit même avant de m'écouter.
Je confonds le faux zele avec le véritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois,
Que lorsque de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE, ET LA PANTHERE.

FABLE.

Par cent fameux exploits un Lion renommé
Ayant sçu d'un vieux Cerf qu'il connoissoit fidele,
Que souvent tels & tels dont il étoit charmé,
Payoient ses bontés d'un faux zele;
En voulant par lui-même être mieux informé,
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthere,
Apres à la curée, & qui sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guere.
» Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
» Confié le soin de ma gloire,
» Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,

» Avoir un sûr moyen de vivre dans l'Histoire.
Alors faisant semblant d'être encor dans l'erreur,
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustiçe
Dont lui-même avoit de l'horreur.
» Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose;
» Et sur-tout que ma gloire aille avant toute chose;
» Je n'ai rien de plus important.
» Ce que vous proposez est juste & nécessaire,
» Répond tout d'une voix la troupe mercenaire;
» Et rien ne le fut jamais tant.
» Pensez-y deux fois plutôt qu'une,
» Reprit doucement le Lion;
» Et si je vous suis cher, ayez soin de mon nom:
» Les Rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune
» Que de voir croître leur renom.
» Seigneur, répond encor la bande insatiable,
» Quelque dessein que vous ayiez;
» Pour rendre une chose équitable,
» Il suffit que vous le vouliez.
» Dangereux Conseilleurs, Adulateurs infames,
» Dit le Lion terrible en élevant sa voix;
» Je trouve de si basses ames,
» Indignes d'approcher des Rois!
» Fuyez loin de moi, troupe avide
» Qui des foibles Agneaux & du Chevreuil timide
» Etes si justement l'effroi:
» C'est votre intérêt qui vous guide,
» Ce n'est point la gloire du Roi.
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux,

Il menaça de la même disgrace
Les animaux qui briguerent leur place,
S'ils ne la remplissoient pas mieux.
Une mémorable victoire,
Que sur trois Léopards il eut le même jour,
A l'éclat de sa vie ajouta moins de gloire,
Que de s'être défait de ces pestes de Cour.
Pour expliquer l'Enigme, & dévoiler l'Emblême,
Croyez-vous qu'un Monarque aussi grand que vous-même,
Ne fit pas une belle & louable action
D'imiter quelquefois l'adresse du Lion?
De ce trait d'équité, plus que d'une victoire,
Vos sujets dans leur cœur garderoient la mémoire:
Et ceux qui sont admis dans le Conseil des Rois,
En donnant leur avis y penseroient deux fois.
Peut-être m'expliquai-je avec trop de franchise;
C'est une liberté que vous m'avez permise;
Je ne sçais ce que c'est que de rien déguiser.

CRESUS.

Qui ne m'offense point, ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zele,
Et par tant de raisons, sûr que tu m'es fidele,
Je confie à ta foi, comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire & ceux de mon repos.
D'Iphis qui s'est lui-même attiré sa disgrace,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ESOPE.

A moi, Seigneur!

CRESUS.

Sur qui puis-je jetter les yeux,

Qui me soit plus fidele, & qui me serve mieux?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances,
Que toi qui fuis le bien, & qui hais les dépenses?
En quelle occasion les peux-tu dissiper?
Est-ce au superbe train que tu fais équiper?
Pour contenter ton goût de diverses manieres,
Te voit-on dépeupler les airs & les rivieres?
Et pour éterniser tes desseins fastueux,
Enchérir sur ton Maître un Palais somptueux?
Loin qu'un zele si pur ait rien que j'appréhende;
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende;
Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix.
A ta fidélité tout entier je me livre.
Arsinoé qui vient m'empêche de poursuivre;
J'ai depuis quelques jours quelques soupçons légers,
D'où viennent ces froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe, & qui soupçonne, doute:
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute;
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le sçavoir.



SCENE IV.

ARSINOÉ, ESOPE, LAIS.

ARSINOÉ.

Quoi ! le Seigneur Esope en croit donc être quitte
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite ?
Et son zele se borne à me voir une fois,
Après s'être éclipsé pendant cinq ou six mois ?
Quoique pour lui parler tout le monde l'assiége,
Mon sexe & ma naissance ont quelque privilege.
Quand j'estime quelqu'un je le vois plus souvent.

ESOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop avant
Pour ne pas avouer, si je suis quelque chose,
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois, n'est-il pas votre don ?
Et cependant, Madame, à quoi vous suis-je bon ?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage ?

ARSINOÉ.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage ?
J'écoutois vos avis estimés de chacun.

ESOPE.

Vous les écoutiez tous, & n'en suiviez aucun.

LAIS.

Il a raison, Madame, & je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un ami plus sincere;

Il ne donne jamais que d'utiles avis,
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOÉ.

Il me prenoit, peut-être, en de méchantes heures,
Où mes raisons, Laïs, me sembloient les meilleures.

LAIS.

Je ne sçais, mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre au-lieu qu'ils n'y sont pas.
Vous seriez mariée & contente.

ARSINOÉ.

Peut-être.
Lorsque je le voudrai, ne le puis-je pas être?

LAIS.

Oui, sans doute, & choisir dans le rang le plus haut:
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeunesse est, Madame, une saison bien chere,
Et les momens qu'on perd ne se recouvrent guere.
Quelque beau petit Prince, au Trône destiné,
Pour aller à la gloire auroit l'heur d'être né;
Et c'est pour un état un bien si nécessaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait, que d'être encore à faire.

ARSINOE.

Ces plausibles raisons pour le bien des Etats,
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime & qui me plaise,
Que le Trône d'Argos, & que celui d'Ephese.
Sans en sçavoir la cause, un mouvement secret
Me fait de ma patrie éloigner à regret,

Il me semble qu'ailleurs je serai transplantée.

ESOPE.

Vous, Madame, par-tout vous serez respectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir,
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir.
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie,
Et de tous vos pareils le Trône est la patrie.
Vous seriez étrangere en un degré plus bas.

LAIS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas.
Pour monter sur un Trône il n'est rien qu'on ne quitte ;
Parlons juste. Crésus est d'un si haut mérite...

ARSINOE.

Laïs !

LAIS.

Seroit-ce mal qu'un si grand Roi vous plut ;
C'est un Prince accompli si jamais il en fut ;
Que dans tous ses projets accompagne la gloire,
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.
Le Roi d'Argos est laid : celui d'Ephese est vieux :
Ne dissimulons point ; Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune & beau, vous êtes jeune & belle :
Et vous seriez un couple à servir de modele.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOE.

Hé ! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi ?

LAIS.

Quand je puis obliger, ma joie est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui, comblé de vertus, vous, brillante d'appas,

Cet hymen à tous deux ne vous déplaira pas.
Qui pourriez-vous trouver, vous & lui, qui vous
vaille ?

ESOPE.

Je répons du succès pour peu que j'y travaille,
Madame; obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est un prix à ne point hazarder:
Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'asservir trois Rois?
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.
L'ordinaire destin des beautés difficiles,
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles:
Qui ne veut point du bien, quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HERON ET LES POISSONS.

FABLE.

IL me semble avoir lu dans beaucoup de volumes,
Que lorsqu'on veut trop prendre, on est soi-même pris.
Un Héron glorieux de voir que de ses plumes
On faisoit pour les Rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux, hors la perche & la truite,
Aucun autre mets qui lui plut:
Brochet, carpe, tanche, & la suite,
Etoient pour son gosier des poissons de rebut.
Un jour d'été, dès les quatre heures,

Que le poiſſon rentre en ſes trous ;
Les plus jolis brochets, les carpes les meilleures,
A ſa diſcrétion ſe livroient preſque tous.
Mais ce n'eſt pas là ce qu'il cherche :
N'ayant pas ſi matin l'appétit bien ouvert,
Ne voyant ni truite, ni perche,
Il ne fit pas ſemblant d'avoir rien découvert.
Sept heures ſonnent, huit, & ſon appétit s'ouvre ;
Alors dans la riviere il fait divers plongeons :
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une écreviſſe & deux goujons.
Pour un oiſeau ſi vain, une ſi mince proie,
Loin de le contenter redoubla ſon dédain.
Cependant le tems paſſe, & durant qu'il tournoie,
L'exercice augmente ſa faim.
Qui le croiroit ? Le héron difficile,
Qui mépriſa tant de ſi beau poiſſon,
Sur le midi, fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un Limaçon.
Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne nous expoſe rien qui tous les jours n'arrive.
Des Amans les mieux faits & les plus vertueux,
Une fille à ſeize ans ſouffre à peine les vœux :
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en préſente ;
Et tout lui paroît bon, quand elle en a quarante.
Sans faire des Amans un ſi long examen,
Il faut aller au but, & le but eſt l'hymen.
L'âge que vous avez eſt le tems où l'on charme.
Penſez-y.

ARSINOÉ.

Franchement, votre Héron m'alarme,
Et mon cœur inquiet depuis cette leçon,

A peur d'être réduit au fort du Limaçon.
Plus j'entens vos raifons, plus je les trouve bonnes.
Il eft beau de donner des appuis aux Couronnes.
Je fuivrai vos avis.

LAIS.

Le plutôt vaut le mieux.
Une plante ftérile eft maudite des Dieux.
Qu'eft-ce qu'une Princeffe & vertueufe & belle
Peut faire de meilleur qu'une fille comme elle ?
Qui fuive fon exemple, & qui puiffe à fon tour,
Pour un futur Monarque en mettre un autre au jour ?
On ne peut du beau tems faire un trop bon ufage.

ARSINOE'.

Je ne l'écoute pas; elle eft folle.

ESOPE.

Elle eft fage;
Et raifonne fi bien fur ce que nous difons,
Que j'entre avec plaifir dans toutes fes raifons.
Quand pour faire des Rois, le Ciel veut que l'on vive,
C'eft offenfer les Dieux, de demeurer oifive;
Et chacun dans l'Automne a des remords cuifans,
D'avoir en bagatelle employé le Printems.
Pardon. J'ai le malheur d'être un peu trop fincere.

ARSINOÉ.

Eft-il une vertu qui foit plus néceffaire ?
Plut au Ciel qu'à la Cour chacun vous reffemblat,
Et que ce fut ainfi que le monde y parlat !
Je vous trouve fi jufte en tout ce que vous faites,
(Vertu fublime & rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,

Je vous laisse le soin de choisir mon époux.
A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.
Après cette assurance, adieu ; je me retire.
Songez à votre Fable en faisant un tel choix.

ESOPE.

Oui, Madame ; & de plus, à ce que je vous dois.

LAIS, *à Esope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne sois si belle,
Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle ;
Et lui cherchant son fait, si vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas une ingrate.

ESOPE.

Fort bien.

SCENE V.

PLEXIPE, ESOPE.

PLEXIPE.

AH! Monsieur, que de joie, après six mois d'absence,
Dans les murs de Sardis cause votre présence!
Chacun faisant des veux pour votre heureux retour,
Avec impatience aspiroit à ce jour.
Moi, qui de vos vertus adorateur sincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révére;
Pour vous en assurer j'ai saisi ce moment.

ESOPE.

Je suis très-redevable à votre empressement.
A quoi dans vos desseins puis-je vous être utile?

PLEXIPE.

Que l'on eſt médiſant dans cette grande Ville !
Je n'aurois jamais cru qu'on en fut venu là.

ESOPE.

Comment ? à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Etes-vous aſſuré qu'aucun ne nous entende ?

ESOPE.

Que de précaution votre ſecret demande !
Le bonheur de Créſus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un...

PLEXIPE.

En votre abſence on a médit de vous.

ESOPE.

De moi?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai penſé vous l'écrire.

ESOPE.

On peut dire de moi bien du mal ſans médire,
Je vous l'apprens.

PLEXIPE.

Des gens que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens;
Et comme apparemment aucun ne les ſoupçonne,
Ce ſont...

ESOPE.

Gardez-vous bien de me nommer perſonne,
Peut-être foible & prompt, chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point ſçavoir qui ſont ceux qui médiſent;
Mais je veux, ſi je puis, que leurs plaintes m'inſtruiſent,

Qu'ils me rendent ſervice en croyant m'outrager,
Et que leur médiſance aide à me corriger.
Dites-moi ſur quels points ils blâment ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des diſcours, & ſans ordre, & ſans ſuite...
Soit qu'on eut de la haine, ou qu'on fut en courroux...
Je ſçais confuſément qu'on médiſoit de vous.
Je ne ſçais rien de plus dont je vous puiſſe inſtruire.

ESOPE.

Si vous ne ſçavez rien, que me venez vous dire ?
Pourquoi de mes amis me donner du ſoupçon?
Croyez-vous ne manquer que de mémoire?

PLEXIPE.

Eh, non.
Je ſuis fait comme un autre, & je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE
De mauvais débit.

FABLE.

APollon & Mercure étant brouillés là-haut,
Ne ſavoient ici bas où donner de la tête :
Ils n'avoient point d'argent, & c'eſt un grand défaut,
Jamais de l'indigence on a chommé la fête.
» Que deviendrons-nous, dirent-ils,
» Si Jupiter ne nous rappelle ?

Faire des tours de main auſſi prompts que ſubtils,
Eſt un Art où Mercure excelle :
Mais il craignoit les Alguazils,
Et s'il ſe rencontroit ſous leur patte cruelle
De mettre en œuvre les outils
De la Juſtice criminelle,
L'ingénieuſe pauvreté,
Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de ſûreté
A faire un louable commerce.
Mais comment? ils n'ont rien, argent, fonds, ni credit.
Pendant cet embarras il arrive une Foire.
Apollon s'aviſa de vendre de l'eſprit,
Et Mercure de la Mémoire.
Après s'être poſtés dans l'endroit le plus beau,
Pour attirer du peuple & de la chalandiſe,
Chacun dans un Ecriteau,
Etala ſa Marchandiſe.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le ſien,
Que de toute la foire il attire la foule:
Le monde vient, s'en va, puis revient, & s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le Marchand de Mémoire en fournit la contrée ;
Mais le Marchand d'Eſprit à peine fut-il vû,
Il vendoit une denrée
Dont le plus idiot croit être aſſez pourvu.
Il s'écrie, il s'emporte, il ſe rompt la cervelle :
» Meſſieurs, dit il, Meſſieurs, tournez ici vos pas ;
» De quoi la Mémoire ſert-elle,
» Quand l'Eſprit par malheur, ne l'accompagne pas ?

Il eut beau faire & beau dire,
Beau se plaindre & fulminer,
Apollon avec sa lyre
S'en alla sans étrenner.
Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa Marchandise il n'eut point de débit:
On dit à tout moment qu'on n'a point de Mémoire;
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.
Si l'on tenoit encore une pareille Foire,
Vous iriez à grand pas vous fournir de Mémoire;
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrit,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'Esprit.
Est-ce en avoir une once, & le mettre en usage,
Que de faire à la Cour un si bas personnage?
Ceux dont vous observez les discours & les pas,
Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas.
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide;
Si ce sont vos amis, c'est leur être perfide;
Et de tous les emplois, le plus lâche aujourd'hui
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincere que vous, je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zele une autre récompense.

ESOPE.

Quand j'aurois un trésor à mettre en votre main,
Vous manquez de Mémoire, & l'oublieriez demain.
C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.



SCENE VI.

LICAS, ESOPE, PLEXIPE.

LICAS.

DAns votre appartement Rodope va se
rendre.
Elle m'envoye ici vous le faire sçavoir.

ESOPE, *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les médisans tout ce qu'ils pourront faire,
Je sçais par quel moyen on les force à se taire ;
Et pour me venger d'eux, je vais vivre si bien
Quils auront de la peine à me reprocher rien.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ESOPE, RODOPE.

ESOPE.

VOus me suivez envain. Souffrez que je
respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire?
Je n'ai rien oublié, dans mon juste courroux,

Des sujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le conseil s'assemble,
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve ensemble:
J'ai mes raisons.

RODOPE.

Et moi, j'ai les miennes aussi
Pour ne pas me résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ESOPE.

Le Roi dans un moment vient ici.

RODOPE.

Qu'il y vienne.
Jusqu'à ce qu'il y soit, je ne vous quitte pas.

ESOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs appas.
Tout difforme & hydeux que vous paroisse Esope,
Ne vous en flattez pas, infidele Rodope,
Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu,
Je vous abuserois, si je vous l'avois tu.
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaine,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne sçais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RODOPE.

Vous me haïssez trop pour ne me plus aimer.

ESOPE.

Non, vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RODOPE.

Vos remords seront vains si nous faisons divorce:

Penſez-y bien, de grace, avant d'en venir là;
Et ſi vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée.
Je ſuis ce que j'étois quand vous m'avez aimée.
J'en jure...

ESOPE.

Epargnez-vous des ſermens ſuperflus;
Vous étiez vertueuſe & vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou ſix mois qu'a duré mon abſence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence;
Et les honteux attraits qui vous ſont demeurés,
Par l'emploi qu'ils ont eu ſont tous défigurés.

RODOPE.

Si c'eſt là mon portrait, & que je lui reſſemble;
Je ne m'étonne pas de nous voir mal enſemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces ſoupçons?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons!
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai ſçu vous le dire,
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire;
Et par-tout où je vais, les filles que je vois
A peu près de mon âge, ont même goût que moi.
C'eſt de vous que je tiens qu'une fille aviſée
Doit avoir un air libre, une maniere aiſée;
Et qu'il n'eſt preſque rien dont on ne vienne à bout,
Lorſqu'avec bienſéance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous? Je ſuis votre doctrine.
Veut-on rire? Je ris. Badiner? Je badine.
Mais dans tous les plaiſirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'eſt qu'amuſement, qu'innocence, que jeu.

ESOPE.

Ah, Rodope! Rodope! à qui j'avois envie

De donner les momens les plus chers de ma vie;
Mon cœur qui sans tendresse auroit moins de
courroux,
Préviendroit vos raisons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me souviens point de vous avoir instruite
A vivre sans égard, sans pudeur, sans conduite;
Mais je me souviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris;
Qu'un air libre, enjoué, siésoit bien à votre âge
Mais, Rodope, un air libre est-ce libertinage?
Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris,
Me voit-on d'aucun vice infecter les Esprits?
Si d'un remords au moins vous vous sentez coupable,
Profitez des leçons que contient cette Fable;
Et voyez à quel point on doit être confus
D'avoir eu de l'honneur, & de n'en avoir plus.

LE JARDINIER, ET L'ANE.

FABLE.

L'Ane d'un Jardinier fleuriste,
Ayant pour le Marché des paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer les douceurs,
Une foule de gens le suivoient à la piste.
Mais il trouve au retour un contraire destin;
Pour se faire maudire, il suffit qu'il se montre,
Ceux qui le suivoient le matin,
Le soir évitent sa rencontre.
» Ne t'en étonne pas, lui dit le Jardinier;
» Ces effets différens ont différentes causes;

» Ce matin tu portois des roses;
» Ce soir tu portes du fumier:
» Qui suivoit ce matin ta senteur agréable,
» Ce soir fuit ta puanteur.
» Tant on devient effroyable,
» Quand on perd sa bonne odeur.
Vous reconnoissez-vous, Rodope, en cette Fable?

RODOPE.

Non. L'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'âne du matin;
Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses,
D'une si bonne odeur que les paniers de roses;
Mais on ne m'a point vue, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse, & coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce & la vertu chagrine:
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine;
Et croyant ma conduite exempte de remords;
Je ne prens aucun soin de sauver les dehors.
Il est vrai qu'on en parle, & que de vieilles Dames,
Dont le cœur est encor susceptible de flâmes;
Faciles à remplir les desirs d'un Amant;
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment;
Et jamais à l'amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux que leurs petits complots,
Que ces femmes de bien qui le font à huis-clos;
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
Pour moi qui marche droit, je ne me contrains pas.

ESOPE.

Que vous avez, traîtresse, & d'esprit & d'appas!

Quand le Ciel vous forma sous un si beau modele,
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle!
Il vous a dénié le plus grand bien de tous,
Et je vais être foible autant & plus que vous.
Me trompai-je? Etes vous fidele à votre gloire?
Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire:
Vous aurez peu de peine à me persuader;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider;
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RODOPE.

Méritez-vous que je vous désabuse?
Combien d'injures...

ESOPE.

Trop pour d'innocens appas;
Trop peu, si j'ai raison, & qu'ils ne le soient pas.
Mais, adieu, le Roi vient. Retirez-vous de grace.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est tems encor, faites que votre époux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'Hymen vous demande.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TRASIBULE, TIRRENE.

CRESUS.

ASseyez-vous.

ESOPE.

Seigneur, je ne suis pas d'un sang...

CRESUS.

Ton mérite y supplée, & vaut le plus haut rang.
Aſſis-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes Sujets de leur Roi ſouhaitent l'hyménée ;
Et tous contens de moi, comme je le ſuis d'eux,
S'ils me voyoient un fils, s'eſtimeroient heureux.
Cotis, pere d'Argie, épuiſé par les guerres
Qui fatiguent ſon Peuple & déſolent ſes Terres,
Pour nous unir enſemble, à ne rompre à jamais,
Me fait offrir ſa fille, & demander la paix.
Sa couronne, lui mort, appartient à ſa fille ;
Mais envain à mes yeux cette couronne brille :
Arſinoé, ſoumiſe à tout ce que je veux,
A trouvé le ſecret de s'attirer mes vœux.
En s'aſſujettiſant à mon pouvoir ſuprême,
Elle m'a d'un coup d'œil aſſujetti moi-même.
Le Trône de Phrygie à mon Trône étant joint,
Sans doute ma puiſſance iroit au plus haut point.
Pour balancer mon choix cette raiſon eſt forte ;
Mais enfin ſur mon cœur Arſinoé l'emporte,
Et j'attens de vos ſoins une déciſion
En faveur de l'amour ou de l'ambition.
Parlez-moi librement, & qu'un pur zele éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiere eſt un peu délicate.
Vous aimez. Il faudroit pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix & flatter votre amour.
Une ſi vertueuſe & ſi belle Princeſſe,
D'un Monarque ſi grand mérite la tendreſſe ;
Mais auſſi les raiſons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire avec un cœur ſincere,
Qu'à l'hymen d'un grand Roi l'amour n'aſſiſte
guere ;

Que ses plus dignes soins sont ceux de sa grandeur ;
Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment ;
Des attraits si touchans qu'ils émeuvent, désarment ;
Mais des yeux si charmans, & des attraits si doux
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'hymen ralentissent les flammes,
Et la vertu des Grands n'est pas d'aimer les femmes.
Quelque appas que pour vous ait un amour naissant,
Seigneur, une Couronne en est un plus puissant.
En devenant l'époux de la Princesse Argie,
A des vastes Etats vous joignez vu la Phrygie,
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler,
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler ?

TRASIBULE.

J'ose ajouter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene,
Que c'est de vos sujets rendre l'attente vaine ;
Et que las de la guerre, & des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait la Phrygie
Du sang de ses enfants assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux & les plus glorieux
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespére ;
Tel embrasse son fils qui regrette son frere ;
Et la guerre après soi traîne tant de malheurs,
Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'éleve le Ciel aux dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'Etats, ne le sont pas d'eux-mêmes ;
Et lorsque de l'hymen ils subissent les loix,

C'eſt à la politique à leur preſcrire un choix.
Seigneur, Arſinoé fut-elle encor plus belle,
La Phrygie & la paix ont plus de charmes qu'elle;
L'intérêt de l'état me fait parler ainſi.
Voilà mon ſentiment.

CRESUS, *à Eſope.*

Et le tien?

ESOPE.

Le voici.
Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'eſt qu'un hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

Un jeune Coq des mieux huppés;
En rodant par ſon voiſinage,
D'une jeune Poulette auſſi belle que ſage
Eut les yeux & le cœur également frappés.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle ſentit pour lui ce qu'il ſentoit pour elle;
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux bleſſés,
Et tous deux pénétrés de la même tendreſſe,
Du matin juſqu'au ſoir ils ſe voyoient ſans ceſſe;
Et ne ſe voyoient pas aſſez.
Pendant que l'un & l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent ſi tendrement
De s'aimer éternellement,

Leurs féveres parens autrement en ordonnent.
Le pere du Coq le contraint
A quitter fa chere Poulette :
Envain de fa rigueur Il gémit & fe plaint,
Il faut qu'il obéiffe, ou qu'il faffe retraite :
D'abord il va percher fur le toit le plus haut
De la plus déferte cabanne ;
Mais faute d'aliment, il lui fallut bientôt
Epoufer en peftant une Poule Faifanne.
Ces Epoux dès le premier jour,
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés fans amour,
Se tairerent fans complaifance.
Outre qu'ils négligeoient le foin
De fe dire des yeux quelque chofe de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit,
Sa Faifanne eut juré que c'étoit des murmures :
Quand la Faifanne l'appelloit,
Il croyoit ouir des injures.
En un mot, leur deftin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre enfemble,
L'amour ait foin d'unir ce que l'hymen affemble,
Il eft fûr qu'on s'entend bien mieux.
Qu'à vos defirs, Seigneur, Arfinoé réponde,
N'êtes-vous pas le Roi le plus heureux du monde ?
Sans un befoin preffant, qu'à peine je conçois,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez foi ?
Les différentes mœurs, le différent langage,
Ne font pas les liens par où le cœur s'engage ;
Et fur celui des Rois c'eft faire un attentat

Que de l'assujettir aux maximes d'Etat.
Pour contenter le Peuple & le Roi de Phrygie ;
Accordez-lui la paix sans épouser Argie.
Vous auriez elle & vous des chagrins infinis ;
Vos Etats seroient joints, & vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eut été plus parfaite
Que le bonheur du Coq, s'il eut eu sa Poulette.
Sans cesse de l'hymen il se feroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé :
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRESUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible !
Pressé par tes raisons, je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le Trône où je me sieds,
Et lui faire sçavoir par un récit fidele,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

CRésus à nos conseils préfére vos avis ;
Loin d'en être jaloux, nous en sommes ravis :
Il ne sçauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel Ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime ?
Vous le servez si bien, que d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

ESOPE.

N'en perdez pas un mot, tout y est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE.

PRès de Lesbos fut jadis un Figuier
Qui portoit le plus beau fruit du monde;
Planté sur le bord d'un vivier,
Il se lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les oiseaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous sous son épais feuillage;
Et tant que duroit le jour,
Ils y chantoient leur amour,
Et bénissoient son ombrage.
Mais comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une mer qui n'est point sans naufrage,
Après un tems calme & serein,
Il survint tout-à-coup un furieux orage.
Les vents en un moment agiterent les airs;
Il sembloit que la pluie inonderoit la terre:
Enfin, après beaucoup d'éclairs,
Le Figuier malheureux fut frappé du tonnerre.
Les oiseaux effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le hameau prochain vont chercher un asyle;
Et l'orage passé, chacun d'eux s'entresuit
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'arbre qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrace,
Avoit si fort changé de face
Qu'on ne le reconnoissoit pas.

Les premiers qui le reconnurent,
Furent un Milan, un Vautour,
Qui l'insulterent tour à tour,
Et pour ne le point voir à l'instant disparurent.
» Suivez-nous, & vous ferez bien,
Dirent-ils aux oiseaux qu'ils crurent pitoyables ;
» Ce Figuier désormais au rang des misérables,
» Ne peut plus nous servir à rien.
» Pour moi, dit la Tourterelle,
Connue aux environs pour un oiseau d'honneur,
» Je prétends partager sa fortune cruelle,
» Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur.
» Il m'a fait tant de bien, reprit une Colombe,
» Que je m'en souviendrai toûjours ;
» Je veux être avec lui le reste de mes jours,
» Dans quelque disgrace qu'il tombe.
» Plut au Ciel pouvoir par mes Chants,
Ajouta tendrement un Rossignol habile,
» Lui rendre ses attraits, & forcer les méchans
» A revenir un jour lui demander asyle !
Combien au tableau qui paroît,
En voit-on qui sont tout semblables ?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.
Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour ;
Vous êtes, vous & lui, le Milan, le Vautour,
Qui voyant du Figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux, le trouverent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié ;
Votre infidele cœur qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.

Si

Si du fort inconftant j'éprouvois le courroux,
Que diriez-vous de moi, qui n'ai rien fait pour vous?
Iphis... Mais je me trompe, ou c'eft lui qui s'approche.
Adieu. De fa préfence évitez le reproche.
Son faux difcernement fe connoît affez bien,
Puifqu'il s'eft pu réfoudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

TIRRENE, TRASIBULE, IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

JAmais vit-on difgrace & plus prompte & plus forte?
Que mon fort, cher Tirrene, eft cruel!

TIRRENE.

Que m'importe?

IPHIS.

Qu'entens-je? Trafibule aura plus de bonté.
Mon malheur...

TRASIBULE.

Quel qu'il foit, vous l'avez mérité.

IPHIS.

Jufte Ciel! Trafibule & Tirrene me fuyent!
Que d'affronts à la Cour les malheureux effuyent!

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

MOnſieur, je viens ici par un ordre du Roi,
Dépoſer mon crédit, ma faveur, mon emploi,
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

Moi, je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Créſus duſſai-je m'expoſer,
J'aime mieux le ſouffrir que de vous en cauſer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du Roi ce que je puis pour vous.

IPHIS.

Reſpect, zele, remords, tout aigrit ſon courroux.
Si pour moi tant de fois ſa bonté fut extrême,
Contre moi ſa colere eſt aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'eſt ſenſible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'inſultent lâchement:
Pendant que de vos ſoins vous m'offrez l'aſſiſtance,
Vous qui ne me devez que de l'indifférence,
En voulant me ſervir vous déplairez au Roi.

ESOPE.

Eh! qui ſoupçonnez-vous de vous avoir nui?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chûte si haute,
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute.
Un destin plus cruel me fut-il préparé,
C'est moi qui sans raison me le suis attiré:
De ma témérité je reçois le salaire.

ESOPE.

Crésus est trop bon Roi pour garder sa colere.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois?

IPHIS.

En fait-on des petits quand on déplait au Roi?
Hier, dans un festin dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de Maître,
Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dit ses défauts.
Quand pour se divertir il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscrétion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand Roi, qui veut qu'on le renomme,
Jusques dans ses défauts doit avoir du grand Homme;
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
» Pour vous montrer, dit-il, d'un ton fier, mais auguste,
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
» Lorsqu'un Sujet s'oublie & trahit son devoir,
» Je reprens mes bontés & ne veux plus le voir.
» Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,

» Puisqu'après avoir bu je rends si bien justice.
» Retirez-vous.

ESOPE.

Hé quoi! pour un vieux Courtisan,
Vous même de vos maux vous êtes l'artisan?
Pour reprendre les Rois, sans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres soins, & bien d'autres mesures.
C'est un sentier étroit qui de chaque côté
Présente un précipice à la sincérité.
Les Rois & les flatteurs étant de même date,
Il n'est dans l'Univers aucun Roi qu'on ne flatte,
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts, le doit faire avec art.
Il faut plein d'un respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, & non pas les leur dire,
Et prendre garde encor, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.
Il n'est rien près du Roi que pour vous je ne fasse;
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grace,
Qu'eussions-nous l'un & l'autre encor plus de pouvoir,
Nous sommes des jetons que le Roi fait valoir;
Comme souverain Maître à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose, ou nous ne sommes rien:
Sur-tout souvenez-vous, dans tout ce que vous faites,
De n'abuser jamais de la place ou vous êtes:
La fortune, en aveugle, ouvre ou ferme la main,

Et puissant aujourd'hui l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale,
J'y vais d'un Apologue ajouter la morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

Un grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui sembloit si jolie,
Qu'il l'aimoit à la folie.
A ce qu'elle vouloit on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table.
» Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux.
» Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
» Que donnant l'essort à mon zele,
» Je saute quelque fois sur vous ?
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manége-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela.
Je dirai seulement que flattée, applaudie,
Qu'elle eut tort, ou qu'elle eut raison,
La Guenon un peu hardie,
Oublia qu'elle étoit Guenon.
Loin d'avoir pour son Maître une sincere attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin en le baisant,
Elle arracha la moustache
D'un Maître si bienfaisant.
» Ah! perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître,

» J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt;
» Dans un moment tu sçauras ce que c'est
» Que d'abuser des bontés de son Maître.
Elle eut beau de son crime étaler les remords,
Et pour entrer en grace employer les prieres,
Après vingt coups d'étrivieres,
Elle fut mise dehors.
Comme en toute rencontre elle étoit mal-honnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier.
Tel est auprès des Rois, où la grandeur entête,
Le sort des Favoris qui s'osent oublier.
Quelque soumission que cette Fable inspire,
J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire;
Mais comme votre grace est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus, & faire mon devoir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRESUS, GARDES.

CRESUS.

Esope ne fuit pas?

UN GARDE.

Non, Seigneur.

CRESUS.

Qu'on l'appelle.
Quel Ministre à son Roi fut jamais plus fidele?

Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici. Laissez nous.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

Mon aspect t'embarrasse;
De l'indiscret Iphis tu demandes la grace.
Je sçais que la clémence est la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même appris assez de fois.
Mais après les bienfaits dont il m'est redevable,
L'injure qu'il m'a faite est-elle pardonnable?
Et sans te prévenir, si tu veux y penser,
Puis-je lui faire grace, & peux-tu m'en presser?

ESOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grace,
Par de vaines raisons excuser son audace:
Je vous l'ai déjà dit, c'est avec équité
Que vous l'avez puni de sa témérité.
Mais quand votre justice a ce qu'elle souhaite,
Votre bonté, Seigneur, est-elle satisfaite?
Le trouble où je vous vois me fait connoître assez
Que vous pardonnez mieux que vous ne punissez.
Quel plaisir ont les Rois de pouvoir faire grace!

CRESUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place?

Puis-je lui pardonner ſans la lui rendre?

ESOPE.

Non.
Je remets en vos mains un ſi précieux don.
Plus on eſt élevé, plus on cauſe d'ombrage.
Un vaiſſeau trop chargé n'eſt pas loin du naufrage;
Au-lieu qu'il vogue à l'aiſe, & ne craint nul aſſaut,
Quand il n'a juſtement que le poids qu'il lui faut.
Iphis n'eſt pas le ſeul à la Cour qui s'oublie,
Et qui devienne ſage après une folie.
Combien en a-t'on vu de toutes qualités,
Qui pendant leur jeuneſſe imprudens, emportés,
Dans un âge plus mur dépouillés de tous vices,
Vous ont rendu, Seigneur, de ſignalés ſervices?
Rendez-lui vos bontés. Senſible à ce bienfait,
Il vous rendra ſervice encor mieux qu'il n'a fait.
Le Ciel à ce propos me ſuggére une Fable
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable:
Pour fléchir votre cœur, c'eſt mon dernier moyen;
Ce que je vous demande, eſt de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien, ſi ma Fable eſt frivole.

CRESUS.

J'écoute, ſouviens-toi de me tenir parole.

ESOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

UN Lion endormi s'éveillant en ſurſaut,
Rencontre un Rat ſous ſa patte.
Comme un Lion eſt fier, & qu'il a le ſang chaud,

Il fulmine, tonne, éclate:
Pour appaiser son courroux,
Le Rat que la crainte glace,
Se prosterne à ses genoux,
Et d'un ton suppliant lui demande sa grace.
» L'intervalle est si grand, dit-il, de vous à moi,
» Qu'en me faisant périr vous auriez peu de gloire,
» Et la clémence d'un Roi
» Eternise sa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conserver la vie,
» La prodiguer par-tout pour votre Majesté,
» Sera ma plus forte envie.
Le Lion généreux, mettant la griffe bas,
Sensible à cette requête,
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En poursuivant une proie,
Trois ou quatre jours après
Le Lion pris en des rets,
Pour s'en débarrasser ne trouve aucune voie.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre sa chaîne;
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en serre les nœuds.
De chaque animal qui passe,
Envain de ce péril il attend du secours,
Quand le destin nous menace
Nos meilleurs amis sont sourds.
Le Rat seul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel usage il lui peut être utile,

Et sans beaucoup parler, cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec soin à ronger une corde
Qui de tout l'attirail est le nœud gordien:
Et par bonheur tout succéde si bien,
Tant de fortune à son zele s'accorde
Que du Lion captif il brise le lien,
Pour le récompenser de sa miséricorde.
Princes qui pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toûjours propices.
Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.
Hé bien, Seigneur, mes vœux seront-ils exaucés?
Vous ne répondez rien?

CRESUS.

C'est te répondre assez.
Le Lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse;
Je dois, Roi comme lui, comme lui faire grace.
Qu'Iphis de mon courroux n'appréhende plus rien;
Puisqu'il est ton ami, je veux être le sien.

ESOPE.

Seigneur...

CRESUS.

Je te défens d'oser ouvrir la bouche,
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand, trop long-tems attendu,
Par celui qui le fait est toûjours trop vendu;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie,
D'avoir été si lent à remplir ton envie.
Loin de te refuser compte pour l'avenir,
Quels que soient tes souhaits, je veux les prévenir.

. . . .
. . . .

Fais-moi, je t'en conjure, un plaisir à ton tour.
Iphicrate, autrefois l'ornement de ma Cour,
Qui se fait estimer de tous ceux qui le voient,
Va te rendre visite, & les Dieux te l'envoient.
Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru:
Mais apprends sa foiblesse, il n'a jamais rien cru.
C'est le cœur le mieux fait que le Ciel ait vu naître,
L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître;
Généreux, magnifique, affable, officieux;
Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux Dieux,
Il vient; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
Je l'aime; & c'est à moi que tu rendras service.

SCENE III.

IPHICRATE, ESOPE.

IPHICRATE.

MOnsieur, de vos vertus le bruit s'étend si loin,
Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
Après un long service en différentes guerres,
Relégué par la paix dans une de mes terres,
Où sans ambition, sans amour, sans desir,
Je préfére l'étude à tout autre plaisir;
Tout ce que j'ai d'amis qui me rendent visite,
M'ont tant parlé de vous & de votre mérite,
Qu'ayant vu ce matin qu'il faisoit un beau jour,
J'ai quitté, pour vous voir, mon tranquille séjour;

Et je fuis fi content d'avoir cet avantage,
Que mon plaifir paroît jufques fur mon vifage.

ESOPE.

Si vous en exceptez la rareté du fait,
J'ignore quel plaifir ma figure vous fait;
Pour me bien définir je ne fçais point de phrafe.

IPHICRATE.

Je viens pour la liqueur, & non pas pour le vafe.
Le corps, quel qu'il puiffe être, eft l'ouvrage
d'autrui:
Mais la vertu d'un homme eft fon ouvrage à lui;
Et je croirois lui faire une injuftice extrême,
Si je ne le voyois par fon mérite même.

ESOPE.

Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux,
Ne le devrois-je pas à la bonté des Dieux?

IPHICRATE.

Des Dieux? bon!

ESOPE.

Comment, bon?

IPHICRATE.

Eh quoi? vous qu'on renomme,
Vous avez la foibleffe & l'erreur d'un autre hom-
me?
Vous croyez donc devoir votre mérite aux Dieux?

ESOPE.

Avant que vous & moi nous nous expliquions
mieux,
Avec qui, s'il vous plait, ai-je ici l'honneur d'être.

IPHICRATE.

On me nomme Iphicrate & vous m'allez con-
noître:

Je ne sçais ici-bas d'autre félicité,
Que dans une flatteuse & douce volupté;
Non, dans la volupté dont le peuple s'entête,
Qu'on évite avec soin pour peu qu'on soit honnête;
Et qui pour des plaisirs peu durables & faux,
Cause presque toûjours de véritables maux.
J'appelle volupté proprement, ce qu'on nomme
Ne se reprocher rien, & vivre en honnête homme;
Appuyer l'innocent contre l'iniquité;
Briller moins par l'esprit que par la probité;
Du mérite opprimé réparer l'injustice;
Ne souhaiter du bien que pour rendre service;
Etre accessible à tous par son humanité:
Non, rien n'est comparable à cette volupté.

ESOPE.

Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
A suivre une si juste & si charmante route.
Je ne vous céle point que je suis enchanté
De cette délicate & pure volupté.
Je rends graces aux Dieux...

IPHICRATE.

Eh quoi? les Dieux encore?
Laissez-là ces beaux noms que le vulgaire adore;
Peut-on être si foible avec tant de raison!

ESOPE.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des Dieux?

IPHICRATE.

Moi? non.
Et vous ne le croyez, non plus que moi, je pense.

ESOPE.

Vous le conjecturez avec peu d'apparence.

Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire ?

IPHICRATE.

Moi ?
Sur quoi vous fondez-vous pour en croire ?

ESOPE.

Sur quoi ?
J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand nombre.

IPHICRATE.

Il est vrai; mais qui marche à tâtons, & dans l'ombre;
Qui bronche à chaque pas, chancele à chaque point,
Et qui les craint si peu, que c'est n'en croire point,
Les Dieux doivent leur être aux foiblesses des hommes.

ESOPE.

Ne convenez-vous pas que vous & moi nous sommes ?

IPHICRATE.

Sans doute.

ESOPE.

Croyez-vous que nous venions de rien ?
Mon pere avoit son pere & son pere le sien,
Et que nous parcourions mes aïeux ou les vôtres,
Il en faut un premier d'où soient venus les autres.
Vous êtes trop prudent pour me nier cela.
Hé qui donc, je vous prie, a fait ce premier-là ?
Voilà sur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE

Je crois l'homme éternel, de même que le monde.

ESOPE.

Peut-il être éternel, & sujet au trépas ?
Il commence, il finit, vous ne l'ignorez pas :
Tout Etre dépendant vient d'un Etre suprême ;
Et ce que nous voyons ne s'est pas fait soi-même.
Jettez les yeux par-tout ; l'air, la terre, les eaux,
Le Ciel où jour & nuit brillent des feux si beaux ;
L'ordre toûjours égal des saisons, des planetes,
Prouve par quelles mains elles ont été faites.
Vous qui paroissez être homme ferme, esprit fort,
Parce que d'un pas loin vous croyez voir la mort ;
Si par quelque accident, maladie ou blessure,
Dans une heure au plus tard votre mort étoit sûre,
Penseriez-vous des Dieux ce que vous en pensez ?
Et pour n'y croire pas, seriez vous ferme assez ?
Parlez de bonne foi sur le fait que je pose.

IPHICRATE.

Si je devois mourir dans une heure ?

ESOPE.

Oui.

IPHICRATE.

La chose
Est un peu délicate & je ne sçais pas bien...

ESOPE.

Croiriez-vous quelque chose, ou ne croiriez-vous rien ?
Vous, & tous vos pareils, qui semblez intrépides,
A l'aspect de la mort vous êtes si timides ;
Que pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
Mille, de cris perçans importunent les Dieux.
S'il vous falloit mourir, que croiriez-vous ?

IPHICRATE.

Peut-être

Que mon cœur combattu par la peur de non être..

ESOPE.

Eh! Monsieur, le non-être est ce qu'on craint le moins:
La peur d'être toûjours cause bien d'autres soins:
Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
Mais sans nous écarter, répondez-moi, de grace.
Si vous deviez mourir dans une heure au plus tard,
Que croiriez-vous? Parlez sans énigme & sans fard

IPHICRATE.

Sans énigme & sans fard? Je ne suis pas un homme
Qui par le nom d'Athée aime qu'on me renomme.
Je ne dispute point pour vouloir disputer.
Je cherche à m'éclaircir, & non pas à douter.
Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
A flotter dans le trouble & dans l'incertitude;
Et chagrin contre moi d'avoir ainsi vécu,
Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
J'ai vu la mort de près dans plus d'une bataille;
Je l'ai vue à l'Assaut de plus d'une muraille,
Sans que dans ce péril elle ait pu m'inspirer,
Ni de croire des Dieux, ni de les implorer.
Peut-être, ma carriere approchant de son terme,
Que dans ses sentimens je ne suis plus si ferme;
Et que si dans une heure au plus tard je mourois,
Plus juste, ou plus craintif, je les implorerois.
Eh! que ne fait-on point quand il faut que l'on meure?

ESOPE.

Votre raison alors sera-t'elle meilleure?

Aurez-vous

Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez ?
Sçaurez-vous sur ce point plus que vous ne sçavez ?
Seront-ce d'autres Dieux, ou sera-ce un autre homme ?
Pouvez-vous n'en rien croire, & dormir d'un bon somme ?
De la vie à la mort il s'agit d'un instant ;
Et que peut-on risquer qui soit plus important ?
Qui dit Dieux, dit vengeurs ; & leurs foudres ...

IPHICRATE.

Au contraire ;
Qui dit Dieux, dit clémens : un remords bien sincere
Arrête en expirant leur foudre prête à choir.

ESOPE.

Hé ! ce remord sincere est-on sûr de l'avoir ?
Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
Le repentir est foible autant que le malade.
Je vais, non vous prouver, mais vous faire entrevoir
Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir ;
Et qu'aux derniers momens les beaux esprits qui doutent,
Ne sont pas assurés que les Dieux les écoutent.
Voulez-vous à m'entendre appliquer votre soin ?

IPHICRATE.

Pour quel autre sujet viens-je ici de si loin ?
Le plaisir le plus grand que vous me puissiez faire,
C'est de m'ouvrir votre ame, & de ne me rien taire.

ESOPE.

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

UN Faucon qui croyoit les Dieux muets, ſourds,
Etant en ſon heure derniere,
D'un lamentable ton ſollicita ſa mere
D'aller en ſa faveur implorer leur ſecours.
Mon enfant, lui dit-elle, en mere habile & ſage,
Pendant que tu te portois bien,
Tu diſois qu'ils ne pouvoient rien:
Ils ne peuvent pas davantage.
C'eſt preſque ainſi que l'homme en uſe envers les Dieux;
Pour en croire, il attend qu'il ſoit malade, ou vieux:
Juſqu'au moment funeſte où leur vengeance arrive,
Il les croit impuiſſans, voyant leur foudre oiſive;
Et pour les appaiſer fait des cris éclatans,
Quand ils ſont fatigués, & qu'il n'en eſt plus tems.
La clémence des Dieux, dont on voit tant de preuves,
Eſt ſemblable à peu-près à ces paiſibles fleuves
Qui n'ont pu réſiſter au tems rude & fatal
Qui tient leurs flots captifs ſous un mur de criſtal.
Juſques à certains poids qu'on y paſſe & repaſſe,
On eſt en ſûreté ſur leur épaiſſe glace:
Mais lorſqu'on la ſurcharge, elle fond ſous nos pas;

Et qui tombe deſſous, ne s'en retire pas ;
Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

Monſieur, ceſſons de grace,
Ce diſcours vous fatigue autant qu'il m'embarraſſe;
A lutter contre vous j'applique envain mes ſoins,
Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez au moins.
Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire?
Croire comme l'on fait, par exemple, eſt-ce croire?
A parler ſans contrainte, & d'un cœur ingénu,
Quel Dieu, hors la fortune, à la Cour eſt connu?
Pour peu que l'on y prie, on eſt toûjours en garde.
On obſerve avec ſoin ſi le Prince y regarde,
Et lorſque par hazard on rencontre ſes yeux,
C'eſt lui que l'on invoque encor plus que les Dieux.
Adieu. Je ſors d'ici plein de votre mérite,
Souffrez que je vous rende encore une viſite.
Je crois, par les efforts que vos bontés feront,
Si mes yeux ſont fermés, qu'ils ſe déſermeront;
Je demande un jour fixe encor cette ſemaine.

ESOPE.

Non, Monſieur, je ſçaurai vous en ſauver la peine;
Et je vous promets bien, pour vous faire ma cour,
Que j'irai vous trouver juſqu'en votre ſéjour.

IPHICRATE.

Vous, Monſieur? Plut aux Dieux, que je commence à croire,
Que vous me voulûſſiez accorder cette gloire!
C'eſt un endroit riant dans la belle ſaiſon:
Les ondes du Pactole entourent la maiſon:

On y voit d'un coup d'œil le Printems & l'Automne,
Les richeſſes de Flore & les dons de Pomone;
Et je ne vous dis point le plaiſir que j'aurai
A vous y recevoir le mieux que je pourrai.
Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
Adieu.

SCENE IV.

ESOPE *ſeul*.

Que de clarté, hors la plus néceſſaire!
Et que d'honnêtes gens à la Cour aujourd'hui
Ont la même foibleſſe, éclairés comme lui!

SCENE V.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

Bon jour, Monſieur.

ESOPE.

Bon jour, que voulez-vous, Madame?

LEONIDE.

Eh! Monſieur, je ne ſuis qu'une bien pauvre femme;
Je n'ai point de parens, pere, frere, ni ſœur,

Qui jamais ait été Madame ni Monſieur.
J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave ;
La Thrace eſt mon pays, & je ſuis née eſclave ;
Ce que je vous apprens montre aſſez que je crois
Qu'en m'appellant Madame, on ſe moque de
moi.

ESOPE.

Hé bien! ma bonne femme, à quoi vous ſuis-je
utile ?
Qui vous fait de ſi loin venir en cette Ville ?
J'écoute les raiſons, ſans diſtinguer les rangs ;
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands.
Comme ils ſont ſitués plus près de l'indigence,
Leur beſoin plus preſſant veut plus de diligence ;
Si je puis vous ſervir ici, je le ferai.
Y ſerez-vous long-tems ?

LEONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous, de qui la vue adoucit ma diſgrace,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace ;
J'ai bien pris de la peine, & bien fait du chemin
Pour ne trouver au bout que mépris & chagrin.

ESOPE.

Avez-vous de quelqu'un eſſuyé quelque injure ?

LEONIDE.

Oui, Monſieur ; & ſans doute une qui m'eſt bien
dure.

ESOPE.

Et de qui ?

LEONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu,
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu :

De Rodope.

ESOPE.

Rodope! Elle qui plait, qui brille ;
Rodope, dites-vous ?

LEONIDE.

Eh ! bons Dieux ! quelle fille !
Elle vient de me faire un si cruel affront...

ESOPE.

Elle ! Rodope !

LEONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront,
J'en conçois par avance une douleur mortelle.
Holà, quelqu'un ?

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

ESOPE, *à Licas.*

Voyez si Rodope est chez elle.
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir sans trop l'incommoder.
Je vous attens ici pour avoir sa réponse.

(*Licas sort.*)

SCENE VII.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE

CAchez bien, s'il vous plait, ce que je vous annonce,
Mon cher Monſieur. Je l'aime; & quoi qu'elle m'ait fait,
Si je lui faiſois tort, j'en aurois du regret,
Je le ſens bien.

ESOPE.

D'où vient qu'elle vous eſt ſi chere?

LEONIDE.

Pour m'avoir méconnue, en ſuis-je moins ſa mere?

ESOPE.

Vous, ſa mere?

LEONIDE.

Oui, Monſieur, ſi cet aveu lui nuit,
Je conſens avec joie à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, & cru ſa mort certaine,
Un Marchand de Sardis qui vint à Clazomene,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris ſon ſort,
Je pars, je cours, j'arrive, & fais naufrage au port.
Pour le prix de mes ſoins, j'ai la douleur amere
De trouver un enfant qui méconnoît ſa mere;
Et contrainte à partir pour retourner ſi loin,
J'implore vos bontés dans le dernier beſoin:

Pardon, si jusqu'à vous ma douleur est venue.

ESOPE.

Rodope est votre fille, & vous a méconnue!
Est-il bien vrai? Vos yeux en sont-ils les témoins?
Et n'y mêlez-vous rien, ou de plus, ou de moins?
Quelles fausses raisons colorent cet outrage?

LEONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche; en faut-il davantage?
Elle a peur que ma vue infecte sa maison.
C'est tout.

ESOPE.

La pauvre femme a peut-être raison.
Rodope n'est pas seule, en sa bonne fortune,
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.
Il n'est pas sous le Ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de Finance ait annobli sa race,
En l'avouant pour pere, on croit lui faire grace,
Et qu'un riche Marchand fasse un fils Conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là.
Ce n'est pas envers vous tout-à-fait même chose,
Rodope de son sort elle seule est la cause;
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LEONIDE.

Est-ce un juste sujet de ne pas me voir?

ESOPE.

Non.

Elle a dû, vous voyant, avoir l'ame ravie.
Eh! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie?
Bientôt de ses raisons je vais être éclairci.

SCENE VIII.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

LICAS.

RODOPE suit mes pas, & va se rendre ici.
Je n'ai pu l'empêcher de prendre cette peine.

ESOPE, *à Licas.*

Conduisez cette femme en la chambre prochaine;
Et sur-tout ayez soin de la placer si bien
Que de tous nos discours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entens de Rodope m'étonne.

SCENE IX.

RODOPE, ESOPE.

RODOPE.

JE viens sçavoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ESOPE.

Je m'en allois vous voir.

RODOPE.

Et moi, je vous préviens;

Sûre que vos momens sont plus chers que les
miens.
Que vous plait-il ?

ESOPE.

Vous dire une Fable nouvelle,
Que bien de Courtisans m'ont paru trouver belle :
Mais étant la plupart ou flatteurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but est qu'une Fable instruise, plaise, touche,
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche,
Si le vôtre s'émeut, j'en serai satisfait.

RODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toûjours fait,
Sans vanité pour moi, pour vous sans flatterie.

ESOPE.

C'est ce que je demande, & de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course,
Avec indignité désavoua la source
Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau.
Ingrat, lui dit la source, à qui ce coup fut rude,
Que tu reconnois mal ma tendresse & mes soins !
Quelque juste raison qu'ait ton ingratitude,
Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins.
Hé bien, de cette Fable avez-vous l'ame émue ?
Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue ?
Vous pleurez !

RODOPE.

Est-ce à tort? Je suis au désespoir.
J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
Sacrifié ma gloire en des chimeres vaines,
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines.
Semblable au Fleuve ingrat né d'un foible ruisseau,
Qui méconnut sa source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçu le jour d'une esclave étrangere,
Par orgueil, comme lui, j'ai méconnu ma mere.

ESOPE.

Vous, Rodope?

RODOPE.

Moi-même. Est-il rien de si bas?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas;
» Hé bien, m'a-t-elle dit en versant quelques larmes,
» Rassurez-vous, Rodope, & n'ayez point d'alarmes:
» Prête à m'aller rejoindre à mes propres aïeux,
» Je venois vous prier de me fermer les yeux,
» Et croyois que le sort lassé de me poursuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevasse de vivre.
» Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
» Tout ce que je demande est de mourir en paix.
» Adieu. La pauvre femme à l'instant est partie,
Et pour s'en retourner est sans doute sortie,
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux! qu'on me rende ma mere;
Plus elle est malheureuse, & plus elle m'est chere.

Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ESOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rodope, est-il croyable ?

RODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un enfant pour sa mere ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remords est extrême;
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-tems.

ESOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entens ?
Ne me faites-vous point une promesse vaine ?

RODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine ?
Les momens sont trop chers pour les perdre en discours.
Ma mere à qui tout manque, a besoin de secours.
Je dois à sa misere une prompte assistance.

ESOPE.

J'entrevois dans ce zele un peu de bienséance ;
Un amour tendre & pur ne vous fait point agir ;
C'est la crainte du blâme, & la peur de rougir :
Votre faute est secrete & deviendroit publique,
Et la nature agit moins que la politique.

RODOPE.

Mon cœur de vos mépris desespéré, confus,
Quelques rudes qu'ils soient, en mérite encor plus.
Soupçonnez d'artifice un repentir sincere,
Je ne me plains de rien que des maux de ma mere.

Loin que votre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toûjours.
Ce que je sens pour elle est si pur que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture & le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ses funérailles.
Adieu.

SCENE X.

LEONIDE, RODOPE, ESOPE, LICAS,

LEONIDE, *à part.*

Ce que j'entens me perce les entrailles.
(*haut.*)
Mon cœur est pénétré des plus sensibles coups.
Venez, ma chere fille...

RODOPE.

Eh! ma mere, est-ce vous?
Après ce que j'ai fait, puis-je vous être chere?
Et reconnoissez-vous qui méconnoit sa mere?
Quel prix vous recevez de m'avoir mis au jour!

ESOPE.

Je vous ai fait pleurer, & je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rodope; une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte.
Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.

Dans votre appartement conduisez-la vous-même.
(*à Leonide*)
Ayez pour votre fille une tendresse extrême.
(*à Rodope.*)
Et vous, à l'avenir soumise à son aspect,
Ayez pour votre mere un extrême respect.
Pour être des premiers à lui montrer mon zele,
Ce soir je vous convie à souper avec elle.
Satisfait de l'entendre & ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOE, LAIS.

LAIS.

AU plus riche des Rois vous voilà presque unie,
Il n'y manque plus rien que la cérémonie;
Et dans un beau fauteuil assise à son côté,
Votre Altesse demain deviendra Majesté.
Le Ciel à votre Sang devoit ce privilege.
Mais, Madame, mais moi, demain que deviendrai-je?
Je voudrois bien...

ARSINOE.

J'entens ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, suivroit de près le mien;

Mais j'y vois un obstacle.

LAIS.

Hé, quel est-il ?

ARSINOÉ.

Rodope.

Elle a fait ce matin sa paix avec Esope
Tu sçais en quelle estime il est auprès du Roi,
Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

LAIS.

Qui! lui, Madame!

ARSINOÉ.

Esope est né dans l'indigence;
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t-il pas de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui ?
Esope sans naissance & dans une posture...

LAIS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure ?
Je renonce à vos biens, si le plus grand de tous
Consiste à me donner Esope pour époux.
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOE'.

Connois-tu bien Esope ?

LAIS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun microscope.
De son hydeux aspect on est d'abord frappé.
Hors l'esprit qu'il a droit, il a tout écloppé;
Et quoique sa morale ait des traits admirables,
L'hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de Fables.
En un mot, quelque époux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné,
Que rien n'y manque.

ARSINOÉ.

Efope a l'efprit net, affable.

LAIS.

L'efprit net, il eft vrai; le corps indéchiffrable:
C'eft d'une fort belle ame un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi? Que ferois-je de lui?
Pardon, fi ma penfée eft contraire à la vôtre;
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre.
Si l'époux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la femme eft facile à broncher.
La mienne jufqu'ici ne s'eft point démentie,
De la contagion elle s'eft garantie:
Je veux, s'il m'eft poffible, être femme de bien;
Et fi je fuis à lui je ne réponds de rien.
Préfervez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui feroit violente.
Le voici. Juftes Dieux! détournez un tel coup;
J'aime mieux mourir fille, & c'eft dire beaucoup.

SCENE II.

ESOPE, ARSINOÉ, LAIS.

ESOPE.

Vous me voyez confus d'ofer vous faire attendre,
Moi qui dois à votre ordre avec refpect me rendre.
Mais enfermé, Madame, au cabinet du Roi...

ARSINOE.

Eh! qui de vos bontés fçait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous

Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques ?
Destinée à l'hymen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos soins empressés, qu'à mes foibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pencher la balance.

ESOPE.

Eh! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance?
La qualité de Reine est dûe à vos vertus;
Mais, plut aux Dieux, Madame, avoir pu faire plus!
Je n'oublierai jamais qu'à la premiere vue,
Crésus de ma présence eut d'abord l'ame émue;
Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible,
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

LA Colombe qui s'égayoit
Au bord d'une fontaine où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, & l'ajuste si bien
Que la fourmi l'attrape, & regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la Colombe s'envole;

Un manan à pieds nuds, qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portoit,
De sa flêche la plus fidelle,
Il alloit lui donner une atteinte mortelle;
Mais la fourmi qui le guettoit,
Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pied,
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite:
Par la foible Fourmi ce service rendu
A la Colombe bienfaisante,
Est une preuve suffisante
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOÉ.

Il est vrai qu'un bienfait n'est jamais sans salaire,
N'eut-on que le plaisir que l'on goûte à le faire.
Epouse de Crésus, que mon sort sera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous!
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain, associée à son pouvoir suprême,
Comme de votre bien usez de mon crédit.

ESOPE, *arrêtant Laïs.*

J'ai fait, belle Laïs, ce que je vous ai dit.
Tantôt d'un air galant, votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plait, la main est toute prête.

LAIS.

Moi, Monfieur, de Rodope enlever la conquête?
Que diroit-elle? non, je rends grace à vos foins;
Vous lui convenez plus, & je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une eftime fincere,
Pour de l'amour... tout franc, vous n'en infpirez guere;
Et vous fçavez le fort de quantité d'époux
Qui, fans vous offenfer, font bien mieux fait que vous.
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce fupplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ESOPE.

Allez, c'eft être fage, & l'être au dernier point
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez, & qu'on vous aime, & vous vivrez contente;
C'eft le fort le plus doux.

SCENE III.

CLEON, ESOPE.

CLEON.

Eh, bon jour, mon Patron.
Baifez-moi, je vous prie. Encore une fois. Bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde,
Vous ferez, j'en fuis fûr, l'Epitaphe du monde.

Jamais homme, à mon gré, ne se porta si bien.

ESOPE.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLEON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service?

ESOPE.

Pouvez-vous en douter, & me rendre justice?
M'en offrir un moyen c'est flatter mon desir;
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause;
Rien ne m'est plus sensible, & ne me touche tant
Que lorsque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLEON.

J'ai tablé là-dessus, & viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de guerre, & j'en sçais la manœuvre.
Expert dans ce métier, je distingue d'abord
D'une Armée ennemie & le foible & le fort.
Chagrin contre Ariston qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond sourdement je travaille;
Et pour m'aider sous main à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon Patron, que je jette les yeux.
Je vous préfére à tous, tant je vous crois fidele.

ESOPE.

Pour le couler à fond? La préférence est belle!
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-la?

CLEON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a.
J'en sçais un, avec vous je m'explique sans feindre,
Qu'on ne feroit pas mieux quand on le feroit peindre:

Fier, sans être orgueilleux, doux, sans être soumis,
Estimé des soldats, & craint des ennemis;
Enfin, ce qu'on appelle un des plus jolis hommes
Qu'on ait vu de long-tems à la Cour où nous sommes.
C'est le meilleur présent qu'on puisse faire au Roi.

ESOPE.

Hé, quel est, s'il vous plait, cet habile homme?

CLEON.

Moi.

ESOPE.

Vous?

CLEON.

Oui. Je vous surprens de ce que je me nomme;
Hé! qui sçait mieux que moi que je suis habile homme?
La modestie est belle, enchassée à propos;
Mais hors de son endroit, c'est la vertu des sots.
Fiez-vous-en à moi; je sçais un peu la Carte:
Quand on a mes talens, rarement on s'écarte.
Me proposer au Roi, ce sera le ravir.

ESOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous servir.
Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie:
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Crésus à le disgracier?
Parlez-moi d'élever, & non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLEON.

Il est permis, parbleu, d'obliger ses amis;

Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ESOPE.

Pour en obliger un, faut-il en perdre un autre ?
Il n'est rien de si beau que d'être généreux,
Vous auriez du scrupule à faire un malheureux.

CLEON.

Bon ! C'est bien à la Cour que l'on a du scrupule !
On cherche à s'avancer, sans voir si l'on recule.
Il n'est point de moment où l'on ne soit au guet,
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait ;
Et pourvu qu'à son but un Courtisan arrive,
On l'applaudit toûjours, quelque route qu'il suive.
Aller à la fortune est mon unique fin.

ESOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Crésus, des Potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an j'ai dédié mes Fables,
Se fait lire avec soin le matin & le soir
Celles que sans foiblesse un grand Roi peut sçavoir ;
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laisser impunie,
Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur si les Rois en usoient tous ainsi !
L'envie au désespoir honteusement réduite,
De leurs paisibles Cours prendroit bientôt la fuite.
Ecoutez.

LE LION DÉCRÉPIT.

FABLE.

LE Lion accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,

Avoit autour de lui nombre de Courtiſans
Qui, par grimace ou non, lui témoignoient leur
zele.
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au Lion
Qui jura de punir une audace ſi grande.
Mais le ruſé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de ſon inſolence,
Réſolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre viſite au Roi des animaux;
Et d'un ton aſſuré: » Vous voyez, dit-il, Sire,
» Des Sujets de votre Empire
» Le plus ſenſible à vos maux.
» Pendant qu'on vous faiſoit des complimens
ſtériles,
» Qui ne partent ſouvent que d'un zele affecté,
» Je cherchois des ſecrets utiles
» Pour le ſoulagement de Votre Majeſté.
» Elle eſt hors de péril, & l'Etat hors de crainte.
» La peau d'un Loup écorché vif,
» Eſt un remede auſſi prompt qu'effectif
» Pour ranimer votre chaleur éteinte.
Son attente eut un plein effet.
On écorche le Loup, on en couvre le Sire,
Et ceux qui du Renard l'avoient oui médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.
Meſſieurs les Courtiſans, qui cherchez à vous nuire,
Quel plaiſir prenez-vous à vous entre-détruire,
Si par la calomnie un homme a réuſſi?
Cent pour un, tout au moins, s'y ſont perdus
auſſi.

Je sçais bien qu'à la Cour, au milieu des caresses,
La jalousie immole amis, parens, maîtresses :
A qui veut s'aggrandir le cas n'est pas nouveau;
Mais je sçais bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne race on a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poste où l'on veut être;
Et si de vos Aïeux vous avez les vertus,
Vous irez par leur route aux Emplois qu'ils ont eus:
C'est la plus juste voie & la plus raisonnable.

CLEON.

N'avez vous autre chose à m'offrir qu'une Fable,
Le bon ami?

ESOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, & c'est vous qui criez.
Je ne murmure point que pour votre service
Vous me sollicitiez à faire une injustice;
Et vous murmurez, vous qui me la proposez,
De ce qu'à vos desirs les miens sont opposés.
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse?

CLEON.

Vous ne voulez donc pas me servir?

ESOPE.

J'y suis prêt,
Et même, s'il le faut, contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,
Et vous verrez alors si je rens bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLEON.

Sçavez-vous de quel sang j'eus l'honneur de naître?

ESOPE.

Oui.
Vous avez des Aïeux dont la gloire est insigne:
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne,
Tâchez...

CLEON.

Point de leçons. Je suis, graces aux Dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ESOPE.

Je le crois: J'ai de l'âge, & n'ai point de science,
Mais j'ai du train du monde un peu d'expérience.
A la guerre & par-tout la générosité
Est-ce qui sied le mieux aux gens de qualité;
Et quiconque est formé d un sang comme le vôtre,
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLEON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston.
Voulez-vous m'y servir?

ESOPE.

Pour cela, Monsieur, non.
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amene,
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLEON.

Hé! vous figurez-vous, mon cher petit Monsieur,
Qu'un ministre inutile ait un vrai serviteur?
Lorsqu'à vous encenser tant de monde travaille,
Est-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille?
Le présumez-vous?

ESOPE.

Non. Qui feroit ce projet
Auroit assurément grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu, pendant une heure entiere,

Je vous ai combattu d'une honnête maniere:
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point,
Il faut vous les tirer plus à brule-pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde;
Je le sçais; mais le Ciel propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les Grands qui n'ont pas l'ame grande,
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur Sang,
Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
Les grands & les petits viennent par même voie,
Et souvent la naissance est comme la monnoie;
On ne peut l'altérer sans y faire du mal,
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un soldat comme vous s'imagine peut-être...

CLEON.

Je ne suis point soldat, & nul ne m'a vu l'être.
Je suis bon Colonel, & qui sers bien l'Etat.

ESOPE.

Monsieur le Colonel, qui n'êtes point Soldat,
Je ne sçais ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance & contre la justice.

CLEON.

Adieu, Monsieur: bientôt... Je ne m'explique pas.



SCENE IV.

ESOPE *seul.*

PEut-on être si noble avec un cœur si bas !
On dit que la Noblesse a la vertu pour mere :
S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemblent guere ;
Et pour un qui l'imite, & qui fait son devoir. . .
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir ?

SCENE V.

Mr. GRIFFET, ESOPE.

Mr. GRIFFET.

VOus voyez un Vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses Aïeux, sans pourtant avoir hâte,
Et qui souhaiteroit d'être assez fortuné
Pour vous entretenir sans être détourné :
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ESOPE.

Ah! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte.
[*à Licas.*]
Holà? S'il vient quelqu'un, qu'on ne me parle point.
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

Mr. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveller les Fermes;
Et si par votre appui j'y pouvois avoir part,
J'amais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise,
Je me crois le mérite & la vertu requise;
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ESOPE.

Et quelle est la vertu d'un Fermier?

Mr. GRIFFET.

De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux, & des veilles stériles.
D'une voix unanime, & d'un commun accord,
Les vertus d'un Fermier sont dans son coffre fort,
Et son zele est si grand pour des vertus si belles,
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute nue a l'air trop indigent,
Et c'est n'en point avoir, que n'avoir point d'argent.

ESOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte?
Avez-vous calculé jusques où cela monte?
Toute charge payée, y voyez-vous du bon?
Parlez en conscience.

Mr. GRIFFET.

En conscience, non.
Mais un homme d'esprit versé dans la Finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin, pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix tant que dure le Bail.
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie,

Avec sa conscience il se réconcilie ;
Et libre de tous soins, il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez, & que le Roi me nomme,
Je doute que la ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit, & de l'argent comptant.
Quand au tour de bâton vous en serez content.
Votre peine pour moi ne sera point perdue,
Je sçais trop quelle offrande à cette grace est dûe:
Quoi que vous ordonniez tout me semblera bon.

ESOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour de bâton ?
Je trouve cette phrase assez particuliere.

Mr. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familiere,
J'ai regret avec vous de m'en être servi.

ESOPE.

Vous en avez regret, & moi j'en suis ravi.
Pour familiere, non; je vous en justifie.
Dites-moi seulement ce qu'elle signifie.

Mr. GRIFFET.

Le tour de bâton!

ESOPE.

Oui.

M. GRIFFET.

C'est un certain appas...
Un profit clandestin... Vous ne l'ignorez pas.

ESOPE.

J'ai là-dessus, vous dis-je, une ignorance extrême.

Mr. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ESOPE.

Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'eſt peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en
ces lieux.

Mr. GRIFFET.

C'eſt par-tout l'Univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un Grand implorer une grace,
Sans le tour de bâton, je doute qu'il la faſſe.
Pour avoir un emploi de quelque Financier,
C'eſt le tour de bâton qui marche le premier;
On ne veut rien prêter, quelques gages qu'on
offre,
Si le tour de bâton ne fait ouvrir le coffre;
Il n'eſt point de coupable, un peu riche & puiſſant,
Dont le tour de bâton ne faſſe un innocent;
Point de femme qui joue, & s'en faſſe une affaire,
Que le tour de bâton ne diſpoſe à pis faire:
Miniſtres de Thémis, & Prêtres d'Apollon,
Ne font quoi que ce ſoit ſans le tour de bâton;
Et tel paroît du Roi le ſerviteur fidele,
Dont le tour de bâton fait les trois quarts du zele:
Vous êtes dans un poſte à le ſçavoir fort bien.

ESOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en ſçavois rien.
Je vois par ces effets, & ces métamorphoſes,
Que le tour de bâton eſt propre à bien des choſes;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

Mr. GRIFFET.

Pour vous faire plaiſir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'eſt plus néceſſaire au commerce des hom-
mes;
Et pour ne point ſortir de la Ferme où nous
ſommes,

Lorfque l'on offre au Roi la fomme qu'il lui faut,
On ne biaife point & l'on parle tout haut:
Cent millions, dit-on: plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien
pourtant,
Et pour notre Patron une fomme de tant.
Soit par reconnoiffance, ou foit par politique,
C'eft l'ufage commun qui par-tout fe pratique.
Il n'eft point d'Intendant en de grandes Maifons,
Qui n'ait le même ufage & les mêmes raifons:
Qand on y fait un bail de quoi que ce puiffe être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au
Maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon;
Et voilà ce que c'eft que le tour de bâton;
Son étymologie eft fenfible, palpable.

ESOPE.

Ce n'eft pas le feul tour dont vous foyez capable.
Peu de Fermiers, je crois, font plus intelligens.

Mr. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns affez habiles gens;
Mais qui ne feront point, tant ils font débonnaires,
Ni le bien de l'Etat, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple, il faut être plus dur.

ESOPE.

Il eft vrai: vous voulez le bien public tout pur,
Vous avez l'appétit toûjours bon?

Mr. GRIFFET.

Je dévore.

ESOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore?

Ne mentez point.

Mr. GRIFFET.

Lundi, j'eus quatre-vingt deux ans.

ESOPE.

Vous avez des enfans, & de petits-enfans ?

Mr. GRIFFET.

Aucun. Je suis garçon. Le Ciel m'a fait la grace,
De même qu'au Phenix, d'être seul de ma race.
Avec économie ayant toûjours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu :
Si bien que ce matin, en consultant mes livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cens mille livres,
Sans avoir un parent à qui laisser un sou.

ESOPE.

Vous ?

Mr. GRIFFET.

Moi.

ESOPE.

Point d'enfans ?

Mr. GRIFFET.

Non.

ESOPE.

Peste soit du vieux fou.
Un homme de bons sens travaille en sa jeunesse,
Pour passer en repos une heureuse vieillesse ;
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las,
Qui peut se reposer, & qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice ?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse ?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

Mr. GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur,

Quelque

Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes,
J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes,
Directeur, Reviseur, caissier, & *cætera*,
Et je prétens aller jusqu'au *non plus ultrà*,
Etre Fermier.

ESOPE.

Hé quoi! n'avez-vous rien à faire,
Et de plus sérieux & de plus nécessaire?
La mort toûjours au guet avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le Bail?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre,
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera,
Et vous ne songez point à ce *non plus ultrà*.
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable?
Voulez-vous là-dessus écouter une Fable?

Mr. GRIFFET.

Volontiers.

ESOPE.

Elle est longue, aurez-vous le loisir...

Mr. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une Fable un peu longue est une double grace.

ESOPE.

Vous y verrez des fous dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualités,
Que vous réfléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER.

FABLE.

A L'exemple d'Hercule, un certain téméraire
S'étant fait jour jusques dans les Enfers,

Voulut voir des Damnés les supplices divers;
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune Diable, à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à conséquence,)
Conduisit l'homme par-tout,
Et de l'un à l'autre bout,
L'honora de sa présence.
Il trouve là des gens de toutes les façons,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge:
Il n'est profession, art, négoce, métier,
Qui n'ait là-dedans son quartier,
Et qui n'y joue un personnage.
Combien trouva-t'il dans les fers
De gros Marchands Drapiers, le teint livide & jaune,
Qui par le calcul des Enfers,
Des trois quarts & demi faisoient toûjours une aune?
Combien de Merciers du Palais,
Tourmentés d'autant de méthodes,
Que pour flatter le luxe, ils lui prêtent d'attraits
Par la multitude des modes?
Que de Coëffeuses en lieu chaud,
Pour avoir au tems où nous sommes
Coëffé les femmes aussi haut
Que les femmes coëffent les hommes?
Que de Cabaretiers, Caffetiers, & Traiteurs,
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente,
Sont dans une chambre ardente,
Au rang des Empois[illegible] ?

Combien de Financiers & de Teneurs de Banque,
Voulant compter le tems qu'ils feront encor là,
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer céla ?
Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoir austere,
D'une dette du jeu s'acquittoient fur le champ,
Et qui font morts fans fatisfaire
Ni l'Ouvrier, ni le Marchand ?
Combien de Magiftrats, l'un bourru, l'autre avare,
Que jamais la main vuide on n'ofoit appprocher,
Voyant que de leur tems la juftice étoit rare,
Prenoient occafion de la vendre bien cher ?
Combien d'Avocats célebres,
Qui rendoient noir le blanc par leurs fubtilités,
Maudiffent dans les ténebres
Leurs malheureufes clartés?
Si je voulois nommer les fragiles Notaires,
Les dangereux Greffiers, les fubtils Procureurs,
Les avides fecrétaires
Des nonchalans Rapporteurs,
Et certains curieux galopeurs d'inventaires,
Qui féduifent l'Huiffier pour tromper les Mineurs:
Si je voulois parler de tant de Commiffaires,
Qui font, comme il leur plait, avec raifon ou tort,
Des Médecins fanguinaires
Et précurfeurs de la mort:
Enfin, fi je faifois une lifte fidele
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce feroit une Kirielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune Diable & l'homme,

Qui voyoient de l'Enfer tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des vieillards langoureux.
Qui sont ceux-là, dit l'homme & quels soins les agite ?
» Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
» Les affligés de mort subite.
» Taisez-vous, imposteurs, ou parlez autrement,
» Dit le jeune habitant du pays des ténebres;
» Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'Oraisons funebres.
» Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix ans;
» Et vous avez eu tout ce tems
» Pour penser à la mort sans y donner une heure.
» Vieux, cassé, décrépit, la mort vient & vous prend;
» Après un terme si grand,
» Est-il étonnant qu'on meure?
» Dans le moment que la mort vous surprit,
» Une vétille, un rien occupoit votre esprit;
» Vous aviez l'œil à tout, jusqu'à la moindre rente:
» Et vous faisiez, quant au surplus,
» L'affaire la moins importante
» De celle qui l'étoit le plus.
» Allez pour jamais, misérable,
» Pleurer d'un tems si cher l'usage si fatal.
Ne m'avouerez-vous pas que pour un jeune Diable,
Il ne raisonnoit pas trop mal?
Examinons un peu, vous & moi, quel usage
Vous avez fait du tems, pendant un si grand âge.
Vos quatre-vingt-dix ans contiennent dans leurs cours

Le nombre (ou peut s'en faut) de trente mille jours;
Et de ces jours usés, pour bien finir le terme,
Prêt d'entrer au tombeau, vous entrez dans la
Ferme!
Et pourquoi, pour du bien vous donner tant de
soin,
Vous qui dans quatre jours n'en aurez plûs besoin?
Pour vous ouvrir les yeux, j'ai dit ce qu'on peut
dire.
Adieu. Quoique ma fable ait sçu vous faire rire;
Faites réflexion, en homme prévoyant,
Que c'est la vérité que je dis en riant.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence,
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Esope me trahit? lui qui me sert si bien!
J'en serois assuré, que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidele.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zele:
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison;
Mais s'il se peut aussi, Seigneur, qu'on ait raison;

Et de qui que ce soit que cet avis puisse être,
De celui qu'on soupçonne, il faut se rendre maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRESUS.

Qui, moi!
Que je sois insensible à ce que je lui dois?
Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable,
(Vice le plus honteux dont un Roi soit capable)
Soit l'injuste salaire & du zele & des soins
Dont vos yeux & les miens ont été les témoins?
Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre intérêt me défend de céler.
J'ai dû, comme sujet & fidele & sincere,
Vous avertir qu'Esope, avec son air austere,
Qui semble être ennemi de l'argent & de l'or,
A dans une cassette en secret un trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries;
Quel argent il possede, ou quelles pierreries;
Mais à parler sans haine & sans prévention,
Je crois dans sa cassette au moins un million.

TIRRENE.

Un million! Seigneur, il supprime le reste:
Dans la place d'Esope on n'est pas si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut, on étend loin ses droits,
C'est peu d'un million, il en a plus de trois.
L'ambition, Seigneur, n'a guere de limites.

CRESUS.

Pensez bien l'un & l'autre à ce que vous me dites.

Esope criminel, quels que soient ses remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de trésors:
Mais Esope innocent, par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre, ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soumets aussi, Seigneur, & par avance
Je soutiens...

CRESUS.

Vous direz le reste en sa présence.
Pour le rendre suspect envain l'on me prévient:
Je l'ai fait avertir, & je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se développe.
Laissez-moi lui parler: je vous l'ordonne.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

Esope,
On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu? Dis.

ESOPE.

Moi,
Seigneur? De votre part ce soupçon m'est sensible.
Je ne vous ai point dit que je suis infaillible.

Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pu me tromper, & vous tromper après:
Mais d'aucune action je ne me sens capable,
Qui me puisse envers vous rendre un moment coupable.

CRESUS.

Et si je te convaincs, quand je me fie à toi,
De me faire un secret contre la bonne foi,
Que diras-tu?

ESOPE.

Seigneur, ce discours m'inquiete.
Moi, des secrets pour vous!

CRESUS.

Et dans une cassette,
Qui dans ton cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne sçache pas?

ESOPE.

Eh, bons Dieux! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin & que j'en sois la cause?

CRESUS.

Je la veux voir.

ESOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser.
J'ai mes raisons.

CRESUS.

Qu'entens-je? & que puis-je penser?
Quelles raisons as-tu, que tu n'oses me dire?

TIRRENE.

Hé! n'est-ce pas, Seigneur, assez vous en instruire?
Que voulez-vous de plus? Interdit & contraint,
Le refus qu'il vous fait, montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage.

Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage ?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,
Une Fable à propos ne lui manqueroit pas:
Mais de sa trahison la preuve est si facile,
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRESUS.

On t'accuse, on t'insulte ; & tu ne répons rien ?

ESOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne sçachiez bien ?
Quel que soit l'embarras où leur trouble me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interprête:
L'innocence est timide, & non la trahison.
Si je ne répons pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ECHO.

FABLE.

D'Où vient, dit un jour la Trompette,
» Qui ne m'échappe rien qu'Echo ne le répéte,
» Et que pendant l'Eté, quand il tonne bien fort,
» Loin de vouloir répondre, il semble qu'elle dort ?
» Le bruit est bien plus grand, quand le tonnerre gronde,
» Que lorsqu'en badinant je m'amuse à sonner.
Echo de sa grotte profonde,
L'entendant ainsi raisonner:
» A tort mon silence t'étonne ;
» Je n'hésite jamais à répondre à tes sons ;
» Mais j'ai, dit-elle, mes raisons,

» Pour ne répondre pas lorſque Jupiter tonne.
» Aux ſuprêmes Divinités,
» Jamais nos reſpects ne déplaiſent;
» Et quand les grands ſont irrités,
» Il faut que les petits ſe taiſent.

CRESUS.

Parle. Je ne ſuis point irrité contre toi;
Tu n'as aucun ami qui le ſoit plus que moi.
Ta vertu ſoupçonnée eſt tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En diſant une Fable il croit en être quitte.
C'eſt ainſi que du peuple obſédant les eſprits,
Par ſa fauſſe morale il en a tant ſurpris.
Pendant qu'à vos ſujets il débite des Fables,
Il acquiert ſourdement des tréſors véritables.
Combien dans ſa caſſette en va-t'on découvrir!

ESOPE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, il la faut faire ouvrir.
Quoique juſqu'à ce jour j'oſe croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénument qu'il m'eut été bien doux
Que jamais ce ſecret n'eut été juſqu'à vous.
Vous le voulez ſçavoir, il faut vous ſatisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va ſeul, il en va tout diſtraire;
Détourner les moyens de ſa conviction,
Et peut-être en bijoux ſauver un million:
Il peut en un moment faire tout diſparoître.

ESOPE.

Pour ne rien détourner, je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande eſt que ce ſoit le Roi,

(Lui, qui de l'équité fait son plaisir suprême)
Qui la fasse apporter, & qu'il l'ouvre lui-même.
Heureusement, Seigneur, j'en ai les clefs ici,
La clef du cabinet est celle que voici:
L'autre, qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Est celle du trésor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRESUS.

Holà ?
(Il parle bas aux gardes.)
Observez bien mon ordre, & ne touchez que là.
Je vous attens.

TIRRENE.

Seigneur, souvenez-vous du pacte.
La parole des Rois jamais ne se retracte.

CRESUS.

Quand il en sera tems je m'en souviendrai bien.
Esope criminel, c'est à vous tout son bien;
Et pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre;
Vous Calomniateurs, c'est à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions
Avoir en ta puissance au moins trois millions.
Ne me déguise point ce que je puis connoître.
Es-tu riche ?

ESOPE.

Moi, riche? Eh! demandai-je à l'être?
Loin que le bien, Seigneur, me cause aucun souci,
N'ayant besoin de rien, je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protége,
Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau songe, après s'être éveillé.

Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASIBULE.

Vous allez sur le champ découvrir le contraire;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux,
Va lui fermer la bouche, & vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCENE III.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

Les Gardes qui reviennent.

CRESUS.

C'Est ton trésor. Esope, avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme, à mes yeux se découvre,
Fais m'en, je t'en conjure, un sincere détail:
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail.
Cette preuve t'est rude, & me fait violence.

ESOPE.

Cette preuve à l'envie imposera silence:
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vengé
Qu'en le rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRESUS.

Hé bien, puisqu'on m'y force, il y faut consentir.

Ouvrons. Ciel! Quel spectacle est-ce ici que l'on m'offre?

Gardes?

UN GARDE.

Seigneur?

CRESUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.

(On n'y trouve que l'habit d'Esope, quand il étoit esclave.)

Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher?

ESOPE.

Oui, Seigneur, vous voyez ce que j'ai de plus cher;
C'est l'habit que j'avois quand par un sort propice,
Il vous plut me choisir pour vous rendre service:
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité,
Qu'inventa la pudeur, & non la vanité,
Qui jamais contre moi n'eut soulevé l'envie,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie,
Et que je redemande à votre Majesté,
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloient m'accabler Trasibule & Tirrene;
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontens,
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout tems.
Quelque soin qu'on se donne, & quelque bien qu'on fasse,
Quel Ministre est aimé pendant qu'il est en place?
Et quand de sa carriere il a fini le cours,
Ceux qui le haïssoient le regrettent toûjours.

D'un si dangereux Poste approuvez ma retraite;
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi qui ne suis, Seigneur,
Hypocrite, jaloux, médisant, ni flatteur ?

CRESUS.

Pour ta retraite, non, tu m'es trop nécessaire.
Mais pour quoi cet habit, & qu'en voulois-tu faire ?
Quel bizarre plaisir t'obligeoit à le voir ?

ESOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir,
Que souvent dans la Place où j'avois l'honneur
d'être,
De ma foible raison je n'étois pas le maître.
Souvent l'éclat flatteur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
Pour être toûjours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce témoin de ma misere extrême;
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor: quelque peu qu'il me
coûte,
Je ne m'en dédis pas; c'est un trésor sans doute,
Puisque lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier.
Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faisoient même
chose,
Sçachant ce qu'ils étoient, & voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en
ont !

CRESUS, *à Tirrene.*

Hé bien, mes vrais amis, que ce succès désole,

Vous ne me pressez plus de vous tenir parole ?
Je vous pardonnerois un effort plus puissant,
Pour me faire trouver un coupable, innocent ;
Mais de vous pardonner je me sens incapable,
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir sans aigreur, je suis trop irrité ;
Esope plus tranquille, aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toûjours juste en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne ;
Il ne peut quoi qu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.

(*aux Gardes.*)

Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Esope aucun n'entre ou ne sorte,
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.

SCENE IV.

ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ESOPE.

A Votre tour, Messieurs, vous ne dites plus
rien ?
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une Fable à propos eut été nécessaire.
Je vous ai cru. Voyons pour vous mettre en repos,
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire ?

TIRRENE.

Eh ! que vous faisons-nous en cherchant à vous
nuire ?

Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abattus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame est saisie,
Vous êtes redevable à notre jalousie :
Aucun de vos amis, le fut-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous
fasse ?

ESOPE.

Il est vrai, j'oubliois à vous en rendre grace :
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Est-ce un crime à punir que de servir son Roi ?
Ayant sçu qu'un trésor, que l'on disoit immense,
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puissance,
Pour ne le pas trahir nous avons cru devoir,
En fidéles Sujets, le lui faire sçavoir
Par bonheur pour l'Etat, ce sont des impostures;
Au milieu des trésors, vous avez les mains pures.
Puisse un si digne exemple être un jour à l'envi,
Par tous vos successeurs exactement suivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous
plaindre ;
Celui qui nous menace est beaucoup plus à crain-
dre.
Par une loi sévere entre Crésus & nous,
Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous;
Mais c'est un foible appas pour une ame si haute.

ESOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute.
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME,

L'HOMME, ET LA PUCE.

FABLE.

PAr un homme en courroux la Puce un jour
surprise,
Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal,
Lui demanda sa grace, & d'une voix soumise:
» Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand
mal.
» Ta morsure, il est vrai, me semble un foible
outrage,
» Dit l'homme; cependant n'espére aucun pardon:
» Tu m'as peu fait de mal; mais j'en sçais la raison,
» C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage.
Si j'eusse été coupable, & que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eut été le mien?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande,
Et mon honneur . . .

SCENE V.

UN GARDE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

UN GARDE.

ROdope est là qui vous demande.
Nous n'avons sans votre ordre osé la faire entrer.

ESOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer.
Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

RODOPE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RODOPE.

MA mere attend votre ordre, & je l'attens comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous;
Il est tard.

ESOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux;
Mais qu'à la Cour, Rodope, on est près du naufrage!
Trasibule & Tirrene, à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler sous leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, & nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite aussi-bien que la vôtre.
Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux;
Une faute impunie en fait commettre deux.

D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course;
Et pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir, décidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRESUS, ARSINOÉ, ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

Hé bien, Esope, à quoi les as-tu condamnés?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à craindre,
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé?
Parle.

ESOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé.
Peut-être que mon cœur pénétré de l'offense,
Sous le nom de justice useroit de vengeance;
Et que de ma rigueur bien loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRESUS.

Te désavouer, moi, qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prens à ton sort plus de part que toi-même?
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout.

ESOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pousse.

Un outrage eſt ſenſible, & la vengeance eſt douce.

CRESUS.

La tienne eſt toute juſte, & l'on n'en vit jamais.

ESOPE.

Me la permettez-vous ?

CRESUS.

Oui, je te la permets,
Venge-toi, tu le peux, tu le dois, je l'ordonne.

ESOPE.

Puiſque je puis uſer du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, duſſai-je être trahi,
A tâcher de m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne auſſi, Seigneur, à le reprendre.
Si votre ordre contre eux avoit tout ſon effet,
Leurs enfants ſouffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie,
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie:
Un Miniſtre honnête homme, & qui fait ſon devoir,
Eſt lui-même accablé ſous un ſi grand pouvoir.
Quoiqu'avant le Soleil tous les jours il ſe leve,
Juſqu'à ce qu'il ſe couche il n'a ni paix, ni treve,
Et durant la nuit même, attentif à prévoir,
Le repos de l'Etat l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti ſouffrez que je me range,
Et que ce ſoit ainſi, Seigneur, que je me venge.
Ils avoient de la joie à cauſer mon malheur,
Et j'aurois du chagrin ſi je cauſois le leur.

CRESUS.

Non, je prétens au moins que leurs biens t'appartiennent.

ESOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans biens ils deviennent ?
Etre de qualité sans du bien, c'est un sort,
Pour peu qu'on ait du cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable;
La vengeance facile est honteuse & blâmable.
C'est un honneur pour moi préferable à leur bien,
De pouvoir me venger & de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les Rois, comme les Dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah! c'en est trop, Seigneur, quoi qu'on puisse ordonner,
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.
De la bonté d'Esope étonnés & confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, Seigneur, de son bien avides l'un & l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la Loi, nous y sommes soumis.

ESOPE.

Non. Laissez-moi, Seigneur, acquérir deux amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez moi, Seigneur, leur grace pour salaire.
C'est une récompense un peu forte pour moi;
Mais un Roi doit toûjours récompenser en Roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs alarmes,
Leur crime n'est-il pas expié?

CRESUS.

Tu me charmes.
A remplir tes desirs je n'ai tant hésité,
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité.
Trasibule, Tirrene, Esope vous pardonne,
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel sujet fut jamais plus utile à son Roi!
[*à Arsinoé.*]
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zele me donne,
De vous sacrifier Argie & sa Couronne :
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens,
Que de me voir un jour Maître des Phrygiens.

ARSINOÉ.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice!
D'Esope, à qui je dois cet important service,
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRESUS.

Hé! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point?
Je ne sçais qu'un plaisir que je lui puisse faire,
Comme à toute ma Cour, Rodope a sçu lui plaire,
Et je veux que demain au même autel que nous...

ESOPE.

Nous avons elle & moi trop de respect pour vous;
Et le Ciel entre nous, Seigneur, met trop d'espace
Pour oser accepter une pareille grace.
Ce seroit un orgueil inexcusable à moi,
De joindre mon Hymen à celui de mon Roi:
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rodope...

SCENE VIII. & Derniere.

ATIS, CRESUS, ARSINOÉ, ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

Seigneur, le Peuple ému demande à voir Esope.
On répand dans Sardis des bruits confus & sourds,
Que pour sa récompense on attente à ses jours.

CRESUS.

A ce Peuple agité viens te faire paroître;
Du jour de ton Hymen je te laisse le maître:
Mais pour moi, c'est un terme assez long que demain.

ESOPE.

Unissez bien vos cœurs en vous donnant la main.
Puissiez-vous tout un siecle oubliés par les Parques,
De la faveur des Dieux sans cesse avoir des marques!
Et puissent vos enfans, aimés & craints de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands Rois que vous!

Fin du Neuvieme Volume.



TABLE

DES PIECES CONTENUES

Dans ce Neuvieme Volume.





